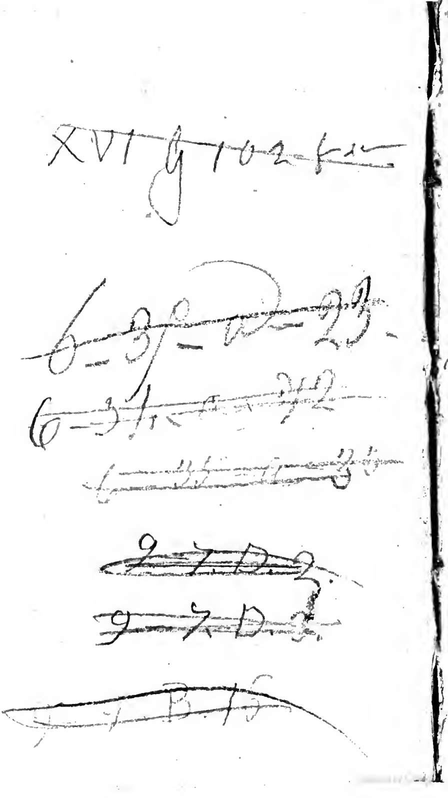



6
35-a
23
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
12
I
3




XVI G 102
9 7 D 3

Angelo Goudar

(1720 - 1791).



L'ESPION CHINOIS.

TOME PREMIER.

L'ESPION CHINOIS,

O

L'ENVOYÉ SECRET

DE LA COUR DE PÉKIN,

POUR EXAMINER L'ÉTAT PRÉSENT DE L'EUROPE.

TRADUIT DU CHINOIS.

TOME PREMIER.





A COLOGNE.

M. DCC. LXXIV.

AVANT-PROPOS.

J'Aurois placé ici une Préface pour faire l'éloge de ces Lettres; mais il y a aujourd'hui une méthode plus sûre pour juger d'un Livre. Lorsqu'un Ouvrage paroît pour la premiere fois, on en lit le titre, l'on dit : cela ne vaut rien, *& l'on ferme d'abord le livre : ou,* l'Ouvrage est bon, *& on le lit.*

Je laisse le Public jouir du privilege qu'il a d'ouvrir ou de fermer ce livre : s'il lui plaît, il le lira; s'il n'est pas de son goût, je ne m'embarrasse gueres qu'il le lise.

Les Chinois, qui écrivent ici, me rencontrerent au port de l'Orient, où j'étois lors de leur débarquement de la Chine. Ils me prierent de les accompagner dans le voyage de l'Europe, qu'ils devoient parcourir par ordre de leur Cour, afin d'examiner l'état présent de cette quatrieme partie du globe de la terre.

En voyageant avec eux, je surpris un grand nombre de leurs lettres, que je publie ici. Voilà l'histoire de ce livre : à l'égard de celle de ma personne, je supplie le lecteur de me permettre de la passer sous

ſilence. Si l'on venoit à ſavoir qui je ſuis, cela gâteroit peut-être le plan de cet Ouvrage. On diroit : Eh ! de quoi s'aviſe-t-il d'écrire religion, mœurs & morale ; lui, qui n'a jamais dit un mot de tout cela dans ſes autres Ouvrages, & qui ſemble n'avoir publié un livre que pour faire des leçons au Gouvernement François ? Les Critiques ne manquent jamais ces ſortes de réflexions, parce qu'on peut les faire ſans un grand effort de génie.

Je ne fais donc ici que l'office de traducteur. Le plus fort de mon travail a porté ſur le méchanique de ce livre : j'ai mis ces lettres à nos mœurs. Mais j'ai fait quelque choſe de plus pour le lecteur ; j'en ai ôté le cérémonial Chinois, & une certaine gravité claſſique qui l'eût ennuyé méthodiquement.

Un commentateur, qui auroit voulu ſe rendre recommandable, auroit comparé toutes ces lettres, les eût combinées enſemble, mis à la fin celles du milieu, au commencement celles qui étoient au centre ; & de cette maniere, eût donné au Public un très-joli Roman Chinois. Je n'ai pas ſuivi cette méthode ; car, quoique j'aime les lettres, je déteſte les livres. Le plan, la diviſion, l'ordre & toute la méchanique d'un ouvrage qu'on publie, n'entrent point dans mon génie.

Je donne ces lettres comme elles ont été écrites. S'il y a de bonnes choses, on les trouvera en les parcourant : s'il n'y en a point, l'ordre que je leur eus donné, n'y en auroit pas mis, &, par conséquent, auroit été inutile.

Des voyageurs qui écrivent, ne voyent pas les choses dans l'ordre où ils devroient les voir, mais dans celui où ils les voyent. Cette variété, qui est la nature elle-même, est préférable à l'art, esclave de la regle & de la méthode.

Il y a un autre inconvénient dans ces lettres ; je veux dire qu'il en est dont le sujet est traité avec assez d'étendue, tandis que dans quelques autres, il n'est qu'ébauché. Un traducteur habile auroit raccommodé tout cela. Son parti eût d'abord été pris ; il auroit raccourci les premieres, & allongé les secondes ; c'est-à-dire, qu'il eût estropié les unes, & donné des béquilles aux autres : ou, pour être plus exact encore : il auroit formé un moule, où il les eût jettées ; & de cette maniere eût observé partout les loix de la Géométrie. Mais pour moi, qui crois qu'on peut faire un livre, sans employer la regle & le compas, j'ai laissé les choses comme je les ai trouvées.

Il paroîtra peut-être surprenant, que ces

étrangers soient instruits d'une infinité de choses, qui ont échappé jusqu'ici aux peuples mêmes chez qui ils voyagent : mais il faut l'attribuer à un certain génie de réflexion, qui forme le caractere de ces Asiatiques.

Les Chinois sont nos maîtres en fait de loix, de mœurs & de police. Leur ancienneté leur donne ce droit sur tous les peuples de l'univers. Le Gouvernement de la Chine avoit reçu une forme avant qu'aucun de l'Europe fût formé. Cette succession d'idées sur les devoirs de la vie civile, les a rendu les premiers moralistes du monde.

Il a donc suffi à ceux-ci d'avoir levé un coin du voile de nos usages, pour découvrir tout le plan de nos mœurs.

Au reste, ces Chinois ne sont qu'au commencement de leur course, quoiqu'ils ayent déja parcouru la France, l'Italie, l'Espagne & le Portugal.

Si le Public goûte leurs réflexions, je le ferai voyager avec eux dans d'autres Royaumes d'Europe, où ils ne sont pas encore arrivés ; car leur plan est d'examiner la religion, la politique, les mœurs, les manieres, les coutumes & les usages de tous les Gouvernements, qui composent la République du monde chrétien.



L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De l'Orient.

Nous ne fîmes pas un long séjour au port, qui devoit nous séparer de la Chine. Le Mandarin *Sin-ho-ei* & le Mandarin *Ni-ou-ſan*, que notre auguſte Empereur avoit nommés pour m'accompagner dans le voyage d'Europe, mouroient d'envie de voir ce nouvel univers. Nous nous embarquâmes, & après ſix mois de navigation, nous arrivâmes au port de l'Orient, de

la domination de l'Empereur des François.

La Ville qui tient au Havre est nouvelle : il s'en faut de vingt mille ans qu'elle ne soit aussi ancienne que son nom.

Nous remarquâmes avec étonnement que les maisons étoient rangées en haye ; nous crûmes d'abord que c'étoit pour nous faire honneur : mais nous apprîmes des habitants, que cette parade des édifices étoit imaginée, pour donner aux étrangers une haute idée de la magnificence des Villes européennes. Nous sûmes à cette occasion qu'il étoit défendu aux places publiques, aux pagodes & aux maisons, d'avancer ou de reculer dans les rues.

Nous avons conjecturé delà, que ces peuples ont tous le même point de vue, & que les rayons de lumiere qu'ils renvoyent sur les objets doivent partir du même centre.

Notre arrivée fut un spectacle pour les habitants, qui vinrent nous recevoir en foule à la sortie du vaisseau, & nous escorterent jusques à une maison publique, où l'hospitalité envers les étrangers s'exerce pour de l'argent.

Je ne ſaurois te dire ce qui ſe paſſa en nous à la vue de ce nouvel univers. Le ciel, la terre, les éléments, les plantes, les animaux, les hommes, les édifices, les bâtiments, tout nous parut nouveau & ſingulier.

Une choſe ſur-tout nous ſurprit étrangement; c'étoit de voir marcher de jeunes femmes découvertes dans les rues, ſans qu'aucun homme les violât.

Nos eſprits eurent beſoin de ſe frayer une nouvelle trace pour arriver à notre cerveau, & y former des images dont nous n'avions auparavant aucune idée.

Sin-ho-ei croit que le ſoleil qui répand ſa lumiere en Europe, n'eſt pas le même qui éclaire la Chine, & *Niou-ſan* prétend que la lune d'ici eſt plus ſombre que celle de Pékin.

Pour moi, je vois tout en petit; je n'ai pas encore rencontré un ſeul objet qui m'ait frappé en grand.

Depuis mon arrivée en Europe, il me ſemble que la nature s'eſt retrécie; l'ouvrage de l'univers ne me paroît plus ſi immenſe. Cette humanité-ci eſt ſi petite, qu'elle ne tient preſque point de place.

A la Chine, les classes qui forment la société sont distinguées ; chaque caractere est marqué : on connoît un lettré à la maniere dont il fait la révérence. Ici tous les rangs sont confondus. Les Citoyens s'abordent, se saluent, se parlent & s'entretiennent de la même maniere. Cette uniformité confond l'ordre de mes idées.

Nous passerons quelques jours à l'Orient, pour nous rétablir des lassitudes de notre voyage, & encore plus des fatigues de notre arrivée.

Ce Peuple-ci nous accable du poids de ses regards. C'est un pesant fardeau pour des voyageurs qui sont venus de si loin, pour réfléchir sur tous les objets qui se présentent à eux, & qui, à cause de cela, ont besoin de jouir d'eux-mêmes.

Nous ne saurions faire un pas sans nous trouver au milieu d'une foule de gens. On ne se lasse point de nous voir; & ce qui est encore plus gênant, de nous suivre : nous n'avons pas la liberté de penser, on ne nous laisse que celle d'agir.

LETTRE II.

Le Chef de la Religion de Confucius, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à l'Orient.*

De Pékin.

J'Imagine que ma lettre préviendra ton arrivée au port de l'Orient, où tu dois débarquer. Je la fais partir par un courier qui traverſe les Etats de l'Empereur des Ruſſes. Elle fait trois mille lieues moins que toi.

Notre auguſte Empereur, qui eſt le ſoleil du monde, & dont la lumiere éclaire l'univers, me charge de te renouveller les ordres qu'il t'a donnés d'examiner l'état préſent de l'Europe.

Nous ne connoiſſons le monde chrétien que par des relations que nous donnent ceux qui ont intérêt à les déguiſer. *Sin-ho-ei*, *Ni-ou-ſan*, & toi, vous êtes les premiers Chinois qui ayiez paſſé les mers, pour aller s'inſtruire des mœurs de ces peuples.

Pour que ton voyage en Europe, ſublime Mandarin, réponde aux vues

de notre Cour, examine d'abord le culte des Chrétiens, déchire le voile des tabernacles, perce le ſanctuaire des dogmes. Par tout l'univers, les hommes ſont comme les religions : ſi elles ſont remplies de cérémonies, ſes ſectateurs ſont ſuperſtitieux ; & compte qu'un peuple fanatique ne peut jamais être grand, parce que ce premier délire d'eſprit tient comme enchaînées les autres facultés de l'ame.

Toutes les ſciences de l'eſprit humain ſont liées avec le dogme principal. S'il eſt mal combiné ou rempli d'abſurdités, le ſavoir lui reſſemblera. Le génie aura beau faire des efforts, il ne paſſera jamais les bornes de celui de la religion : alors le gouvernement, la politique, l'adminiſtration, les connoiſſances & les arts, feront remplis d'ignorance & d'erreurs ; parce que le premier principe ſera corrompu.

Si la prévention univerſelle étoit bannie de la terre, & que la ſageſſe humaine gouvernât les hommes, la premiere croyance chez chaque peuple feroit la religion du bon ſens ; car que peuvent faire les meilleures inſtitutions politiques, lorſque l'eſprit eſt

une fois alliéné par le dogme? Il faut alors ou que la légiflation s'accomode à la premiere folie du culte, ce qui eft un fecond mal ; ou qu'il la combatte, ce qui eft un troifieme inconvénient.

Je crois, cher *Cham-pi-pi*, à te parler ici fans déguifement, que les religions ont fait moins de bien fur la terre, que les vices mêmes n'ont caufé de maux ; c'eft que la plupart ont forcé l'imagination, qui, une fois dérangée, n'écoute ni les loix de la nature, ni celles de la raifon.

J'ai lu l'hiftoire des cultes qui dominent aujourd'hui fur la plupart des peuples de la terre, & j'ai trouvé que prefque tous les faifeurs de dogmes fe font égarés. Ils les ont remplis de fables & d'idées furnaturelles : on diroit qu'ils ne les ont pas faits pour des hommes, mais pour des efprits aériens.

L'idée de la Divinité eft fimple ; c'eft une forte de profanation que de la remplir d'ambiguités : celles-ci non-feulement dégradent cet Etre fuprême, mais même fervent à le cacher aux yeux des mortels.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De l'Orient.

LEs plus petites chofes jettent dans un grand embarras les étrangers qui n'ont aucune expérience de la nation où ils fe trouvent. Hier notre hôte nous préfenta l'état de notre dépenfe, & nous demanda compte de nos digeftions. Je lui remis pour fon payement fix onces d'argent maffif; mais il me répondit que cette monnoie n'avoit point cours dans le Royaume, & qu'il falloit, pour la faire circuler, qu'il y eût l'effigie du Roi de France. Cette réponfe nous embarraffa beaucoup; car *Sin-ho-ei*, *Ni-ou-fan*, & moi, n'avions aucune expérience de la gravure. Cependant, comme j'entends un peu le deffein, je ne défefpérai point d'attraper la figure du Prince : mais un Européen, à qui je communiquai mon deffein, me dit que je ferois pendu,

ſi je l'exécutois, attendu que je ferois de la fauſſe monnoie.

Il eſt triſte de ne pouvoir vivre dans un pays, parce qu'on n'a pas le viſage d'un homme dans ſa poche. Mon hôte me mena chez un principal citoyen de cette ville, qui a le privilege de faire la monnoie, ſans être pendu; cet homme me troqua mes lingots contre des pieces de mauvais alloi. Je les peſai, & les trouvai inférieures à l'argent que je lui avois donné; mais on me dit que c'eſt un uſage établi en Europe, que les ſervices que l'on rend aux étrangers, ſont toujours plus courts que l'argent qu'ils donnent pour les obtenir.

LETTRE IV.

Le Mandarin Chef de l'Agriculture, au Mandarin Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

TOn départ précipité de la Chine ne m'a pas donné le temps de te communiquer mes idées ſur les moyens

qu'il y a de connoître la puiſſance des Etats.

Si tu veux t'inſtruire de la grandeur d'un peuple chez qui tu voyages, porte d'abord tes regards ſur l'agriculture ; ne cherche à connoître l'inſtitution politique, les loix civiles & la forme de ſon gouvernement, qu'après que tu te ſeras informé de la production de ſes terres : examine leur fécondité. Les Etats qui n'ont pas les meilleures loix poſſibles ſur cette branche de l'adminiſtration, ne ſauroient parvenir à la grandeur.

Tous les gouvernements du monde ont péri ; celui de la Chine a ſeul ſubſiſté. C'eſt que la légiſlation n'a jamais perdu de vue cette premiere partie du pouvoir ; ce n'eſt point chez nous une loi particuliere, mais une inſtitution fondamentale. Nos Empereurs, dans tous les ſiecles, y ont donné leur ſoin : ils ont eux-mêmes cultivé la terre, & ſe ſont faits laboureurs ; & afin qu'il ne manquât rien à cette émulation, ils firent Mandarins ceux qui ſe diſtinguerent dans cet art.

Examine les campagnes d'Europe : vois ſi les habitants jouiſſent des com-

modités de la vie. Ils ne doivent pas jouir d'un grand ſuperflu ; mais l'abondant néceſſaire ne doit jamais leur manquer. De l'aiſance de cette claſſe, dépend l'abondance de toutes les autres : quand les ménagers ſont pauvres, l'état principal eſt indigent.

Il faut que ceux qui ſont valoir les fonds, jouiſſent de toutes les petites commodités qui peuvent ſoulager leur condition : s'ils tombent dans la derniere indigence, le découragement s'en mêle, & delà à l'engourdiſſement général, il y a tout près. Je ne connois point l'Europe ; mais je ſuis perſuadé que ce que je t'en dis, lui reſſemble : ces maximes ſont de tous les pays, parce que les loix ſur l'agriculture ſont de tous les climats.

LETTRE V.

Le Mandarin Chef de l'Agriculture de la Chine, au même, à l'Orient.

De Pékin.

DE l'agriculture, dont je t'ai parlé dans ma précédente, paſſe à la popu-

lation ; elle en eſt une ſuite néceſſaire ; car la ſubſiſtance générale eſt tout juſte la meſure des hommes. La nature ne peut rien ſans l'aliment : ſans la culture, elle meurt de faim, pour ainſi dire, dans le ſein de la terre.

Je préſide ſur les productions de l'Empire. J'ai ſouvent remarqué à ce ſujet que la propagation ſuit le travail des champs, & que la génération eſt analogue à la fertilité des terres. Lorſque la récolte eſt abondante, les mariages ſont féconds; quand elle rend peu, il y a peu d'enfants.

Mais il y a une foule d'autres moyens qui entrent dans le plan du gouvernement populaire : on lit, dans l'hiſtoire d'Europe, qu'une République d'Italie portoit les citoyens à l'hymen par tous les moyens qui pouvoient flatter la vanité humaine.

Elle accordoit des honneurs extraordinaires à ceux qui avoient beaucoup d'enfants, & rendoit mépriſable ceux qui n'en avoient point. Méthode admirable pour encourager la population; car de tous les reſſorts que l'adminiſtration peut employer, celui de l'amour-propre eſt le plus fort.

La constitution ne doit pas permettre à la religion de rendre les hommes impuissants : c'est un mauvais culte que celui qui retient dans le néant l'ouvrage de la Divinité : on dit qu'en Europe ceux qui font profession particuliere de s'adonner à Dieu, ne le servent qu'aux dépens de leur postérité. Comment a-t-on pu imaginer que l'Etre infini qui a créé le germe de l'humanité, permette à ceux qui s'attachent à lui, de l'éteindre ?

LETTRE VI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin, sur la route de l'Orient.*

A Paris.

NOus sortîmes avant-hier de l'Orient dans une voiture publique, pour nous rendre dans la Capitale du monde Européen.

A mesure que nous avancions dans le continent, nous cherchions par-tout la France, & ne la trouvions nulle part. Au-lieu d'un pays fertile & aban-

dant, tel que nous nous l'étions représenté, il ne s'offroit à nos regards que des terres arides & des déserts.

Nous ne découvrîmes nulle part aucune trace de cette belle agriculture Chinoise, qui rend notre Empire un des plus fertiles de l'univers.

La France est telle aujourd'hui qu'elle sortit autrefois des mains de la nature: quelques vieux chênes prêts à crouler, des champs mal sillonnés, des prairies peu arrosées, des vergers qui portent quelques fruits précoces, forment toute l'agriculture nationale.

Nous demandions cependant à voir la Monarchie: à cela, on nous dit que tout le Royaume étoit dans Paris.

Ne pouvant rencontrer le pays, nous cherchions les habitants; mais nous ne découvrîmes que quelque sauvages dispersés çà & là.

On voit dans les campagnes de la France des animaux qui marchent sur deux pieds, qu'on appelle des hommes, mais qui ont à peine la figure humaine. Ils ont des corps diaphanes & exténués. La nature chez eux est prête à tomber en défaillance, faute d'aliments.

Ces malheureux, qui ne ſont ni nourris ni vêtus, habitent des eſpeces de tombeaux creuſés dans la terre, qu'en langage du pays, on appelle maiſons.

La culture des arts & des ſciences leur eſt entiérement inconnue, toutes leurs connoiſſances & leur ſavoir ſe réduiſent à une ſorte d'inſtinct, qui ne differe preſque en rien de celui des bêtes. Ces ſauvages François ne parlent aucune langue; ils ſifflent un jargon que perſonne n'entend qu'eux.

Leur induſtrie ſe réduit à gratter la terre, d'où ils tirent une ſubſiſtance maigre & ſtérile.

La plupart vivent de racines & de glands, & n'ont d'autre nourriture que celle des animaux. Le pain qu'ils mangent, eſt couvert de larmes & de ſueur: condamnés par leur état à un travail dur & pénible, ils ne voyent rien audelà de leurs peines.

Ces peuples ne connoiſſent aucune des commodités qui adouciſſent les amertumes de la vie. Ils ne ſavent point ſi la patrie a un pere commun, ou ſi le haſard ſeul conduit la République; & ils ignoreroient totalement qu'ils ſont gouvernés par un Roi, ſi on ne leur

signifioit tous les jours des Arrêts, par lesquels il leur ordonne de lui remettre leur argent.

Imagine-toi le portrait de l'indigence, le tableau de la pauvreté, & le spectacle naturel de la misere. Chaque village François est une infirmerie; chaque hameau est un hôpital. Depuis notre départ, nous avons toujours voyagé en grande compagnie. Notre carosse a été escorté pendant toute la route par une foule de mendiants, qui nous obsédoient. Avant-hier notre voiture s'étant arrêtée pour dîner à un bourg dont j'ai oublié le nom, je vis un spectacle qui me toucha; & je suis persuadé que tu ne pourras en lire le récit sans émotion. Notre postillon qui avoit peut-être remarqué en moi une ame compatissante, me conduisit dans une chaumiere qui avoit plutôt l'air d'un sépulcre que d'une habitation humaine. Là je vis étendue sur de la paille à moitié pourrie, une femme d'environ trente ans, entourée de quatre petits enfants, dont l'un venoit de mourir à ses côtés faute d'aliments, & les autres trois alloient expirer avec la mere, qui n'en pouvoit plus à force

d'avoir allaité ces quatre créatures. Ce tableau touchant me fit verſer des larmes, je pleurai ſur la nature humaine, en la voyant réduite à ces extrêmités. J'aſſiſtai cette infortunée, & ſortis de ce tombeau, me félicitant en moi-même d'être né ſous un gouvernement qui met ſes peuples à l'abri de pareilles détreſſes. Ces miſeres affreuſes ne ſont pas ici des exemples particuliers, mais des cas généraux. J'ai appris qu'il y a actuellement dans cette Monarchie deux millions de ſujets qui n'ont ni feu ni lieu : on en compte trois millions d'autres qui ne meurent pas tout-à-fait de faim, mais qui, faute d'une ſubſiſtance ſuffiſante, ne font que traîner une vie mourante.

Je finis ce tableau qui dégrade l'humanité, & déshonore le gouvernement civil. Tu comprendras par cette ébauche, que le plus puiſſant Monarque d'Europe eſt le Roi des gueux.



LETTRE VII.

Le Mandarin Kié-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à l'Orient.*

De Pékin.

TU es le ſujet ordinaire des converſations de Pékin. On ne parle que de ton départ pour l'Europe. Les Princes ſont bien à plaindre : ils ont beau imaginer des moyens pour rendre les peuples heureux ; ils ne manquent jamais de trouver des cenſeurs de leur conduite. On blâme notre Empereur de t'avoir fait entreprendre un voyage qui, dit-on, ne peut être utile ni à nos mœurs, ni à nos manieres : car enfin, diſent ces cenſeurs, notre gouvernement eſt l'image de celui du Ciel. Nos loix ont établi le même ordre dans l'Empire de la Chine que Dieu a mis dans le firmament, où, après avoir créé tous les aſtres, ils ſe mûrent par un premier principe qu'il leur donna. Qu'avons-nous donc à faire de ſavoir ce qui ſe paſſe chez des peuples étrangers, qui

n'ont pas eu comme nous l'Etre ſuprême pour fondateur, & dont toutes les inſtitutions ſont l'ouvrage des hommes?

Il y en a qui vont plus loin, & qui prétendent que ton ſéjour chez des nations corrompues peut être préjudiciable à notre Empire, & que les maximes européennes ſont contagieuſes. Ils craignent que, pour peu que notre Empereur y prête l'oreille, on ne voye bientôt des changements funeſtes dans l'Etat. Faſſe le Ciel que ces bruits ſe diſſipent comme les ſombres nuées au lever du ſoleil! Faſſe auſſi ce même Ciel, que tu ne ſois pas l'inſtrument des maux qu'apportent toujours dans un Etat des changements imprévus, & que nous ne ſoyons inſtruits des mœurs & des manieres des Européens, que pour nous préſerver des vices inſéparables de leur gouvernement!

LETTRE VIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE cinquieme jour de notre départ de l'Orient, nous arrivâmes à Paris.

Je ne saurois guere te dire ce qui se passa en moi, en entrant dans cette Capitale de l'Empire des François.

On y remarque un Peuple innombrable dans les rues, qui fuit devant lui, qui s'échappe & s'élance avec une agilité sans égale. La foule se divise continuellement en différents corps qui se croisent, se heurtent & se séparent de tous côtés.

La scene est variée à l'infini; à droite passe un mariage, à gauche un enterrement; ici on porte un enfant qui vient de naître, plus bas on apperçoit un homme qu'on va faire mourir; là passe ce qu'on appelle ici le *bon Dieu*, dans le même endroit est un charlatan qui vend des remedes; & on entend ces

deux voix à la fois : *A genoux, Mesſieurs : encore un paquet, Meſſieurs.* Ce qui embarraſſe ſe plus l'imagination, c'eſt le mouvement perpétuel de vingt mille *Quan-kiao* ou carroſſes, qui vont, viennent & s'agitent tous à la fois.

Le déclin du jour ne change rien à la décoration; quand la nuit commence à ſe montrer, cinq mille fallots viennent éclairer le théâtre, & renouveller la ſcene.

Si Paris étoit dans ſon étendue, ce ſeroit la plus grande Ville de l'univers; mais elle eſt bâtie en pyramide. De la rue au ſommet des maiſons, il y a la différence de pluſieurs nations : ce ſont quatre Villes bâties les unes ſur les autres, dont on peut diſtinguer les mœurs & les manieres des habitants par les différentes régions.

La premiere Ville qui eſt au niveau de la rue, eſt habitée par des boutiquiers ou artiſans, qui font profeſſion ouverte de tromper le public; dans la ſeconde Ville eſt la nobleſſe, & une race d'hommes qu'on appelle ici financiers, qui ſont encore plus corrompus que les artiſans: la troiſieme eſt peuplée par des bourgeois & des



citoyens, qui n'ont que de petites vertus, parce que la médiocrité de leur fortune les empêche d'avoir de grands vices. Les honnêtes gens & les personnes d'honneur font leur séjour ordinaire dans la quatrieme.

Ces quatre Villes ont en bas leur théâtre commun, où les différents peuples descendent tous les jours pour jouer leurs rôles. La scene générale commence le matin, & finit bien avant dans la nuit, où chacun se retire dans son pays, & retourne dans sa patrie.

Paris est l'assemblée générale de toutes les nations, les congrès de l'Europe : on y trouve de tous les peuples, excepté des Parisiens : la race aujourd'hui en est éteinte ; une tige étrangere à pris sa place.

Chaque République, chaque Monarchie, chaque Royaume, chaque Ville du monde lui doit un citoyen.

Le livre du *Confusius Chrétien* dit, que Dieu étant irrité contre les mortels, inonda la terre, & qu'il ne sauva de ce déluge universel que deux créatures raisonnables, avec un mâle & une femelle de tous les animaux. Si aujourd'hui le reste de l'univers venoit à être

ſubmergé, Paris ſeroit cette arche, où l'on trouveroit en hommes & en femmes toutes ſortes de bêtes.

LETTRE IX.

Le Mandarin Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

Notre auguſte Empereur m'a communiqué le ſujet de ton voyage. J'ai loué ſon deſſein, & approuvé ſon choix.

Il ne ſera pas difficile à un Mandarin tel que toi, de démêler les reſſorts cachés que tant d'intérêts divers font mouvoir dans ces nouveaux mondes.

Chaque partie du globe de la terre a ſon hiſtoire. Parcours celle de l'Europe, elle te mettra au fait de ſes peuples ; mais ce n'eſt pas aſſez pour t'inſtruire des nations. Les annales de chaque peuple ne portent gueres que ſur les grandes révolutions, & on ne peut connoître les hommes qu'en étudiant un certain arrangement de cauſes ſecondes qui les environnent.

Applique-toi à connoître les vices & les vertus des peuples chez qui tu voyages: quand on eſt inſtruit de leurs paſſions, on eſt d'abord au fait de leurs mœurs. En général, elles varient comme le climat, car les hommes ainſi que les plantes tiennent de leur local: ainſi ſi tu veux connoître les révolutions de la terre, étudie celles du ciel.

Remontes aux conſtitutions politiques. Les hommes ſont toujours ce que les gouvernements les font.

Attache-toi aux formes des inſtitutions: elles l'emportent ordinairement ſur le fonds. Une tournure de plus ou de moins dans une adminiſtration, change totalement le génie des hommes.

Fais attention ſur l'influence que le ſyſtême civil a ſur les peuples. Il y a tel gouvernement qui peut être excellent par lui-même, mais qui n'eſt pas propre pour la ſociété pour laquelle il eſt fait.

Vois ſi les peuples où tu es aime ſes mœurs & ſes uſages; car s'il ne les chérit pas, ils ne ſont pas taillés pour lui, & alors crois qu'ils lui ſont étrangers.

Fixe tes regards ſur les réglements de

.e police. Ils font l'ame de la fubor-
ination publique. Par eux, toutes les
laffes de la fociété reftent dans l'ordre
le la dépendance néceffaire.

Examine les loix; elles doivent partout être relatives au climat : celles qui ne tirent pas leur force du phyfique, ne fauroient former qu'un peuple foible.

Etudie les mœurs des Princes. Partout elles font l'image de celles des peuples. Si les Souverains font vicieux, les fujets le font auffi.

Porte un œil attentif fur le luxe des Rois. Dans tous les Pays de la terre, les dépenfes royales forment l'indigence publique.

Prends connoiffance de l'adminiftration politique. Il en eft des grandes fociétés comme des petites. Un pere qui ne gouverne pas bien fa famille, rend tous fes enfants malheureux.

Sonde le génie de ceux à qui les Rois confient les affaires. Les Miniftres malhabiles défolent les peuples par leur incapacité.

Approfondis l'état économique. Quand il eft en ordre, le gouvernement politique l'eft auffi.

Les arts, le commerce & l'induftrie

peuvent te fournir aussi quelques réflexions, parce qu'ils causent des révolutions dans les richesses, qui à leur tour sont l'origine des grands changements dans les Etats.

Pénetre les secrets des Cours. On peut le diviner aisément en Europe, parce que toutes les affaires (si on en croit l'histoire) y portent un caractere de publicité.

Entre dans les détails de la vie civile. Examine l'éducation des peuples. Par-tout où elle n'est pas fondée sur le pouvoir paternelle, elle corrompt les sujets & l'Etat.

Mesure la profondeur du savoir de chaque peuple. Les sciences entrent dans l'ascendant général. De tout temps, les nations éclairées dominerent sur celles qui ne l'étoient pas.

Suis les mœurs, les manieres & les usages ; il faut les connoître pour juger des peuples.

Informe-toi des coutumes ; elles sont le soutien des Etats. Il y a telle nation qui croit se gouverner par ses loix, qui se conduit par ses coutumes.

Que ta gravité de Mandarin ne te fasse pas mépriser la connoissance des femmes.

Ce ſexe, qui, dans l'univers entier, ſoumet tout à ſes loix, a plus ou moins d'influence, dans la proportion des degrés de foibleſſe què l'autre lui permet de faire valoir.

Connois ſes goûts, ſes appetits, ſes fantaiſies, ſes parures, ſes ajuſtements, ſes ſuperfluités; car toutes ces choſes ſervent plus ou moins à corrompre les mœurs des hommes.

Deſcends juſques aux amuſements, aux plaiſirs, aux divertiſſements européens. Tous les peuples du monde en ont, qui ſont l'emblême de leur folie ainſi que de leur ſageſſe. Il y a dans chaque nation un arrangement de petites choſes, qui donne le mouvement aux grandes.

L'Europe eſt aujourd'hui la ſeule partie de l'univers qui faſſe du bruit ſur la terre. L'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, gardent devant elle un profond ſilence. Ses guerres intéreſſent l'univers entier. Toutes les autres nations épouvantées ſont cachées, pour ainſi dire, derriere le globe. Elle ſeule occupe la ſcene du monde.

Pan-to-chi, Mandarin du premier ordre, qui eſt la ſageſſe même, prétend

que cette grande agitation de l'Europe eſt une ſuite des vices de ſes peuples, qui ſont dans une fermentation continuelle. Il dit pour raiſon, que la vertu eſt plus paiſible ; que ſon caractere principal eſt la modeſtie & le ſilence. Si cela étoit, je te plaindrois d'avoir entrepris un ſi long voyage, pour rencontrer des vices que tu ne cherches pas, & ne trouver nulle part les vertus que tu cherches.

LETTRE X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion de* Confucius, *à Pékin.*

De Paris.

ON pourroit accuſer les Chrétiens de regarder leur dogme comme un ſujet de dériſion publique. Tous les lieux de débauche & de proſtitution à Paris, ont pour deviſe le nom de quelque myſtere de la religion du Chriſt.

Un étranger qui arrive dans cette Ville, peut aller quitter ſes bottes à l'hôtel du Pere éternel, boire bouteille le lendemain à la guinguette du Para-

dis, ſe divertir l'après-dîner à l'enſeigne du Crucifix, & ſe proſtituer le ſoir avec une courtiſanne à l'image de la Sainte Vierge.

On diroit que la plupart des Divinités de cette religion donnoient à boire avant que de monter au Ciel, & qu'elles n'ont laiſſé d'autres monuments ſur la terre que des enſeignes de cabaret.

Les marchands & ceux qui veulent tromper le public, ſe cachent toujours derriere l'effigie de quelque Saint.

Comme on ſut que nous avions pluſieurs emplettes à faire, on nous avertit que Saint-Pierre n'avoit rien de bon, que Saint-Paul faiſoit fauſſe meſure, que Saint-Jean tenoit de la mauvaiſe marchandiſe, & que le Saint-Eſprit, dans la rue St Honoré, étoit frippon comme une pie.

Preſque tous les bienheureux à Paris ont fait banqueroute.

On ne reſpecte pas davantage les têtes couronnées. Il n'y a point de gargote dans cette Ville qui ne ſoit décorée du nom de quelque grand Monarque Européen. En deſcendant du carroſſe de l'Orient, nous eûmes à choſir pour notre logement, entre l'hôtel de

l'Empereur, celui du Roi d'Espagne ou de France. Mais comme les têtes couronnées à Paris, qui tiennent auberge, bornent leur hospitalité à louer des chambres garnies, & que les étrangers qui y demeurent sont obligés de manger chez le Princes du Sang à raison de trente sols par repas, on nous recommanda le Prince de Condé comme un parfait cuisinier; on nous assura que le Duc d'Orléans tenoit de bon vin; qu'on avoit tous les jours à deux heures un très-bon potage chez le Prince de Conti, & qu'on mangeoit d'excellent bœuf à la mode à l'hôtel de Bourbon.

LETTRE XI.

Le Mandarin Kié-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

IL est impossible chez un grand peuple, que la tyrannie ne s'exerce dans quelque partie de l'Empire. Plus il y a des hommes rassemblés dans un continent, & plus les intérêts particuliers

ſe multiplient, je veux dire les paſſions. C'eſt à la légiſlation à réformer les abus d'une ſociété trop nombreuſe.

Le Prince ne peut point adminiſtrer chaque branche de la juſtice exécutrice; il faut néceſſairement qu'il confie une partie de ſon autorité à ſes ſujets; & c'eſt dans cette ceſſion qu'eſt le danger : mais s'il ne peut pas tout faire, il doit tout ſavoir.

Notre gouvernement eſt fondé ſur ce modele. Les cris de l'innocence perſécutée parviennent toujours juſques au trône : le ſujet, injuſtement opprimé, n'a qu'à recourir à l'équité de l'Empereur. S'il a été condamné par quelque tribunal inique, il eſt réhabilité, & les juges ſont punis ſévérement. En voici un exemple bien terrible.

Un Vice-Roi d'une Province éloignée de Pékin, cherchoit à s'enrichir par des rapines & des taxations ſur les peuples. Le Mandarin tréſorier de l'épargne s'y oppoſoit. Cette hardieſſe l'indigna; l'impatience le prit : il réſolut de perdre ce tréſorier, qui non-ſeulement s'oppoſoit à ſes monopoles, mais qui même pouvoit les prévenir, en avertiſſant l'Empereur. Le Mandarin fut

arrêté : le Vice-Roi corrompit des juges qui le déposerent de ses emplois, le condamnerent à recevoir la bastonnade, & à finir ses jours dans une prison. La sentence exécutée, le Vice-Roi partit pour la Cour, où il prit tous les soins possibles pour que cette affaire ne parvînt pas aux oreilles du Prince. Malgré ses précautions, l'Empereur en fut informé. Aussi-tôt il fit arrêter le Vice-Roi & les Juges. Un comité de Mandarins fut aussi-tôt nommé pour examiner en sa présence la procédure. Il se trouva par les interrogations & les pieces du procès, qu'ils étoient coupables d'injustice.

Le Vice-Roi fut condamné à recevoir la bastonnade lui-même, & les juges, qui l'avoient condamné, furent sententiés à mort. Tous ceux qui environnoient la personne du Prince, & qui lui avoient dérobé la connoissance de ce crime, furent exilés ; quelques-uns mêmes perdirent la vie : car ici, celui qui est informé d'un délit qui intéresse la justice & l'ordre public, sans le déclarer à l'Empereur, devient coupable du même crime.

Le prisonnier fut rétabli dans tous

ses droits ; on le réhabilita ; il fut pourvu d'une charge plus honorable, & non moins lucrative que celle qu'il possédoit auparavant.

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE premier soin des voyageurs qui arrivent à Paris, après s'être pourvus des choses nécessaires, est d'assouvir la grosse faim de leur curiosité.

On va, on vient, on monte en carrosse, on en descend ; on sort de bonne heure, on se retire tard ; ce n'est qu'après être revenu de sa premiere surprise, qu'on commence à respirer.

Ces premiers jours sont tuants. Il faut galopper sans cesse : on est toujours par chemins. La marche s'ouvre le matin par un valet de louage qui fraye la route aux choses rares. Il sait le nom de tout ce qu'il y a à voir. Cet homme est lui-même une curiosité ambulante.

Sans ſortir de Paris, on fait un voyage immenſe.

Il eſt vrai que les choſes ſurprenantes qu'on voit, valent bien la peine qu'on ſe donne. On s'agite pendant un mois de ſuite pour voir *des maiſons royales ſans Rois, des tombeaux des Rois ſans Monarques, des tréſors ſans richeſſes, des Univerſités ſans Docteurs, des Académies ſans ſavants, des Bibliotheques ſans auteurs, des Temples ſans décence, des obſervatoires ſans téleſcopes, des arſenaux ſans armes, des jardins de plantes ſans ſimples, des galeries ſans tableaux, des cabinets ſans peintures.*

On continue encore à ſuivre les merveilles de Paris, & on voit *des ſépulcres menteurs, des inſcriptions fauſſes, des épitaphes extravagantes, des monuments ridicules, des hôpitaux pauvres, des fondations de Bonzes riches, des places irrégulieres, & des ſtatues de Rois indécentes, &c. &c.*

Nous ſommes plus Chinois ici que nous ne l'étions à l'Orient. Les Pariſiens s'arrêtent tout court dans les rues pour nous regarder ; & après qu'ils nous ont bien vus, ils continuent à s'arrêter pour nous regarder encore.

Nous avons sur-tout la foule le Dimanche ; car comme c'est le jour que les Chrétiens consacrent à la dévotion, c'est celui où leur curiosité à ses coudées franches.

LETTRE XIII.

Le même, au Chef de la Religion de Confucius, *à Pékin.*

De l'Orient.

HIer en parcourant cette Ville, j'entrai dans une pagode ou Eglise chrétienne. J'arrêtai d'abord mes regards sur une grande cuve qui étoit à côté de la porte, dont la sculpture supérieure ressemble assez à celle d'une fontaine.

Monsieur, dis-je à un homme habillé de noir, qui se trouvoit à côté de moi, & que je pris pour un Mandarin, je vous prie de me dire à quel usage est cette cuve? C'est, me répondit-il gravement, & d'un ton emphatique, le fondement de la religion chrétienne, la fontaine qui purifie les ames,

& les purge de la gale du péché originel, que tous les hommes apportent en naiſſant : ce qui s'appelle, dans le langage de la foi de notre Rédempteur Jeſus-Chriſt, le Sacrement du Baptême. Et comment ſe fait cette purification ? Je vais vous l'apprendre, me répondit-il; on verſe quelques gouttes d'eau ſur la tête d'un enfant nouveau né, moyennant quoi, le voilà Chrétien; c'eſt-à-dire, de l'unique religion vraie qu'il y ait ſur la terre; car vous remarquerez en paſſant, que toutes les autres ne ſont que des impoſtures imaginées pour ſéduire la crédulité humaine.

Dès ce moment, il eſt enrégiſtré dans le livre de l'éternité, & a droit aux délices du Ciel, auxquelles les autres peuples de la terre n'auront aucune part.

Cela eſt ſingulier, lui dis-je; j'aurois cru que, dans toutes les religions du monde, il étoit mal-aiſé d'être élu; mais il me ſemble que dans la vôtre cela n'eſt pas bien difficile, & qu'un Chrétien peut l'être ſans y mettre beaucoup du ſien. Voilà une eau qui eſt admirable; ſans doute qu'elle vous

vient du Ciel, & que Dieu ne la répand que sur les pays chrétiens. Ce n'eſt pas dans l'eau, me répondit-il, qu'eſt le myſtere; il eſt dans les paroles qu'on prononce en la verſant. Ah! je vous entends à préſent, lui dis-je; vous autres Mandarins Chrétiens, vous avez le don des langues; vous pouvez proférer des mots divins que les Miniſtres des peuples des autres continents ne peuvent pas prononcer. Non, reprit-il, ces mots ſont fort ſimples, ainſi que la cérémonie. Ce Mandarin voyant mon étonnement, & voulant profiter de la ſurpriſe où j'étois: Monſieur le Payen, continua-t-il, (car je vous crois tel) vous avez une belle occaſion de vous purger de votre idolâtrie; la fontaine eſt ouverte, il n'y a qu'à vous y plonger. Je le remerciai de la peine qu'il vouloit prendre de me faire Chrétien.

Tu vois qu'il n'eſt pas difficile de ſe pourvoir ici d'un brevet de retenue pour le Ciel, puiſqu'il n'y a qu'à ſe baiſſer & le prendre. Je priai mon homme de m'accompagner dans le reſte de l'Egliſe, dans l'intention de lui faire des queſtions ſur les objets qui ſe pré-

ſenteroient à mes regards. Il m'accorda ma demande.

Ayant jetté les yeux dans l'intérieur du veſtibule, je remarquai à droite & à gauche des petites pagodes qui repréſentoient chacune quelque figure humaine. Monſieur, dis-je au Mandarin, je vous prie de me dire le nom de ces idoles?

Ce ne ſont pas des idoles, me répondit-il; ce ſont des Saints; qu'eſt-ce à dire des Saints? Je vais vous l'expliquer : ce ſont des hommes qui ont été fideles aux loix divines & humaines, & qui ont rempli tous les devoirs de Chrétien. Eh bien! repris-je, ces hommes-là n'ont fait que leur devoir; pourquoi leur élever des autels?

Nous les prions d'intercéder pour nous auprès de Dieu. Vous croyez donc que la Divinité a beſoin de réminiſcence? Il me ſemble que c'eſt faire injure à ſa preſcience, que de la faire reſſouvenir qu'elle doit être bonne & bienfaiſante.

Cependant nous avançâmes vers la plus grande pagode, que mon conducteur appella maître-hôtel, & devant lequel il ſe proſterna. Quel eſt le Saint,

ui dis-je, qui eſt dans cette niche? C'eſt Dieu lui-même qui habite en perſonne dans ce tabernacle que vous voyez-là, répondit-il, en me montrant du doigt une petite porte qui reſſembloit à celles des fourneaux où nous faiſons cuire notre porcelaine. Prenez garde, lui dis-je, Monſieur, ne confondez pas les termes: vous voulez dire ſans doute que ce tabernacle repréſente le myſtere le plus important de votre Religion? Non, reprit-il, c'eſt Dieu lui-même, l'auteur de la nature, le créateur du monde, qui eſt-là en chair, en os dans une hoſtie qui a quelques pouces de circonférence.

Je voudrois, comme toi, que ceux qui ont fait les Religions n'euſſent pas confondu toutes les idées, & qu'on pût être Chrétien ſans renoncer entiérement à la raiſon.

Je ne puis te rien dire des peuples au milieu deſquels je me trouve. L'Europe m'eſt encore auſſi inconnue que ſi je me trouvois au fond de l'Aſie.

J'ai mandé à notre Cour l'hiſtoire de notre arrivée, où tout s'eſt paſſé en étonnement. Les mers qui nous ſéparent de ces peuples, ne ſont pas une juſte me

ſure de la différence des coutumes. On doit compter plus de ſix mille lieues des mœurs des Européens aux nôtres.

Il y a juſques dans les plus petites choſes un je ne ſais quoi de ſingulier que je ne puis t'exprimer.

Il y a apparence que dans quelques-unes de mes ſuivantes, il ſera encore queſtion de ſurpriſe. Le travail de notre premiere correſpondance ſera pour les yeux, l'imagination n'aura preſque rien à faire.

Nous regardons, nous demandons, mais nous n'avons pu juſques ici être informés ſur rien.

L'Europe eſt contenue dans ſes capitales : les hommes occupent les Villes, & les peuples les Provinces. Ces derniers ſont des eſpeces d'automates, qui ne ſont au fait de rien. La naiſſance & la mort forment toute l'hiſtoire de leur exiſtence. Ils ſe perpétuent machinalement, & paſſent de génération en génération par le ſeul acte de la propagation. Ce monde provincial finiroit, ſi les beſoins de la nature ne le perpétuoient.

Je ne puis encore démêler d'où part cette rumeur d'Europe qui étonne les autres nations du monde. L'eſpece hu-

maine qu'on découvre ici eſt ſi humble, qu'elle ſemble faite tout exprès pour le ſilence & la nuit.

Il eſt à préſumer que ce grand tumulte vient de ſes Cours, pays, dit-on, orageux, où les nuages de l'ambition des Rois forment ce bruyant tonnerre.

Nous partirons dans peu de jours pour la grande Ville.

LETTRE XIV.

Le Mandarin Kié-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

LES Mathématiciens Chrétiens que notre ſublime Empereur tient ici à ſa Cour, prétendoient que les François ont plus d'eſprit & de génie que les autres peuples d'Europe. Il eſt à préſumer qu'ils en ſont redevables à leur phyſique; car les hommes ſont comme les plantes, qui tirent leurs vertus du terrein où elles croiſſent. Cependant il y a ſouvent des cauſes ſecondes dans cer-

taines nations, qui vont plus loin que le climat.

En parcourant l'hiſtoire d'Aſie, je trouve des peuples qui ont de l'eſprit, tandis qu'ils ne devroient avoir que du bon ſens ; & d'autres, qui avec des fibres très-déliées & propres à former des génies, n'ont que des connoiſſances ordinaires. Tâche de découvrir la cauſe de cette ſupériorité d'eſprit que la nature françoiſe a ſur toutes les autres de l'Europe.

LETTRE XV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LE culte des Européens eſt écrit ; mais les impreſſions ſont différentes. Il y a trois éditions de la religion qu'ils profeſſent. Les Juifs ſontiennent que celle qu'ils ſuivent eſt la véritable ; les Chrétiens prétendent que celle de Rome eſt la bonne ; & les Proteſtants aſſurent que la leur eſt la meilleure. La

remiere, dit-on, est comme Dieu l'a lonnée, la seconde comme le Messie 'a réformée, & la troisieme comme es hommes l'ont rédigée. La différence qui est parmi ces sectes se trouve dans trois volumes séparés.

TOME I.

» Dieu crée le ciel & la terre. Il » forme un être amphibie, qui d'un » côté est homme, & de l'autre est » femme. Il partage en deux son ou- » vrage, & aussi-tôt Adam & Eve se » trouvent formés. Ils se marient ensem- » ble, & peuplent le monde.

» Un malin esprit, que Dieu avoit » créé en même-temps que la femme, » tente Eve. Sa chûte intéresse tout » le genre humain; les hommes pe- » chent six mille ans avant que d'ê- » tre nés.

» La scene du monde s'ouvre par » une tragédie; Caïn ensanglante la » terre.

» Le vice domine sur la vertu, qui » cependant n'est pas tout-à-fait ban- » nie de la terre; elle se retire chez » Abel, frere de Caïn.

» Le crime bâtit la premiere Ville
» du monde; les Arts ſont inventés
» par la méchanceté humaine; l'uni-
» vers ſe peuple d'hommes pervers.
» Les bons ſont confondus avec les
» méchants. Dieu, irrité de la mauvaiſe
» réuſſite de ſon ouvrage, plonge l'u-
» nivers dans l'eau. Tout le genre hu-
» main eſt noyé, il ſort de ce déluge
» une Arche qui s'échappe à la nage;
» il ne ſe ſauve de cette inondation
» univerſelle qu'un homme appellé
» Noé, avec ſa famille. Une ſeconde
» création commence; mais elle n'eſt
» pas ſi longue que la premiere. La
» vie des hommes ſe raccourcit : ils
» meurent preſqu'en naiſſant.

» Bientôt ils veulent parler, & ils
» ne s'entendent point. La confuſion
» des langues regne ſur la terre.

» Cependant le monde n'a point en-
» core de maître, il n'appartient à per-
» ſonne. Les enfants de Noé ſe parta-
» gent l'univers.

» Un Nemrod viole le premier l'hoſ-
» pitalité du monde; il fait des con-
» quêtes, c'eſt-à-dire, qu'il ſe ſaiſit de
» ce qui ne lui appartient pas, &
» par une premiere injuſtice, établit

le droit des gens des Souverains.

» La terre se peuple de nouveau, & la confusion augmente encore. A mesure qu'on s'éloigne de la création, on oublie le Créateur. On fait des Dieux de bois & d'airain, qu'on » adore. La Divinité sort des mains des » hommes. Dieu, irrité de nouveau, » divise encore le genre-humain. Les » bons sont séparés des méchants. Abra» ham devient la tige des croyants, il » est appellé pour aller habiter une terre » promise qui est dévolue à lui & à ses » enfants.

» Les Royaumes d'Israël & de Juda » se forment. Un grand législateur vient » au monde; on l'appelle Moïse; il pas» se quarante ans dans le désert.

» Le feu prend à un buisson; alors » Moïse comprend qu'il est temps de » passer en Egypte pour y délivrer ses » freres de la captivité; & comme il » se trouve être tout à la fois grand po» litique, grand Capitaine & grand Lé» gislateur, sans en avoir jamais rien » appris, il les délivre. Moïse écrit, & » ce temps s'appelle celui des écritures, » pour le distinguer de celui où l'on » n'écrivoit pas encore.

» Dieu, souvent trompé par son peu-
» ple, compose avec lui; il lui prescrit
» des loix selon lesquelles il doit vivre;
» & afin que la mémoire ne s'en perde
» pas, il les écrit de sa main : cela s'ap-
» pelle le Décalogue, ou l'abrégé de
» ce qu'il faut croire pour être un bon
» Juif.

» Moïse meurt, & les Israélites re-
» tombent dans la servitude.

» Cependant le Souverain du monde
» n'a ni feu ni lieu. L'arche de l'Eter-
» nel est portative. Un Roi, nommé
» David, donne une maison à Dieu;
» mais il ne le loge qu'à moitié. Un Sa-
» lomon finit l'édifice qui est ensuite dé-
» truit. Un autre Roi, appellé Cyrus,
» pose une seconde fois la pierre du ta-
» bernacle.

» Ce qu'on appelle le peuple de Dieu
» est toujours errant : après quatre
» mille ans, l'ouvrage d'Israël n'est pas
» consommé.

TOME II.

» Dieu réforme son premier plan
» il ne veut plus de Juifs selon l'an-
» cienne loi; ce peuple, auparavant

» chéri, eſt maintenant maudit de lui.
» Le genre-humain abymé dans le cri-
» me, a beſoin d'un rédempteur : l'eſ-
» prit ſe couvre de chair : le Créateur
» devient créature : une femme accou-
» che de l'Eternel, elle met au monde
» le Chriſt. Dieu ſe fait homme pour
» racheter ſon image. Les Sages de
» l'Orient viennent l'adorer. Une étoile
» leur montre le chemin. Elle marche
» devant eux, & s'arrête au lieu de ſa
» naiſſance.

» Cependant une homme vêtu de
» poil, nommé Jean, plonge le Chriſt
» dans l'eau. Il purifie celui qui eſt la
» pureté même. Le Chriſt eſt emmené
» au déſert par l'eſprit malin, qui lui
» offre de grands domaines; mais il
» ne le tente point : s'il l'eût ſéduit,
» tout étoit conſommé; il n'y avoit
» plus ni ciel, ni terre, tout étoit
» enfer.

» La ſageſſe divine inſtruit elle-mê-
» me les mortels : le Sauveur du monde
» tient école de morale. Dieu ouvre
» la bouche, & enſeigne ſes diſciples :
» c'eſt la ſageſſe elle-même qui parle.

» *Bienheureux les pauvres d'eſprit,*
» *bienheureux ceux que pleurent, bien-*

» *heureux ceux qui ont faim. Si votre*
» *œil droit vous fait boîter, arrachez-le ;*
» *si votre main droite vous fait broncher,*
» *coupez-la. Ne repudiez point vos fem-*
» *mes, à moins que ce ne soit par cause*
» *de paillardise. Il faut que votre parole*
» *soit oui, oui, non, non. Vous n'au-*
» *rez point de procès, crainte que les*
» *sergents ne vous traînent en prison*, &c.

» L'Auteur de la nature est crucifié.
» Il expire sur un poteau entre deux
» voleurs. La vie elle-même meurt.
» L'Eternité reste trois jours morte
» dans le tombeau ; le troisieme elle
» ressuscite, & s'envole dans le Ciel.

» La Religion du Christ forme un
» triangle. Il y a trois Dieux. Comme
» tout cela n'est pas bien clair, on
» établit une croyance aveugle qu'on
» appelle la foi : celle-ci fait croire
» sans comprendre, & persuade sans
» faire concevoir.

» Quoique la Divinité eût secoué
» le joug de l'humanité par sa résur-
» rection, elle n'en fut pas quitte pour
» cela : les Chrétiens communierent tou-
» jours depuis avec le Sang & le Corps
» du Christ. Pour se purifier, ils man-
» gerent leur Dieu.

» La

» La religion, qui, depuis la création
» du monde, n'avoit eu qu'un pere,
» accrut en famille; elle eut une mere
» qu'on appelle l'Eglise. Cette Eglise
» fit de ses loix un code, auquel tous
» les croyants se soumirent; mais ses
» ordonnances furent soumises au ca-
» price de son Vicaire, qui les abro-
» gea souvent, & en substitua d'autres
» à sa place.

TOME III.

» L'Evangile est donné à tous les
» Chrétiens : c'est le code des loix di-
» vines, & le chemin qu'il faut suivre
» pour arriver au Ciel. Pendant quinze
» cents ans, on s'accorde assez sur ce
» qu'il contient; mais au bout de ce
» temps-là, deux hommes s'écrierent
» que les Chrétiens croyoient plus de
« choses qu'il n'y en avoit dans le li-
» vre de l'Evangile; que la *Transubs-*
» *tantiation* n'est qu'un nom, que tout
» est commémoration. Ils avancerent
» qu'il n'y a dans l'Eucharistie qu'une
» hostie; que le Pape est un homme,
» & les images des papiers : ils le di-
» rent, & vingt millions d'Européens

» les en crurent sur leur parole. »

Fais attention combien les grands changements en Europe tiennent à peu de chose. Si un nommé Calvin & un certain Luther n'étoient point nés, on ne compteroit aujourd'hui que deux religions; c'est parce que deux hommes sont nés, qu'il y en a trois.



LETTRE XVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *Censeur de l'Empire, à* Pékin.

De Paris.

Les femmes de Paris ressemblent à des furies. La premiere fois que je me trouvai avec elles dans les promenades publiques, je crus être au milieu d'une assemblée de démons. On diroit qu'une passion violente les agite continuellement. La rage & le désespoir sont peints sur leurs visages : elles ont le teint enflammé, & la peau rouge comme de l'écarlate.

Tu ne saurois croire l'effet que cela

fait ſur un Chinois accoutumé dans ſon pays à être avec des femmes qui ſortent des mains de la nature, & qui en voit pour la premiere fois de fabriquées par l'art.

Pour moi, je crois que c'eſt une providence; car, avec la liberté qu'il y a ici d'être avec les femmes, & leur facilité de ſe laiſſer ſéduire, ſi elles ſe montroient aux hommes auſſi belles que la nature les a faites, le penchant à la corruption ſeroit trop grand.

Bientôt la morale n'aura pas beſoin de défendre la volupté : le ſexe, qui ſe rend tout les jours plus difforme, deviendra à la fin ſi hideux, que les hommes l'éviteront; alors il n'y aura pas d'autre deſir que ceux qu'il faudra pour perpétuer l'eſpece.

Je te parlerai ailleurs de cette maſcarade, ainſi que du travail que les femmes prennent ici pour ſe rendre laides : car il faut employer beaucoup d'art, & prendre beaucoup de peine, pour flétrir la nature au point de la rendre méconnoiſſable.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cotao-yu-ſe, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

JE te fais part d'un événement qui afflige maintenant notre Empire. La nation entiere en porte le deuil. En dernier lieu, un Chinois de la Ville de Canton tua ſon pere. La nouvelle n'en fut pas plutôt répandue dans Pékin, que l'Empereur donna ordre d'ouvrir les pagodes, pour offrir des ſacrifices d'expiation, perſuadé qu'un tel attentat ne pouvoit s'être commis, ſans que la Divinité ne fût irritée contre la nation. Le concours des peuples fut immenſe : les prieres publiques durerent quarante jours, pendant leſquels chacun s'impoſa des jeûnes volontaires.

Le Vice-Roi de cette Province perdit ſon emploi ; les deux Mandarins de ce département, qui étoient chargés de veiller ſur les mœurs, furent condamnés à mort : car on a ici cette maxi-

me, de croire que lorſqu'il ſe commet quelque grand délit, la corruption a pris le deſſus; ce qui ne peut arriver ſans qu'il y ait eu de la négligence de la part des Magiſtrats. L'Empereur a expédié ſur le champ une commiſſion extraordinaire dans cette Province, pour examiner le fait.

Je t'envoie ici le procès-verbal qui fut dreſſé à ce ſujet, & dont le Préſident de ce Conſeil expédia copie à l'Empereur.

» A notre arrivée à Canton, nous » nous rendîmes dans le quartier de » la Ville où le crime s'étoit commis. » Là nous fîmes appeller les voiſins, » pour les interroger ſur les mœurs » & le caractere du parricide. Nous » apprîmes qu'il aſſiſtoit réguliérement » aux prieres de la pagode, & qu'il » étoit aſſez exact à remplir les de- » voirs de citoyen. Ils nous dirent » qu'on n'avoit apperçu aucun défaut » eſſentiel en lui; excepté qu'il paroiſ- » ſoit être d'un naturel un peu colere » & emporté.

» En continuant nos interrogations, » nous ſûmes qu'il regardoit ſon pere » comme un étranger, n'ayant point

» pour lui ce respect, ni cette véné-ration que les enfants Chinois ont na-turellement pour leurs peres.

» Nous demandâmes à ces voisins » quelle sorte d'éducation le pere avoit » donnée à son fils; & ils nous répon-» dirent que cet homme, qui étoit » marchand, étant obligé de voyager » presque toute l'année pour son com-» merce, avoit confié ce soin à un » voisin, qui, n'ayant point d'enfants, » avoit bien voulu s'en charger. Le » jeune homme s'accoutuma tellement, » nous dirent-ils, aux mœurs & aux » manieres de cet étranger, que lors-» que son pere revint de ses voyages » deux ou trois ans après, il le re-» connut à peine. Au-lieu de lui don-» ner le nom de *mon pere*, il ne l'ap-» pelloit que *Monsieur*. Le pere ne fit » pas d'abord attention à cette distinc-» tion, persuadé que l'âge lui feroit » reconnoître son devoir, & que la » nature reprendroit ses droits. Cepen-» dant bien-loin que le temps produi-» sît cet effet, il en fit un tout con-» traire. Quand le pere quitta le com-» merce, & qu'il eut fini ses voyages, » le fils vécut avec lui comme avec

» un étranger, à qui il étoit plus atta-
» ché par les intérêts de la société, que
» par les liens du sang. Il le tua à la
» fin, pour jouir de son bien.

» Nous comprîmes par ce discours,
» que le pere, ayant confié à un au-
» tre l'éducation de son fils, avoit
» éteint en lui les sentiments de la na-
» ture, & qu'il avoit été lui-même
» un des premiers instruments de son
» meurtre. Nous jugeâmes aussi que le
» fils avoit d'excellentes qualités, qui,
» si elles avoient été cultivées par le
» pere, en auroient fait un excellent
» citoyen.

» Après ces informations, nous nous
» rendîmes à la maison du criminel,
» pour nous saisir de sa personne. Nous
» en trouvâmes les portes fermées : nous
» frappâmes ; & personne n'ayant ré-
» pondu, nous les fîmes enfoncer.
» Dans la seconde chambre où nous
» entrâmes, nous trouvâmes cet infor-
» tuné fils qui s'étoit pendu lui-même
» au plancher, avec cette inscription
» écrite de sa main : *Mon pere est cause
» de sa mort & de la mienne. Je n'au-
» rois jamais attenté sur ses jours, s'il
» n'avoit confié mon enfance à d'autres,*

» *& ne m'eût acoutumé dès mon bas âge*
» *à le regarder comme un étranger... O*
» *vous, Mandarins, qui verrez ce specta-*
» *cle, recommandez à l'Empereur l'éduca-*
» *tion domestique!* »

Le Vice-Roi perdit son poste, pour ne s'être pas informé exactement de l'éducation de ce citoyen; & les Mandarins furent punis de mort, pour n'avoir pas instruit l'Empereur qu'il y avoit un Chinois dans leur district, qui confioit l'éducation de son fils à un étranger.

Ce n'étoit pas assez d'avoir découvert la source de ce parricide, & infligé des peines à ceux qui, par leur négligence, ne l'avoient pas prévenu; il falloit aller au-devant d'un semblable crime pour l'avenir, & en détourner le cours dans sa source. L'Empereur, à la tête de son conseil, y travaille actuellement.



LETTRE XVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

NI-ou-ſan & *Sin-ho-ei* s'ennuyent beaucoup à Paris. Ils n'y ont d'autre occupation que celle de voir & de jouir de leur étonnement.

Sin-ho-ei part demain pour l'Italie, d'où il me fera part des recherches ſur leſquelles notre ſublime Empereur veut être informé.

Il m'écrira ici, & je te ferai paſſer ſes lettres, après y avoir ajouté mes réflexions. Paris ſera, pendant mon ſéjour en France, le bureau général de notre correſpondance. Toutes les dépêches partiront d'ici pour Pékin.

Ni-ou-ſan ſeroit déja parti pour l'Eſpagne & le Portugal; mais je ne puis me réſoudre à me ſéparer de tout ce qui me reſte de la Chine.

Je me fais une peine d'avance d'être livré à moi-même, & de n'avoir pas

un ſeul mortel à qui je puiſſe communiquer mes idées. Quand ce dernier ſe ſera ſéparé de moi, je me trouverai ſeul au milieu de Paris. *Ni-ou-ſan*, en me quittant, emportera avec lui l'idiôme Chinois. Il faudra pourtant que je faſſe ce ſacrifice à ma patrie. Peut-être que notre correſpondance en ſouffrira un peu; car ce dernier m'aide à penſer : je lui fais voir les lettres que je t'écris; il ſaiſit ce qui échappe à mon eſprit, & complete, pour ainſi dire, mes idées.

En attendant ſon départ, je me familiariſe avec les Européens, & m'accoutume d'avance à penſer ſeul.

LETTRE XIX.

Cham-pi-pi, *à* Cotao-yu-ſe, *à Pékin*.

De Paris.

J'Ai vu par ta lettre le malheur qui afflige maintenant notre Empire. Si la même cauſe produiſoit ici les mêmes effets, la France ſeroit continuellement en deuil; car c'eſt une choſe aſſez or-

dinaire en Europe que ces meurtres.

Le défaut des ſoins paternels en eſt la cauſe. La religion, la morale, les mœurs, la vertu ſont ſans effet, lorſqu'elles ne ſont pas gravées profondément dans le cœur, dès l'âge où elles peuvent pouſſer de profondes racines. Tout dépend, chez les hommes, des premieres notions.

Ce n'eſt pas que l'inſtitution, dans cette Monarchie, n'ait penſé à prévenir ce déſordre affreux ; il y a ici des reglements à ce ſujet auſſi bons que les nôtres ; mais ils ſont ſans effet, parce que l'éducation domeſtique eſt preſque ſans exemple. Ce ſoin des peres & meres, le plus indiſpenſable de tous les ſoins, eſt confié communément à des étrangers.

Les animaux n'abandonnent point leurs petits, juſques à ce qu'ils ſoient en état de ſe conduire par eux-mêmes ; il eſt ſurprenant que la raiſon humaine ſoit plus défectueuſe que l'inſtinct des brutes. Ici, un enfant, en naiſſant, eſt banni de la maiſon paternelle ; il n'y rentre que lorſque ſes mœurs ſont formées, & preſque toujours corrompues. Son pere lui eſt auſſi étranger qu'un

autre citoyen ; il ne fauroit ni l'aimer ni le refpecter; car qu'a-t-il fait pour cela? Il lui a donné la vie ; mais c'étoit un devoir de fon état. L'amour filial n'eft pas une fuite de l'acte de la création : quand il fe borne-là, c'eft fouvent un mal, au-lieu d'un bien. La plupart des malheureux qu'on pend ici, ou qu'on roue, maudiffent l'inftant de cet acte.

Cet amour naît du foin paternel, qui n'eft autre chofe que celui de l'éducation ; il eft bien moins queftion de donner à fes enfants de l'efprit & de l'agrément, que de leur infpirer de bonne heure le refpect paternel, fans lequel aucune fociété ne fauroit fubfifter.

Il y a dans cette Monarchie deux fortes d'éducation, celle des maîtres & celle du monde : celle-là choque prefque toutes les idées de celle-ci ; de maniere que la premiere devient ordinairement inutile, & en général la feconde eft vicieufe. Celle du monde croife toutes les maximes de la religion, fur laquelle celle des maîtres fonde une foule de devoirs.

L'éducation que l'on reçoit en entrant dans le monde, fe rapporte toute

à soi-même; elle consiste, non pas à faire de bonnes choses, mais de grandes choses. Il ne s'agit pas d'être meilleur que ses concitoyens, mais de se distinguer d'eux. Tout ce qui fait du bruit, tout ce qui a un air d'éclat, entre dans l'essence de l'éducation françoise. Elle n'exige pas de la vertu, il lui suffit de ses apparences. Il n'importe pas que les actions soient louables, pouvu qu'elles soient belles : la justice, l'équité, la droiture, la probité, n'est pas ce qu'on y cherche; aussi n'y entrent-elles pour rien. Elle permet tous les vices, pourvu qu'ils ne soient pas commis dans la bassesse & l'humiliation; car toutes les maximes roulent sur ce point principal.

L'effet de cette éducation répond parfaitement à sa cause. L'amour des enfants pour les peres n'étant pas le ressort du gouvernement domestique, il se trouve que la société civile est composée d'étrangers, qui ne sont unis, ni par le sang, ni par l'amitié. Rien de plus ordinaire que de voir ici des enfants qui plaident contre leurs peres, qui les attaquent en justice, qui obtiennent des sentences contre eux, qui leur refusent l'aliment,

qui les font emprisonner, & qui les tuent à la fin.

De ce même principe, naît l'indifférence qu'on a pour les magistrats & les hommes vénérables de la nation. Que si on méprise les juges & les vieillards, on n'aura point de respect pour le Prince, qui est le pere de la grande famille. Des cinq derniers Rois, les François en ont assassiné trois. Ce sont des monstres, dit-on ; sans doute, mais des monstres sujets de la France. Si ce gouvernement étoit fondé comme le nôtre sur l'amour paternel, une telle scélératesse ne tomberoit jamais sous les sens.

Les hommes n'agissent point au hasard; leurs vertus comme leurs vices ont une cause premiere, & cette cause est nécessairement une suite de l'éducation.

Les politiques d'Europe prétendent que la nature du gouvernement François, n'étant pas moulée sur le plan de l'administration paternelle, l'éducation générale doit suivre une autre route. Il n'y a donc qu'à refondre sa constitution, ou à s'attendre à tous les vices qui en sont une suite nécessaire.

A quoi servent des loix qui n'em-

pêchent point qu'un fils ne tue ſon pere, & qu'un ſujet n'aſſaſſine ſon Roi? Les ſupplices peuvent bien punir les criminels, & étonner même le crime; mais ils ne corrigeront pas ce vice, parce qu'il eſt dans la choſe même.

LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

LA Nation françoiſe ſe conduit par une idole qu'on appelle *le point d'honneur*, dont les traits ſont extrêmement défigurés. Cet honneur n'a point d'autel, & on ne va l'invoquer dans aucun lieu particulier. Ses ſectateurs eux-mêmes ne ſavent pas où il habite. L'opinion commune eſt, que *le point d'honneur* fait ſa réſidence ordinaire dans le fourreau d'une épée. J'ai eu beau faire des recherches ſur ſa nature, je n'ai rien trouvé qui réponde à nos idées.

Les politiques prétendent qu'il doit ſa naiſſance au gouvernement monarchique; mais cela n'eſt gueres proba-

ble ; car de tout temps il y a eu des peuples sur la terre qui se sont laissés gouverner par des Rois, & aucune histoire ne parle *du point d'honneur.*

D'autres disent qu'il descend en droite ligne d'une petite vilaine idole qui fut créée en même-temps que la femme, à laquelle les hommes éleverent souvent des autels, & qu'ils foulerent quelquefois aux pieds : que des Chevaliers errants, armés de pied en cap, allerent courir le monde pour certifier, à tous ceux qu'il appartiendroit, que cette petite vilaine idole étoit le plus bel ouvrage de la nature, & offrirent pour garant de leur parole de se battre contre tout venant. Si c'est-là son origine, & que cet honneur, comme le disent les Européens, soit la source de la puissance des Etats, on peut dire que leur force est appuyée sur un endroit bien foible.

Je crois que le *point d'honneur* est d'origine françoise ; car il est capricieux, & se conduit par humeur : on peut lui attribuer deux tempéraments, l'un robuste, & l'autre débile. Il est si fort qu'il résiste au canon, & si foible que le signe d'une petite baguette le

fait tomber en défaillance. Il faut aussi qu'il ait deux cœurs; le premier, courageux, & le second, timide. Ses sectateurs sont si braves, que lorsqu'on leur dit qu'ils ont menti, ils se battent aussitôt; & si lâches, que si on publie d'eux qu'ils n'ont ni esprit ni capacité, ou qu'ils sont fols, insensés ou ignorants, ils n'en tirent aucune satisfaction. Je le soupçonne d'une constitution bilieuse & colérique; car toutes ses actions tendent à la vengeance.

Les rites de l'honneur n'ont rien de commun avec ceux de la religion du Christ; presque toujours leurs maximes sont contraires; ce que celle-ci défend, l'autre l'ordonne. Il ne s'accorde pas mieux avec la constitution fondamentale; car l'institution défend expressément de se tuer, excepté pour les besoins d'Etat; cependant ses sectateurs s'ôtent tous les jours la vie pour un geste ou une parole. La même contradiction se trouve à l'égard du Prince; car quoiqu'ils regardent comme un devoir d'obéir à ses volontés, ils se font souvent un point d'honneur d'y contrevenir.

Les loix de la nature n'ont point

d'empire sur l'honneur ; quand il s'agit d'une offense, ou qu'il est question de s'aller faire tuer à la guerre, le sang ne peut rien sur lui. Les pleurs d'une femme, des freres & des enfants, ne l'attendrissent point; l'honneur a prononcé, il faut qu'on parte.

Il étoit impossible qu'il n'y eût beaucoup de sectateurs de l'honneur chez une nation où il y a tant de vices; car la morale de l'honneur s'accorde avec presque toutes les passions humaines. Il permet la galanterie, consent à la volupté, & ne défend pas la débauche; il ne s'oppose pas non plus au vol & aux monopoles, pourvu qu'ils ne soient pas commis dans la bassesse & l'opprobre.

Un homme d'honneur ici peut me priver de mes biens, séduire ma femme, & déshonorer ma fille, sans perdre son caractere : la plupart des gens d'honneur en France sont des scélérats que nous ferions mourir à la Chine ; & il y a fort peu de gens d'une certaine distinction dans le Royaume, qui n'ayent de l'honneur : heureusement pour la nation, il n'y a que les premieres classes des citoyens qui y sacrifient; le tiers-état, le

petit peuple ne le connoissent point, ils ignorent qu'il existe.

Quelque dévotion que les François affectent pour l'honneur, l'infamie, sa rivale naturelle, gagnoit si fort du terrein, qu'on crut nécessaire d'établir un tribunal pour maintenir ses droits, & empêcher qu'elle ne prît entiérement le dessus. On fit un code & des loix générales pour une chose qui étant le préjugé particulier de chaque personne, ne pouvoit être soumise à aucun réglement général.

Ce tribunal s'y est si bien pris, qu'il a fourni lui-même des armes à l'infamie. Deux faux braves aujourd'hui qui n'ont pas envie de se battre, & qui ont fait semblant en public de le vouloir, sont mis entre les mains des gardes, qu'on appelle ici des Maréchaux de France, qui ne les quittent plus qu'ils n'ayent donné leur parole d'honneur qu'ils continueront à être lâches. Il est ordonné à tout Gentilhomme d'honneur qui a été volé au jeu, de payer la somme volée, & de faire honneur à la fripponnerie. Il est vrai que depuis peu il y a un nouveau réglement: un Gentilhomme d'honneur aujourd'hui ne peut gagner au jeu

que jusques à la concurrence de la somme portée par l'ordonnance. Un des plus grand abus du tribunal, est d'avoir séparé les droits du citoyen, de ceux de l'homme d'honneur, & d'avoir oublié que l'institution fondamentale est la base sur laquelle doivent appuyer toutes les jurisdictions.

Un Gentilhomme emprunte ici, d'un côté, mille onces d'argent comme citoyen, & de l'autre, cent taels comme homme d'honneur; il lui suffit de déclarer son impuissance à payer cette somme, & que le créancier de cette derniere lui fasse donner un garde des Maréchaux de France, pour que le premier créancier ne puisse pas le poursuivre : dès ce moment, les loix civiles sont impuissantes pour lui.

Voilà ce que je puis te dire au sujet de l'honneur; cependant comme toutes les autres divinités que les Européens vénerent, ont un Temple, & qu'on ne sait où prendre celle-ci, je pourrois bien t'avoir entretenu dans cette lettre d'une chimere.



LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

Avant le point d'honneur, eſt une autre idole qu'on appelle gloire : celle-ci, de même que l'honneur, n'a ni feu ni lieu; on ne va l'invoquer dans aucun temple particulier.

Son origine eſt très-ancienne ; les Romains, qui avoient volé l'univers, lui ſacrifioient beaucoup. Après la deſtruction de leur Empire, cette divinité diſparut ; on n'en entendit plus parler. Il s'écoula quinze ſiecles avant que les Européens euſſent de ſes nouvelles : au bout de ce temps-là, elle reparut dans le monde. Elle s'annonça par un grand bruit d'armes qui ſe fit entendre ſur la terre : on prétend que François I, Roi de France, la mit beaucoup à la mode.

Cette divinité (ſi ç'en eſt une) doit être maigre comme un ſquélete ; car la plupart de ſes ſectateurs meurent de

faim. Son exiſtence eſt dans ſon nom ; quoiqu'elle s'évapore continuellement, elle ne ſe conſume jamais. Elle eſt d'un naturel barbare, aimant l'effroi & l'épouvante ; ſon origine vient en droite ligne de la guerre. Ses ſectateurs ſont des aſſaſſins de profeſſion : des meurtres qu'ils commettent, à ceux qui ſont punis par les loix, il n'y a d'autre différence que la forme : tous les ſcélérats qu'on fait mourir ici ignominieuſement, feroient couverts de gloire, ſi, au-lieu d'avoir ôté la vie d'une maniere, ils avoient tué d'une autre.

Cette divinité eſt généralement plus courue que celle de l'honneur ; preſque toutes les claſſes des citoyens en ſont ſuſceptibles. Le peuple, qui ne ſait qu'une choſe, qui ne voit qu'un objet, les oublie ſouvent pour elle ; on le voit quelquefois donner tout ce qu'il a, pour ſoutenir ſes droits.

Le ſoldat (qui par-tout eſt peuple) prend les armes, quitte ſon foyer, ſe bat, & meurt pour cette gloire qu'il ne connoît pas, & dont il a ſeulement entendu parler. Ceux mêmes qui n'ont point d'honneur, ſacrifient à la gloire.

Elle a comme une vertu d'agitation,

qui guérit de la pareſſe & de la nonchalance. Son nom ſeul ranime l'Etat, & lui donne une nouvelle vie. Dans quelque aſſoupiſſement que tombe la nation, on eſt ſûr de la réveiller par ces mots : *François, la gloire vous appelle.*

Cette divinité chimérique eſt le plus ferme appui de ce trône : c'eſt d'elle que le Roi de France tire toute ſa ſplendeur, s'il eſt vrai qu'il ſoit ſplendide.

Pour ſe donner plus de crédit ſur la terre, elle a voulu s'aſſocier avec une autre divinité du ciel, qu'on appelle la juſtice, qui eſt la plus reſpectable chez les hommes ; mais celle-ci n'a point voulu s'unir d'intérêt avec une ſcélérate qui ne connoît ni foi ni loi, & dont la plupart des vertus ſont fondées ſur des crimes.

La gloire, comme l'honneur, ſe fait une morale à ſa guiſe : elle ne défend ni la débauche, ni la corruption des mœurs ; elle n'eſt pas incompatible avec les forfaits les plus noirs. Un ſcélérat, qui ſéduit tant de femmes qu'il peut, qui couvre de honte d'honnêtes familles ; un abominable, qui commet mille baſſeſſes dans la ſociété civile, peut être

un de ſes ſectateurs ; car telle eſt ici la force du préjugé, qu'un homme peut être à la fois couvert de gloire & d'infamie.

LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même à Pékin.*

De Paris.

Il y avoit autrefois en France une cabale de gens robuſtes qui faiſoient profeſſion de médire des femmes. Les invectives contre ce ſexe leur découloient de la bouche. Ile ne ſe contentoient point de les déchirer par des traits mordants ; ils prenoient encore la peine d'écrire contre elles de longues ſatyres : de maniere que, non-ſeulement elles ſe trouvoient inſultées dans leur âge, mais même offenſées dans la poſtérité.

Les femmes, naturellement douces, & qui n'aiment point la guerre, employerent d'abord la voie de la médiation ; elles nommerent des plénipotentiaires. C'étoit de jeunes Abbés, qui s'étoient

s'étoient distingués dans les ruelles, en qui le beau-sexe françois a toujours eu confiance. Il y eut plusieurs pour-parlers; mais leurs agents ayant trouvé de la résistance, & les hostilités continuant toujours de la part des hommes, à la fin elles leverent des troupes, & se mirent elles-mêmes en campagne, pour leur donner la chasse. Comme elles avoient mis dans leur parti un grand nombre de braves Officiers, & que leur armée avoit à sa tête d'habiles généraux, elles remporterent plusieurs victoires sur leurs ennemis. Alors il y eut une suspension d'armes, & dans peu, la paix fut signée entre les deux partis. Il fut convenu qu'on pourroit, comme auparavant, penser mal des femmes; mais qu'à l'avenir, on en diroit du bien. C'est depuis ce traité sans doute, qu'on a inventé ce tas de louanges fades & insipides, qu'on débite ici continuellement au sexe, & que le cœur dément.

Après tout, on a pris le bon parti: une nation gaie, vive & enjouée, qui chambre ensemble, ne devroit pas être de mauvaise humeur contre un sexe qu'elle rencontre à chaque pas.

Aujourd'hui les auteurs un peu polis ne les invectivent plus dans leurs ouvrages. Au contraire, ceux qui aspirent à la réputation d'écrivains délicats, respectent jusques à leurs défauts, & donnent une tournure avantageuse à leurs imperfections. Il reste bien encore quelques médisants des femmes, mais on les regarde comme des misanthropes ou des gens inquiets, & on les bannit des cercles polis.

Afin de prévenir une nouvelle guerre civile, & empêcher l'armée ennemie de se former de nouveau, on a établi un acte de conformité: lorsqu'on découvre quelque faux orthodoxe en femmes, on lui fait faire son abjuration publique dans ces termes : *Je crois aux femmes, à leur mérite, à leur esprit, à leurs agréments ; je proteste que je serai toute ma vie leur très-humble admirateur; que je les défendrai en tout & partout, jusques à extinction de voix naturelle, &c.* On prétend que cette formule tire son origine d'un fameux défenseur du beau-sexe Européen, appellé Dom Quichotte.

Les François sont avares ou trop généreux : lorsqu'ils accordent, ils ac-

cordent presque toujours plus qu'il ne faut. On dit, & l'on écrit communément aujourd'hui en France, que les femmes forment le caractere des hommes. N'en déplaise à l'acte de conformité, je crois qu'on prend ici l'effet pour la cause. Il faudroit pour cela que les femmes eussent un caractere elles-mêmes. Je me garderois bien de débiter la morale suivante en Europe; car je serois mis au banc du sexe.

Je crois que les vertus des femmes ne sont que des caracteres ajoutés; que rien ne leur appartient, pas même leurs vices; je pense que leurs qualités sont un capital qu'elles ont emprunté des hommes, dont elles leur payent tous les jours l'intérêt en agréments, & qu'elles leur rendent en détail ce qu'elles ont reçu d'eux en gros.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Kié-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

NOus nous aſſemblons toujours comme ſi tu étois au milieu de notre ſociété, quoiqu'il n'y ait aucun de nous qui ne s'apperçoive que tu y manques.

Nos entretiens roulent ordinairement ſur la morale des gouvernements civils. Hier il fut mis en queſtion, ſi les ſociétés pouvoient ſubſiſter par elles-mêmes, indépendamment de la vertu, & ſe perpétuer par la ſeule force de l'ordre.

Cette diſpute nous mena ſi loin, que pluſieurs de nos Mandarins commencerent à douter de cette vertu.

Ils dirent que pluſieurs peuples ſur la terre avoient établi de bons gouvernements ſans la connoître : là-deſſus quelques-uns conclurent que ce qu'on appelle ainſi n'eſt qu'un nom, ou, pour me ſervir de leur expreſſion, un cer-

tain arrangement de causes secondes qui s'accordent avec les premieres.

Pour moi, je ne puis croire que le monde se conduise ainsi au hasard : instruit-nous si cette vertu est établie dans les climats où tu habites, & si on peut s'en passer dans quelque société que ce soit; car si elle existe, & qu'elle soit quelque chose chez les hommes, elle doit se trouver en Europe, comme en Asie.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE ne doute point que quelques-uns de nos Mandarins n'ayent poussé le sophisme jusques à douter de cette vertu, qui est l'ame du monde, & le lien de la société universelle; ce désordre de l'imagination arrive presque toujours, quand on laisse flotter son esprit au gré des raisonnements. Il faut établir des principes, & s'y attacher inviolablement.

L'union des hommes eſt l'ouvrage de la ſageſſe, dont l'eſſence eſt la vertu.

Une ſociété civile, qui n'auroit pour baſe qu'un certain arrangement de cauſes ſecondes, périroit avec elles : l'ordre ſeul, privé de tout autre ſentiment, ne ſuffiroit point; il laiſſeroit un vuide qui ſeroit rempli par la diſcorde & par la diviſion : ainſi il arriveroit ſouvent que l'ordre ſeroit un déſordre.

Il y a donc quelque choſe de plus qui nous attache à nos devoirs, & que nous ſentons intérieurement lorſque nous les rempliſſons.

Cette vertu, lorſquelle eſt relative à l'Etre divin, c'eſt l'amour de Dieu; quand elle eſt directe à la ſociété dont on eſt membre, c'eſt l'amour de la patrie.

Toutes les ſociétés qui ſe ſont formées ſur la terre, l'ont priſe pour mo dele.

Les Européens qui la pratiquent le moins, l'ont établie dans tous leurs gouvernements; c'eſt un hommage qu'ils lui rendent.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de ſi grand dans l'univers, ni de plus digne de l'admiration des hommes, que le

droit des gens des nations de la république du monde chrétien.

Je vais t'en donner ici le ſpectacle, & te faire promener dans tous les appartements des vertus civiles de ces peuples; je ne dis point de celles qu'ils pratiquent; mais de celles dont ils ſe ſont imposé la loi: droit que nous connoiſſons peu, parce que n'ayant aucune communication avec aucun peuple de la terre, nos loix ne ſont relatives qu'à nous-mêmes.

Dans le droit des gens de l'Europe, les nations ſont perſonnifiées; elles deviennent des hommes qui ſe doivent des égards mutuels. Un homme ne doit pas faire du mal à un autre, par la raiſon qu'il ne voudroit pas qu'il lui en fût fait à lui-même: ce principe d'équité, qui les contient tous, eſt la baſe du droit des gens des nations.

Il y a trois ſortes de gouvenements en Europe. Un peuple ſe conduit par lui-même, fait des loix; toutes les claſſes ont part à l'adminiſtration. Cela s'appelle un état démocratique. Il ſe laiſſe gouverner par un Sénat: alors c'eſt un gouvernement ariſtocratique; ou il confie le pouvoir à un ſeul hom-

me : ce qui revient à notre maniere d'administration.

Ces trois gouvernements ont des loix, qui, en faisant le bonheur des particuliers, concourent à l'avantage du public.

Chaque société a des obligations, ainsi que des devoirs à remplir, & ce droit les regle.

Les devoirs des Souverains, à l'égard des peuples, y sont marqués, ainsi que les obligations des peuples envers les Souverains.

Il y a des Rois qui le sont en naissant; d'autres que les peuples font : à ceux-là, la couronne est héréditaire; celle de ceux-ci appartient au peuple qui la dispense : mais cette distinction ne change rien au privilege du trône & aux droits des citoyens.

Le Souverain trouve son bonheur dans la félicité de son peuple, & le peuple sa félicité dans le bonheur du Souverain. Ce sont deux droits qui ne peuvent point être séparés, sans causer une lésion chez le Prince & les sujets.

L'agriculture entre dans son plan, ou, pour mieux dire, en est la base;

parce que c'eſt d'elle que les peuples tirent leur ſubſiſtance, & que tout principe de grandeur eſt dans l'exiſtence. Il établit des loix par leſquelles il accorde des récompenſes à ceux qui, par un travail aſſidu & induſtrieux, en tirent plus de reſſources.

Le commerce en eſt une ſuite: auſſi a-t-il la même attention pour faire des réglements, qui, en le protégeant, contribuent à en augmenter les branches.

Il établit la monnoie, qui eſt un ſigne repréſentatif des valeurs, dont la circulation répand par-tout la fertilité & l'abondance; inſtitution très-ſage, ſi ſon principe n'eût pas d'abord été corrompu.

Mais ce n'eſt-là en quelque façon que la méchanique de la ſociété: il y a un but auquel tous les hommes aſpirent, qui eſt la félicité. Celle-ci ne conſiſte pas dans les aiſes & les commodités de la vie. Il y a des peuples fort riches, qui ſont très-malheureux: cette félicité eſt dans la liberté politique & le ſavoir. Les ténebres de l'eſprit rendent l'homme inférieur à lui-même, & la ſervitude met ſa condition au niveau de celle des bêtes. Le droit des gens d'Europe établit

les connoiſſances, & corrige les maximes pernicieuſes du deſpotiſme qui pourroient faire de chaque nation une ſociété d'eſclaves.

Néanmoins ce n'eſt pas encore-là le véritable bonheur, qui ne conſiſte que dans la pratique de la vertu; & cette vertu eſt recommandée par le droit des gens, ou, pour mieux dire, eſt le droit des gens lui-même.

La religion en eſt le fondement; c'eſt elle qui conduit ſes pas, & qui guide toutes ſes démarches.

La juſtice eſt ſon plus ferme appui; car là où le citoyen n'eſt pas en ſûreté, & où on peut lui ravir ſon bien & ſon honneur, il n'y a plus de droit des gens.

Cette juſtice conſiſte dans de bonnes loix, & dans des peines tirées de la nature des crimes; & pour que tout arbitrage finiſſe, il faut que ces peines ſoient écrites.

Le droit des gens apprend aux Européens qu'il ne ſuffit pas de ſe rendre puiſſant au-dedans, mais qu'il faut encore ſe fortifier au-dehors : car ſi chaque peuple doit être en garde ſur lui-même, il faut qu'il le ſoit encore davantage contre les étrangers.

Il établit la police d'où naît l'ordre & la ſubordination, qui augmente la force des Etats; en multipliant le nombre des citoyens par tout ce qui favoriſe les mariages.

La gloire entre auſſi dans ſon plan: ce n'eſt qu'une ombre; mais cette ombre donne de l'état aux corps. Le droit des nations apprend à ſe procurer cette gloire, parce qu'on ne l'a pas plutôt acquiſe, qu'on eſt recherché de tous les peuples, qui préferent toujours un allié pauvre qui a de la réputation, à celui qui, ſans gloire, jouit de grandes richeſſes.

Ce droit n'apprend pas ſeulement aux grandes nations à ſe gouverner; mais même aux petits peuples à ſe conduire. Il leur enſeigne les moyens de ſe faire protéger des grands corps politiques, ſans expoſer leur ſouveraineté. Il a imaginé pour cela les ceſſions purement volontaires, les hommages & les tributs, qui, ſans rien diminuer de leur pouvoir, les garantiſſent des attaques d'un puiſſant ennemi.

Comme toutes les nations ne ſont pas fixes, & qu'il y a des tranſmigrations néceſſaires d'un pays à un autre

le droit des gens apprend aux Européens à s'établir légitimement dans de nouvelles contrées, ſoit qu'elles ſoient ſans poſſeſſeurs, ou qu'elles ſoient déja habitées; ce qui eſt un grand point du droit des gens des nations: mais le plus conſidérable eſt celui qui apprend à chaque peuple les devoirs qu'ils ont à remplir envers leur patrie, & les obligations auxquelles ils doivent ſatisfaire, comme ſujets d'une ſociété d'où ils tirent leur exiſtence, & à laquelle ils doivent leur ſûreté.

Les Etats ont des propriétés. Ce droit enſeigne aux nations comment elles les doivent poſſéder, & aux ſujets la maniere d'en jouir.

L'aliénation de ſes biens eſt encore de ſon reſſort. Il regle dans quel cas une nation peut les vendre, ou les aliéner légitimement, ſans bleſſer le droit du public, ou celui des particuliers.

La poſſeſſion des lacs, des fleuves & des rivieres, ſur leſquels nous n'avons rien d'écrit à la Chine, parce que perſonne ne nous les diſpute, forme en Europe une partie du droit des gens. Il établit à qui ils appartiennent légiti-

mement, & ce n'eſt pas une des moindres prérogatives des peuples.

La mer forme un grand point. Il eſt décidé quelles ſont les nations qui doivent pêcher, & celles qui doivent naviguer; ce qu'on peut regarder comme le droit écrit de l'océan de l'Europe.

LETTRE XXV.

Au même.

LEs nations, en qualité de membres de la ſociété univerſelle, ont entr'elles des devoirs & des obligations à remplir; elles doivent ſe ſecourir mutuellement comme étant les parties d'un corps, dont l'objet eſt de concourir au bien général. Ces devoirs & ces obligations ſont marquées dans ce droit, ainſi que leurs limites.

Les particuliers de chaque ſociété ont des dignités, des honneurs & des diſtinctions; mais comme elles pourroient prendre les unes ſur les autres, & par-là acquérir la ſupériorité, le droit les regle, en établiſſant des preſſéances. Les

nations ſont indépendantes les unes des autres, & c'eſt dans cette indépendance que conſiſte leur ſûreté ; mais comme cette indépendance pourroit dégénérer en un deſpotiſme général, le droit des gens des nations établit des bornes.

Il y a un génie général dans les nations qui dirige les actions publiques, & les rend plus ou moins capables de s'agrandir ; mais comme certaines pourroient prendre trop d'avantages ſur d'autres, le droit des gens y remédie en établiſſant des loix par leſquelles tous les peuples ſont invités à acquérir à peu près les mêmes connoiſſances : c'eſt à cauſe de cela que, dans tous les Gauvernements, on voit l'émulation, pour le ſavoir, marcher quaſi d'un pas égal.

Comme il eſt néceſſaire que les différents peuples qui ont des intérêts généraux ſe communiquent, il faut régler ce qui eſt dû aux étrangers, & c'eſt ce qui eſt établi par ce droit.

Il y a des nations qui ont des prérogatives ſur d'autres : s'il n'y avoit point de regles pour ſavoir juſqu'à quels point elles doivent aller, elles dégénéreroient

bientôt en tyrannie, & la république générale seroit aussi-tôt asservie; c'est ce que ce droit des gens prévient.

Cependant il y a des usurpations & des dépendances forcées; car le droit des gens ne peut pas prévenir tout; mais s'il n'est pas en son pouvoir d'empêcher la violence & la vexation, il empêche du moins que la vexation n'arrive à un certain point : ce qui est un droit des gens.

Les nations s'unissent & se lient ensemble par des traités; ces traités sont inviolables par leur nature, mais non pas indissolubles; ce même droit les forme, & les détruit, quand les raisons qui les avoient fait établir ne subsistent plus; mais comme il est dans la prudence humaine de se précautionner par des garanties, souvent il ordonne de prendre des sûretés pour leur observation.

LETTRE XXVI.

Au même.

MAis c'est particuliérement à la guerre qu'est le triomphe du droit des

gens de nations. Il y en a de plusieurs especes, & c'est son affaire d'être l'arbitre de toutes. C'est lui qui en ordonne la forme & la déclaration ; il distingue entre tous les ennemis le droit de chaque ennemi, & regle entre les alliés & les auxiliaires la forme ainsi que la durée de subsides.

Il permet qu'on soit neutre au milieu du feu, des sieges & des batailles.

Ce droit va plus loin ; il établit la foi entre les ennemis, & fait qu'on se doit tout, dans le temps qu'on croit ne se devoir rien.

Dans le cas d'une guerre injuste, il établit que le Prince qui la suscite, se rend coupable lui seul de tous les maux qu'elle cause, & met sur son compte les usurpations, les tyrannies, les violences, & toutes les vexations qui en sont une suite nécessaire.

Il regle le droit des conquêtes, & donne des loix pour que le vaincu rentre dans ses droits au moment même qu'il les abandonne.

Il répare les déprédations que la licence des armes cause, & il ordonne que les états & les possessions de l'ennemi qu'il avoit perdus, & qu'il ac-

quiert de nouveau, lui ſoient rendus dans le même état où ils étoient auparavant.

Il ſtatue ſur les priſonniers de guerre; établit leur rançon, ou regle leur échange.

Il ordonne la paix, & fait voir l'avantage qu'il y a de l'entretenir, & établit que les conventions ſur la tranquillité publique doivent être ſacrées, & il preſcrit des loix pour leur exécution.

Si des cas particuliers obligent à les rompre, il regle les cérémonies & les ménagements qu'il faut obſerver dans cette rupture; mais ce même droit des gens des nations, qui devroit être la ſource de tous les biens en Europe, eſt la cauſe de la plupart des maux; car les Européens abuſent de tout, de la vertu même: auſſi je ne t'ai pas donné ce droit pour une réalité, mais comme une figure qui repréſente une choſe qui n'exiſte point.

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin*,

De Paris.

On dit que le Gouvernement François est tombé en quenouille ; cela veut dire, qu'il est dirigé par une femme. Les plaisants de Paris disent à ce sujet que les affaires d'Etat sont en mouches & en rubans, & les expéditions militaires en cornettes. Ils ajoutent qu'il y a cinq ou six jours dans le mois, où les expéditions sont menées d'une maniere extraordinaire, à cause d'une maladie ordinaire qui attaque celle qui gouverne, & que cette indisposition rend alors sa monarchie malade.

A la Chine, nous ne connoissons point le gouvernement en quenouille : ce n'est pas que nos Empereurs n'ayent des foiblesses ; ils sont hommes : mais l'administration n'a rien à démêler avec le lit du Prince : ses devoirs ne sont jamais confondus avec ses plaisirs. Si quelqu'une de ses esclaves acquiert de

l'aſcendant ſur lui, c'eſt un empire domeſtique, & non point un empire deſpotique. Sa domination ne paſſe pas la chambre, où ſes charmes exercent un pouvoir abſolu. Dans ce tête-à-tête, elle peut tout; hors de-là, elle ne peut rien. Les affaires d'Etat n'en ſouffrent point, parce qu'elles n'ont rien de commun avec l'amour du Monarque. Le Prince peut être foible, ſans que l'Empire ceſſe d'être fort. Perſonne n'obéiroit au Souverain, ſi on s'appercevoit que ſes décrets émanent d'une eſclave. Il eſt aſſez humiliant pour les hommes d'obéir à un homme, ſans y ajouter encore les caprices d'une femme.

LETTRE XXVIII.

Cham-pi-pi, *au même.*

De Paris.

LA Chine attend de moi l'hiſtoire de l'Europe; il faudroit pour cela que l'Europe eût une hiſtoire. La conſtitution de la plupart des Gouvernements défend qu'il y ait des annales fidelles:

le dogme chez les Chrétiens eſt trop près des Princes, & les Princes trop près de la religion, pour avoir des écrivains exacts.

Ce qu'on lit ſous ce titre, n'eſt qu'une rapſodie d'idées qui ſe croiſent & ſe contrediſent mutuellement. J'ai ramaſſé environ cent hiſtoriens différents ſur cette partie de l'univers; ce ſont autant d'impoſteurs.

Il y a deux puiſſances chez les Chrétiens qui s'oppoſent à l'exactitude des faits, la ſpirituelle & la temporelle. La premiere défend aux hiſtoriens de dire la vérité, & la ſeconde leur permet ſeulement de publier le menſonge. Tout ſeroit perdu dans l'une, ſi l'on ôtoit le voile qui la couvre, & l'autre auroit honte, ſi on lui arrachoit le maſque qui la cache.

Il y a néanmoins une mappe-monde, un cahos d'hiſtoire européenne. C'eſt celui-ci dont je tâche, depuis mon ſéjour ici, à deviner le chiffre; je cherche à découvrir l'origine des faits. Dans cette multiplicité d'événements, vrais, faux, chimériques ou ſuppoſés, mon travail eſt d'en ſéparer l'impoſture : j'écarte à droite & à gauche, je tâche de

me frayer un chemin à la vérité, au travers d'une mer de mensonges.

Quand j'ai trouvé une piece bien constatée & d'une bonne architecture, je la mets à part, & continue ensuite mes recherches. Je ramasse, pour ainsi dire, les matériaux de l'Europe, pour en présenter l'édifice à ma patrie.

Je t'en adresserai le plan : tu ne le recevras pas tout d'une piece ; je te le ferai passer par lambeaux, pour ne pas faire un livre d'une lettre. Je ne l'habillerai point à la Chinoise, je lui laisserai son ajustement Européen.

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lyon.

J'Arrivai à Lyon le cinquieme jour de mon départ de Paris ; je fis le voyage dans une voiture qu'on appelle la diligence. C'est une commodité publique très-incommode. On marche nuit & jour ; on n'a le temps, ni de manger,

ni de repofer. Les étrangers dévancent les chevaux, ils arrivent avant la diligence.

Le plus tuant de cette voiture, eſt l'obligation indiſpenſable où l'on ſe trouve d'entendre les ſots raiſonnements de ceux qui la compoſent. Il y a toujours-là un mauvais plaiſant qui ſe charge de la joie des autres, & dont l'emploi eſt de faire rire la compagnie. Le malheur eſt que ſes pointes d'eſprit ſont trop foibles, & les cahotages trop forts pour pouvoir dormir.

On dit que la Ville de Lyon eſt la ſœur cadette de Paris. Si cela eſt, elles ne ſont pas de même lit; c'eſt une bâtarde qui n'a ni le brillant, ni la nobleſſe de ſon aînée. Elle eſt devenue roturiere par le commerce; elle tient aujourd'hui boutiques d'étoffes & de rubans.

En entrant dans cette Ville, on ſent les chaînes & les trames: les bouts de ſoye ſortent de toutes parts.

Le peuple de Lyon eſt d'un degré plus ſtupide que celui de Paris, & de deux degrés moins bon. Il ſe révolte contre ſes Mandarins ou Magiſtrats; & lorſqu'il a pris les armes, il ne les met

bas qu'après qu'on a ſigné avec lui une capitulation. Il a des charretées de taffetas qu'il fait valoir le fuſil ſur l'épaule : la guerre commence toujours par le prix de la main-d'œuvre.

En général, ce peuple eſt une machine; ſon génie ſe démonte comme un métier à bas : chaque piece tient à une méchanique. Ses connoiſſances les plus étendues ſe réduiſent au calcul : ſa religion eſt l'intérêt, & ſon Dieu eſt l'argent.

Le Lyonnois a deux natures; l'une ſtupide, épaiſſe & idiote; l'autre éclairée, fine & déliée. Il eſt extrêmement borné dans le commerce de la ſociété; mais c'eſt un aigle dans celui qui conduit à gagner de l'argent. Il employe pour cela tous les moyens que ſon avidité naturelle peut lui ſuggérer.



LETTRE XXX.

Kié-tou-na, *à* Cham-pipi.

De Pékin.

LEs Mathématiciens Européens qui ſont ici à notre Cour, nous parlent ſouvent d'une ſcience européenne, qu'on appelle politique; ils prétendent qu'elle l'eſt par excellence, & la regardent comme la baſe des Gouvernements.

Cette définition me ſurprend; car j'avois toujours cru que les mœurs & les loix ſuffiſoient pour ſoutenir les Empires; & qu'il ne falloit que conſerver les unes, & empêcher que les autres ne ſe corrompiſſent, pour perpétuer la république. Puiſque tu es dans le pays où cette ſcience à pris naiſſance, explique-moi ce qu'elle eſt, & en quoi conſiſte ſon dogme & ſes principes.

Plus je réfléchis aux reſſorts qui font mouvoir les différentes ſociétés du monde, & plus je les trouve compliqués. Si cette politique eſt abſolument

ment néceſſaire aux Etats européens, & que ſans elle ils ne puiſſent exiſter, j'avoue qu'il eſt ſurprenant que notre Gouvernement ait pu ſubſiſter pendant plus de quatre mille ans, ſans une ſcience qui ſoutient le ſyſtême des Princes chrétiens.

LETTRE XXXI.

Cham-pi-pi, *à* Kié-tou-na.

De Paris.

HIer au matin, comme je m'habillois, j'entendis un grand bruit dans la rue, comme celui qui eſt cauſé par un concours de peuple. Je demandai à mon hôte ce que c'étoit : il m'apprit que c'étoit le Roi qui arrivoit à Paris. Je lui demandai ſi c'étoit le Roi des Indes ou du Japon; & il me répondit que c'étoit le Roi de France.

On montre ici aux étrangers un vaſte Palais, qu'on appelle *le Louvre*, qui pourroit contenir pluſieurs Rois, mais qui n'en contient aucun. Celui de France ne fait point ſon ſéjour au milieu de

ses peuples; il habite dans les forêts de Versailles, où il vit avec les cerfs, les biches & les daims. Il ne croise Paris que pour courir après une compagnie de perdrix qui s'est échappée dans la plaine de Saint-Denis; & s'il y vient exprès, c'est pour voir l'Opéra, ou assister au spectacle des marionnettes.

La grande famille de l'Etat est séparée; le pere vit d'un côté, & les enfants de l'autre. Tu ne saurois croire combien cet arrangement lui épargne de peines & de soins. S'il vivoit à Paris, il seroit continuellement obsédé par ses sujets; l'un lui demanderoit justice, l'autre se plaindroit d'un tort qui lui a été fait; celui-ci proposeroit la réforme d'un abus, celui-là l'informeroit de la mauvaise administration: & son séjour à Versailles le dégage de ces embarras, & il n'est pas obligé de savoir ce qu'il lui importeroit le plus de ne pas ignorer.

Les Mandarins Ministres seroient perdus; car on seroit à portée d'avertir le Monarque que tout est vendu à l'intrigue & à la faveur: au-lieu que, par son éloignement, la chose reste ense-

velie dans un profond oubli : c'eſt un ſecret d'Etat qu'on ne révele point.

On a beau prendre la poſte pour courir après le Roi, on ne l'atteint jamais ; tout eſt réglé à Verſailles, pour qu'il n'y ait aucune communication entre lui & ſes peuples.

Un ſujet vient-il pour ſe plaindre d'une injuſtice qu'on lui a faite? *le Roi n'y eſt point ; il vient de partir pour la chaſſe.* Revient-il une ſeconde fois? *Il y a ce jour-là grand Conſeil.* Ne perd-il pas patience? Fait-il encore le voyage? Il eſt impoſſible de parler à S. M.; *car un courier extraordinaire vient d'arriver de l'armée.* Et ce petit manege dure, juſques à ce qu'à la fin, ennuyé de tant de courſes, il ſe déſiſte de ſes prétentions.

» Il n'en peut plus, diſoit derniérement le premier Commis d'un Mandarin Miniſtre, en parlant d'un particulier qui avoit contre lui pluſieurs griefs dont il vouloit ſe plaindre au Roi; » il eſt » preſqu'éreinté ; voilà dix voyages » qu'il fait de ſuite à Verſailles inuti» lement : je l'ai recommandé pour » que vingt autres ne réuſſiſſent pas » mieux. »

Il y a tel François qui n'a jamais vu la face de son Souverain; il a seulement oui dire qu'il y a un Roi de France.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cotao-yu-se, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

DEpuis ton départ, il est arrivé un événement qui n'a point d'exemple dans notre Empire. Tu sais qu'à la Chine les loix du mariage sont inviolables. Un citoyen, qui jouit d'une esclave à titre d'épouse, est sûr que personne ne troublera sa possession. Le Prince, qui peut tout sur ses sujets, ne peut point leur enlever leurs femmes. Cette religion incorruptible de l'hymen est admirable, pour entretenir l'ordre domestique & civil. Cependant un Mandarin de la premiere classe, qui vouloit avancer sa fortune avec celle d'une jolie femme de sa connoissance, forma le projet d'enfreindre cette loi, en la présentant à la Cour. L'Empereur est sage,

mais il est homme : il la vit, se décida, & la déclara son esclave favorite. Le mari se voyant privé de sa femme, & sachant qu'elle lui avoit été enlevée par le Prince, lui adressa le mémoire suivant. Je te l'envoye, pour que tu le fasses traduire en langue européenne ; afin que s'il se trouvoit quelque Prince Chrétien qui fût dans le même cas, il pût lui servir d'exemple.

MÉMOIRE.

*De***, Citoyen de Pékin, portant plainte contre notre sublime Empereur, qui m'a enlevé ma femme, avec laquelle il couche toutes les nuits, quoiqu'elle m'appartienne & soit ma chair & mes os. Je dis dans ce mémoire que, s'il ne me la rend pas, je suis en droit de le regarder comme un tyran, & d'exciter une révolution dans l'Empire, pour le renverser du trône, comme indigne de l'occuper ; & autres choses que je dis, qu'il lira lui-même dans ce mémoire.*

» Magnifique Empereur, firmament » du monde, la plus grande de toutes » les étoiles qui soient attachées au

» ciel ; ſoleil : d'où vient que ta ſa-
» geſſe, qui égale celle de Dieu, &
» qui juſques ici ne s'eſt jamais démen-
» tie, vient de changer ſon cours ?

» J'avois une femme légitime, que
» j'avois épouſée en préſence du Man-
» darin qui préſide à nos hymens ; &
» tu viens de me la ravir. Non-ſeule-
» ment tu me prives de mes plaiſirs
» nocturnes, & de la jouiſſance d'une
» femme que j'aimois tendrement, mais
» encore d'avoir des héritiers : car j'ai
» ſix groſſes vaches qui me fourniſſent
» tous les jours beaucoup de lait ; qua-
» tre grandes meſures de terre propre
» à cueillir du riz ; deux cents pieds
» d'orangers, cinq cents arbres frui-
» tiers, un grand vivier où l'on pê-
» che les plus belles carpes de l'Em-
» pire. Mais ce qu'il y a de plus ſen-
» ſible pour moi, ce ſont les railleries
» que j'eſſuye de mes compatriotes,
» qui ſe moquent de moi tous les jours,
» en me diſant d'un ton ironique : Je te
» félicite de ton alliance avec la Mai-
» ſon impériale. Quelques effrontés me
» demandent, pour me faire enrager,
» ſi ma femme accouchera bientôt.
» D'autres impertinents me diſent en

» plaiſantant, quel plaiſir d'avoir des en-
» fants qui coûtent ſi peu de façon! Il
» n'y en a aucun qui ne me rie au
» nez, & ne me regarde comme un
» ſot.

» Je ne ſais, ſublime Empereur, ce
» qui peut avoir décidé ton goût pour
» ma femme. Elle eſt jolie, à la véri-
» té; mais elle n'eſt pas des plus ra-
» goûtantes; & ſi je n'étois pas ſon ma-
» ri, je ſerois charmé que tu m'en euſ-
» ſes débarraſſé. Elle a une vilaine ma-
» ladie, qu'avant ſon mariage, elle ſeule
» ſavoit, & que maintenant toi, elle &
» moi ſavons.

» Faut-il te parler ſans déguiſement,
» grand Prince? Elle piſſe au lit toutes
» les nuits. J'étois obligé d'employer tous
» les matins deux eſclaves, pour laver
» les draps, & brûler des parfums dans
» ma chambre.

» D'ailleurs, il faut que je te pré-
» vienne, ſoleil du monde, que c'eſt
» une femme très-ruſée. Elle t'agacera
» d'abord par des petits riens; jouera la
» comédie; chantera, danſera, te fera
» de petits contes amuſants; te diver-
» tira par des aventures de Pékin, dont
» elle ſera la premiere inſtruite; te

» persuadera qu'elle aime ta personne
» préférablement à ta Couronne ; étu-
» diera ton tempérament, ton humeur,
» ton caractere ; cherchera à décou-
» vrir l'endroit par où tu es le plus
» foible ; & quand elle aura fait cette
» découverte, tu ne feras plus Empe-
» reur ; elle seule régnera dans l'Empi-
» re ; tu deviendras l'esclave de ton
» esclave ; elle disposera de tout en
» maîtresse absolue ; elle occupera ton
» trône, & régnera à ta place ; elle
» disposera à son gré des premieres
» Charges de l'Etat ; vendra tous les
» emplois, & fera de l'argent de tes
» propres graces ; accumulera des tré-
» sors immenses, qu'elle détournera de
» la circulation générale ; t'obligera
» d'exiler tes plus habiles Ministres, en
» substituera d'autres à leurs places,
» qui n'entendront rien aux affaires ;
» elle dépouillera les anciennes famil-
» les de l'Etat des premieres dignités
» dont elles étoient en possession de
» temps immémorial, pour en revêtir
» des hommes d'une naissance obscure :
» en un mot, elle portera par-tout le
» trouble & la confusion. Car je con-
» nois ma femme ; elle a beaucoup

» d'ambition, quoiqu'elle ait peu de gé-
» nie. Elle ne pouvoit pas gouverner
» ma maison ; juges comme elle gou-
» vernera ton Empire !

» Que si tu ne te rends à ces raisons,
» j'en ai encore de plus fortes à t'allé-
» guer. Tu es le Lieutenant de Dieu
» sur la terre ; sois donc juste comme
» lui ; & si tu ne veux pas être juste,
» sois du moins éclairé sur tes intérêts.
» C'est de la vertu que dépend, non-
» seulement ta puissance, mais même
» ta sûreté. Si la sagesse de Dieu pou-
» voit se démentir un seul instant, le
» ciel & la terre seroient d'abord dé-
» truits : l'univers rentreroit dans le
» néant d'où il est sorti. Un Monarque,
» qui se manque à lui-même, fournit
» des moyens à son peuple de lui man-
» quer ; car s'il n'est pas vertueux, de
» quel droit peut-il prétendre que ses
» sujets le soient ? Et s'ils ne le sont pas,
» quels risques ne court-il pas ? Tous les
» Empereurs & les Rois, que les révo-
» lutions ont précipités du trône, n'en
» ont été renversés, que parce que ce
» lien étoit rompu. L'exemple du Prince
» est une maladie, dont la contagion se
» répand par-tout : ceux même qui ont

» de la vertu, en sont bientôt corrom-
» pus.

» Si tu te crois en droit d'enlever la
» femme d'autrui, les Mandarins se croi-
» ront fondés à suivre ton exemple ;
» & quelles injustices ne se commet-
» tront pas alors dans l'Empire ! Le peu-
» ple n'aura plus de protecteur ; car la
» sagesse du Prince qui lui en servoit,
» est corrompue.

» La subordination entre le Monar-
» que & le sujet, est une suite de sa
» vertu : lorsque cette vertu n'existe
» plus, il n'y a plus de subordination.
» Alors l'animal féroce étant déchaîné
» peut dévorer le Prince. J'ai cherché
» dans les loix de l'Etat, pour me pour-
» voir contre toi par la voie de la jus-
» tice ordinaire; mais je n'en ai trouvé
» aucune qui protégeât les citoyens en
» pareil cas. Sans doute que nos pre-
» miers législateurs regarderent le cri-
» me comme si abominable dans la ma-
» jesté, qu'ils crurent qu'aucun Souve-
» rain de la Chine n'en seroit jamais at-
» teint. Mais si la législation t'a mis à
» couvert de mes poursuites, elle ne te
» garantira point de mon ressentiment.
» La vie du Prince est au pouvoir du

» dernier sujet qui ne craint point la » mort. Celle-ci est même un remede à » ses peines.

» Si tu ne me rends ma femme après » la lecture du présent mémoire, je te » déclare ici que je récuse ton autorité, » & que je me regarde comme relevé » du serment de fidélité que je t'ai fait » comme sujet.

» J'assemblerai auprès de moi le plus » de mécontents que je pourrai trou- » ver, & j'irai crier par-tout l'Empire: » O peuple Chinois, l'Empereur qui nous » gouverne est un tyran! Il m'a enlevé » ma femme dont il jouit publiquement; » je vous conjure, par Confucius lui- » même, qui n'a jamais prétendu que les » peuples de sa secte fussent exposés à » cette infamie, de m'aider à m'en faire » raison. Et s'ils sont sourds à ma voix, » ne crois pas pour cela être exempt de » la punition que mérite ton crime. Du » moins crains tout de la part d'un su- » jet dont l'amour & le désespoir arment » le bras, &c. »

L'Empereur fut frappé de ce mémoire comme d'un coup de foudre: une clarté nouvelle se répandit à l'instant sur son esprit. Ce style séditieux, bien loin de

ne faire trouver dans son auteur qu'un sujet rébelle, ne lui fit voir que le Prince coupable. Il ordonna sur le champ qu'on lui rendît sa femme, & exila dans une Province éloignée le Mandarin qui la lui avoit présentée.

Le sujet, revenu à lui-même, reconnut sa témérité. Il alla se jetter aux pieds de l'Empereur; & se déclarant criminel de leze-Majesté au premier chef, lui présenta sa tête, pour lui avoir manqué de respect.

Son mémoire fut renvoyé à un conseil extraordinaire de Mandarins, nommés exprès. Ils trouverent l'auteur coupable de rébellion, & le condamnerent à mort. Mais l'Empereur lui accorda sa grace, à condition qu'il sortiroit de Pékin avec sa femme.



LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

LE Gouvernement François eſt monarchique; c'eſt-à-dire idéal; car il n'en fut jamais de tel ſur la terre, ou du moins dont la durée ſe ſoutînt long-temps.

C'eſt un Etat violent qui ſe change en République, ou dégénere en deſpotiſme. D'abord la conſtitution monarchique établit la balance entre le Prince & les ſujets; pluſieurs corps tirés de la nature de ce Gouvernement, forment l'équilibre; mais bientôt la guerre commence. Si le peuple eſt le plus foible, le Monarque établit une autorité ſans bornes.

C'eſt le cas où la France ſe trouve maintenant. Les François ſans doute lutterent long-temps avec leurs Rois pour maintenir leurs privileges; mais ceux-ci, qui furent les plus forts, anéantirent les prérogatives des pouvoirs intermédiaires ſubordonnés qui entroient dans

la nature de ce Gouvernement; & sur les ruines de la Monarchie, ils établirent le pouvoir d'un seul.

Aucun corps aujourd'hui en France ne peut s'opposer efficacement aux volontés du Roi; de quelque côté que son autorité penche, elle emporte toujours la balance. S'il laisse encore à quelqu'un une ombre de puissance, c'est qu'il n'est pas toujours de l'intérêt des Princes de se montrer aussi absolus qu'ils le sont. Pour mieux établir la servitude, il faut laisser une apparence de liberté. L'Etat seroit trop foible, si les sujets venoient à savoir qu'ils sont tout-à-fait esclaves : on peut leur permettre de le soupçonner, mais non pas de le deviner.

Il y a ici un tribunal, auquel on laisse un fantôme d'autorité : il s'appelle le Parlement, établi autrefois, dit-on, pour soutenir les prérogatives de la nation. Il lui est permis de représenter au Roi, d'exposer les besoins de l'Etat, & la misere des peuples. C'est le seul droit qui reste à ce corps : droit qu'on lui eût ôté, s'il ne contribuoit lui-même à affermir ce pouvoir absolu qu'il voudroit détruire.

LETTRE XXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin ſur l'Hiſtoire à Pékin.*

De Paris.

VOici quelques époques principales d'Europe. Quand on ſait les grandes révolutions des Empires, on connoît bientôt le génie & le caractere des peuples qui les compoſent.

Les Romains, en faiſant la conquête du monde, avoient donné un air de grandeur à l'Europe, en l'aſſujettiſſant; mais à leur décadence, elle tomba dans le premier état d'anéantiſſement d'où ils l'avoient tirée. Une épaiſſe nuit ſe répandit ſur cette partie de l'univers. Dans cet état, elle eût peut-être été heureuſe d'être ſoumiſe à un grand uſurpateur, qui l'eût tirée de cet engourdiſſement général; mais il n'y en avoit point alors : on trouve des âges chez les Européens, où les hommes n'ont ni vices, ni vertus.

L'Europe étoit diviſée alors entre

une foule de petits tyrans qui ne pouvoient étendre leur domination. Aucun ne fut assez grand, ou, ce qui est presque toujours la même chose, assez ambitieux pour dépouiller les autres, & pour gouverner en Prince absolu.

Pendant une longue suite de générations, cette partie du globe de la terre fut comme concentrée en elle-même. L'univers n'en entendit point parler, jusques au temps que parut un Empereur, qui la fit paroître avec quelque éclat sur la scene du monde.

Cet Empereur, que les Chrétiens appellent Charlemagne, étoit assez grand pour donner un établissement à un peuple : mais il étoit trop petit pour le donner à toute l'Europe. Occupé de ses affaires personnelles, il ne vit rien au-delà de ses conquêtes; sa fortune seule le décida. On pourroit le soupçonner de n'avoir voulu faire que du bruit sur la terre. Quoiqu'il fît beaucoup d'institutions & de réglements, il laissa l'Europe comme il la trouva. L'agriculture n'entra point dans son plan. La terre n'étoit point cultivée de son temps, & il la laissa en friche.

On voit, par les guerres longues &

opiniâtres de Charlemagne, que son goût étoit plus porté à détruire le genre-humain, qu'à le rétablir. Il ne pensa pas même à faire des loix justes, sans lesquelles il ne sauroit y avoir de puissances chez les hommes.

De son temps, l'impunité des délits formoit une partie du droit des gens. Tout homme qui avoit de l'argent, pouvoit ôter la vie à un autre. C'étoit la justice elle-même qui ordonnoit cette injustice : il en coûtoit environ cent onces d'argent pour tuer un grand, & ainsi des autres. Un particulier avoit dans son coffre-fort la valeur de tous ses crimes. Il pouvoit, pour ainsi dire, réaliser sa méchanceté. Toutes les injustices étoient taxées; elles avoient chacune leur différent prix. Quand un Prince, qui passe pour grand, ne réforme pas de tels abus, on peut dire que sa grandeur est une affaire d'opinion.

Les Rois étoient eux-mêmes les premiers à montrer l'exemple de ces crimes : ils tuoient & assassinoient comme leurs sujets.

Aucun édifice public, aucun monument ne décoroit l'Europe; les décom-

bres de la grandeur des Romains étoient alors la ſeule magnificence qu'on remarquât : aucun droit de ſucceſſion établi pour le trône. Le dernier brigand, qui étoit aſſez fort, prenoit la premiere couronne vacante, & la plaçoit ſur ſa tête. Les ſujets dépoſoient leur Souverain, & faiſoient monter ſur le trône qui ils vouloient.

Les enfants de Charlemagne ne firent qu'augmenter le trouble & la confuſion. Ils ſe battirent entr'eux, & ſe diſputerent un Empire mal affermi, & que leurs diviſions rendoient encore plus foible : de maniere que cette étincelle de lumiere, qui avoit paru ſous cet Empereur, ne ſervit qu'à rendre plus épaiſſes les ténebres qui, avant lui, étoient répandues en Europe. Peut-être qu'à la fin quelque grand tyran ſe fût emparé de tous les pouvoirs qui partageoient alors le monde européen ; & cette anarchie générale eût du moins produit ce bien, qu'il n'y auroit eu qu'un maître : mais il étoit arrivé un événement dans le monde, qui avoit changé la face des affaires.

Il eſt dit, dans le livre du Confucius chrétien, que Dieu voulut prendre la

forme d'un mortel, & expirer sur une croix, pour racheter l'humanité. Après sa mort, un pauvre pêcheur, que les Chrétiens appellent Pierre, se déclare son Lieutenant sur la terre. Il ne produisoit aucun titre; mais on l'en crut sur sa parole. Les successeurs de Pierre le dirent encore, & on les crut aussi.

Ce fut un spectacle nouveau pour l'univers, de voir un Mandarin pauvre & sans pouvoir, lutter lui seul contre le reste de la puissance de l'Empire Romain.

Cet homme dit aux Rois d'Europe: Je vous défends d'avoir de la puissance, & je vous ordonne de vous dépouiller de vos biens en ma faveur. Et vous, peuples, écoutez mes commandements; vous ne mangerez que ce que je vous permettrai de manger, à moins que vous ne m'en achetiez la permission; vous n'épouserez ni vos cousines, ni vos tantes, ni vos nieces: vous le pourrez néanmoins en me donnant de l'argent; vous m'obéirez en tout, & me regarderez comme un homme infaillible, dans les choses mêmes où vous vous appercevrez que je me trompe. Il dit, & aussi-tôt les peu-

ples baisserent la tête, & obéirent.

Il est étonnant que les Souverains ayent voulu se soumettre à cette bassesse, de demander la permission à un mortel, presque toujours d'une naissance obscure, de se séparer d'une femme dégoûtante qu'ils n'aimoient plus. Les Européens ne font pas assez de réflexions sur ce trait de leur histoire ; il est sans exemple dans l'univers. On dépouille souvent les Princes de leur sceptre & de leur couronne; mais rarement leur enleve-t-on leurs volontés, & encore moins leurs desirs.

Le Gouvernement du Christ est le premier chez les hommes qui se soit formé sans effusion de sang. Son établissement renversa le systême politique des anciens. Il coupa le nerf de la puissance générale. C'est dans celui-ci qu'on découvre la cause de l'affoiblissement présent de l'Europe. Un pauvre pêcheur lui fit plus de mal, que toutes les forces de l'Empire Romain ne lui en avoient fait.

Le premier coup qu'il lui porta, fut sur sa propagation universelle. Rome chrétienne, qui craignoit les grands peuples, arrêta le cours de la nature.

Le célibat qu'elle ordonna, anéantit l'humanité. Elle retint dans le néant une nombreuse société qu'elle redoutoit. On peut présumer que, sans Pierre & ses Successeurs, il y auroit aujourd'hui en Europe soixante millions d'habitants de plus qu'on y en compte.

Outre ce vuide de l'espece humaine, elle en causa un autre dans les productions de la terre. La plupart des sujets des Souverains quitterent la société : ils firent des vœux d'oisiveté, n'ayant d'autre occupation que de contempler Dieu dans une niche. Dès-lors l'Europe, déja mal cultivée, tomba en friche, parce qu'il lui manqua des bras pour l'agriculture : & cette partie de l'univers, créé comme la Chine pour servir d'ornement à la nature, ne servit plus à son embellissement. La nouvelle pente que Rome chrétienne donna aux richesses générales de l'Europe, contribua à la faire tomber dans un troisieme état d'engourdissement. Elle engloutit à plusieurs reprises celles de toutes les nations.

Mais elle fit un plus grand mal; elle causa une révolution générale dans les esprits : son dogme confondit toutes les idées; il fallut croire des choses qui,

eu égard à la nature de l'entendement humain, étoient incroyables : cela s'appella la foi. La raison par elle se trouvoit placée à côté de la religion. Il falloit y renoncer ou se bannir de la société des fideles : & cette société qui, depuis la secte du Christ, étoit devenue la dominante, rendoit méprisables ceux qui s'en excluoient.

Cette foi dans peu s'étendit à tout ; dans la politique, comme dans les autres affaires de la société civile, on crut sans voir, & on se détermina sans connoître. Cet effet fut produit par de simples autorités. Quelques hommes parlerent, & la raison se tut. Parlà l'esprit humain se trouva dégradé.

Le plus grand mal fut la révolution que cette institution causa dans les mœurs : des vices énormes prirent la place des vertus payennes. Les Grecs, les Romains, & généralement tous les peuples que les Chrétiens appellent idolâtres, avoient toujours distingué le sacerdoce de l'état politique. Ces deux puissances, qui avoient chacune leurs vices particuliers, étoient séparées : mais lorsque sous les Papes elles furent

confondues, les mœurs furent auſſi corrompues.

Jamais l'ancienne Rome, dans ſa plus grande dépravation, n'avoit imaginé des ſcélérateſſes de l'ordre de celles que Rome chrétienne fit éclore dans le monde. Une complication de crimes énormes, une noirceur raiſonnée, une méchanceté réfléchie, ſe répandirent par-tout.

Cependant l'ombre de l'Empire Romain ſubſiſtoit toujours; mais ſes Empereurs s'étoient fait baptiſer; ce qui avoit achevé de ruiner leur puiſſance. Ils avoient diviſé l'Empire en deux branches: l'une embraſſoit l'Orient, l'autre l'Occident. Depuis ce temps-là ils étoient ſi foibles, que, ſans le ſecours des cauſes ſecondes qui les ſoutinrent pendant pluſieurs ſiecles, ils euſſent ſuccombé d'abord.

L'hiſtoire de l'Europe n'eſt plus une ſuite de celle des Grecs & des Romains qui avoient dominé ſur l'univers; mais celle de quelques petits uſurpateurs qui ſe diſputoient foiblement des droits ſur des Etats, pour la jouiſſance deſquels eux & les poſſeſſeurs n'avoient point de titres.

Pendant plusieurs siecles, les mémoires de cette partie du monde deviennent un cahos impénétrable. On y voit des Princes généreux, magnifiques, grands hommes d'Etat, courageux, intrépides, pendant une partie de leur vie; devenir dans l'autre, craintifs, timides, foibles & presque stupides : les peuples eux-mêmes suivent ces révolutions. Ils ne sont jamais dans un siecle, ce qu'ils ont été dans un autre.

Les différents Etats de l'Europe se forment à la hâte, & comme ils peuvent. Tous veulent se gouverner par les maximes de cette Puissance Romaine, dont le fantôme existoit toujours. La naissance de l'Europe moderne est un spectacle surprenant. Ce n'est point par une convention unanime des peuples qu'elle se forme; la fortune seule préside à cet événement.



LETTRE

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lyon.

JE parcours, depuis le matin jusques au soir, les manufactures de soie, dont cette Ville est remplie ; je suis continuellement dans le damas ; je marche sur le velours ; car Lyon est fait de soie, les maisons sont de gros de Tours.

On voit ici fort peu de laboureurs, tous les citoyens sont ouvriers. Quarante mille habitants, qui pourroient faire de pain, font du taffetas.

On dit que Lyon est l'œil droit de la France. Pour moi, je crois que cet œil-là est louche, & que c'est à cause de cela que cette Monarchie voit tout de travers.

Les avantages de ses fabriques sont démontrés ici si géométriquement par ceux qui ont un intérêt personnel à les soutenir, que celui qui voudroit entreprendre aujourd'hui de prouver le

contraire, feroit regardé comme un homme qui auroit des notions fauffes fur le gouvernement économique. On met toujours en avant les avantages de la main-d'œuvre; c'eft un bien, fans doute: mais il perd ce nom, lorfqu'il eft mal combiné.

Chaque continent a fes productions qui lui font particulieres, & qui cadrent mieux avec fon phyfique que d'autres. Par la pofition de la France & fon foleil, je trouve que la denrée phyfique eft la laine: elle a l'avantage dans cette denrée fur tous fes voifins. Elle n'a prefque point de dépenfe à faire; c'eft la nature qui en fait tous les fraix.

Toutes les Provinces de France, à ce que j'ai appris, produifent de la laine, au-lieu qu'il y en a fort peu qui donnent de la foie. Quand il faut tirer des nations étrangeres la premiere matiere de fon induftrie, la confommation que procure la main-d'œuvre eft un mal, parce que plus on confomme, & plus l'Etat s'appauvrit.

Combien de petites manufactures de laine, les fabriques de Lyon n'auront-elles pas détruites? Car il n'y a jamais deux confommations égales dans un Royau-

me : quand l'une augmente, il faut nécessairement que l'autre diminue.

Les François vont toujours plus loin que leurs intérêts. Un de leurs Rois avoit encouragé quelques-uns des ces établissements dans cette Ville : le dessein étoit louable, il falloit s'en tenir là. Mais cette nation n'est pas faite pour rester à la même place ; il faut qu'elle aille toujours en-avant ou en-arriere.

Il faudroit bien des affaires aujourd'hui pour faire entendre à ceux qui gouvernent la France, que le trop grand nombre de fabriques de Lyon est contraire au bien de l'Etat. Il faudroit pour cela démonter toutes les pieces du systême économique, peser les avantages de la premiere matiere avec ceux de la main-d'œuvre, calculer la valeur du travail de chaque citoyen, distinguer celui qui est le plus utile, &c. Quel travail pour des hommes d'Etat, qui bornent leurs occupations à celles d'être Ministres! On a plutôt fait de laisser les choses comme elles sont.



LETTRE XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL ne m'est gueres possible de te donner une idée juste de ce que les Européens appellent politique. Il faudroit pour cela que ton cœur fût corrompu, & que ton ame, souillée de mille crimes, eût rendu ton esprit susceptible d'une foule de ruses & d'artifices. La politique d'État *est une certaine conduite mystérieuse, par laquelle les Princes tâchent de se dérober réciproquement leurs vues; c'est un vernis qu'on passe sur les affaires générales, pour leur donner une autre couleur, un masque d'état, au travers duquel on joue toutes sortes de rôles.* Je l'appellerois volontiers, *l'art de tromper par excellence, réduit en pratique par les Souverains d'Europe.*

Tous les Ministres d'Etat sont obligés d'être professeurs en politique; il faut sur-tout que les négociateurs des Cou-

ſonnes connoiſſent à fond cette ſcience, parce que leur objet principal eſt de dérouter ceux avec qui ils traitent; de les faire perdre dans des détours & des labyrinthes, dont ils ne connoiſſent point l'iſſue; de leur donner continuellement le change; d'affecter beaucoup de franchiſe, de droiture; de faire valoir l'honneur, la probité; de parler ſans ceſſe de la foi publique, du droit ſacré & inviolable des gens, ſans néanmoins rien obſerver de tout cela : car ſi un négociateur avoit malheureuſement de la vertu, il deviendroit incapable de remplir ce poſte. Un Prince ne ſauroit confier ſes affaires à un homme juſte & équitable; car il ſeroit tenté d'agir avec droiture, & alors tout ſeroit perdu. L'habileté du profeſſeur dans cette ſcience conſiſte à la cacher; car il n'y a plus de politique là où l'on en découvre une. Elle s'apprend à la Cour des Rois; c'eſt-à-dire, qu'elle tire ſa ſource du lieu même qui devroit être le ſanctuaire de la vertu; & on l'exerce dans l'adminiſtration des affaires publiques, qui en devroient être le plus exemptes.

Comme on me vantoit beaucoup ceux qui, dans les différents Gouvernements

d'Europe, s'étoient distingués dans la politique, je me fis apporter les annales de leurs vies, car ils en ont presque tous.

Après en avoir fait la lecture, j'ai découvert que ces grands poliques n'étoient que de grands scélérats, des hommes infames, noyés dans le crime. On en voit qui sacrifient tout à la passion de dominer, & qui mettent en usage, pour y parvenir, ce que la perfidie a de plus affreux. Il en est qui, pour satisfaire leur ambition, bouleversent l'Europe entiere; d'autres qui employent le fer, ou qui se servent du poison. L'un assassine son Prince; l'autre le fait mourir sur un échafaud par la main du bourreau: celui-ci désole des Monarchies; celui-là dévaste des Empires. Les bandits, les scélérats, que les loix de la Chine font mourir d'une mort infame, ne sont pas capables de plus de crimes, que les politiques.

Cette science, pernicieuse au genre-humain, ne pouvoit manquer de pousser de profondes racines chez des peuples où les vices d'Etat sont dans une sorte de vénération; aussi l'Europe a produit plus de politiques que le reste de l'univers ensemble.

Je ne connois rien de plus propre à dégrader l'humanité, que son histoire politique. Si quelque chose peut inspirer du mépris pour les Européens, c'est cet enchaînement de forfaits inventés par elle; on frémit, en voyant cette suite de crimes réfléchis pour parvenir à son but. Les Princes ou les Ministres séculiers n'eussent jamais été si méchants. On prétend que toute la politique qui existe aujourd'hui en Europe, tire son origine de Rome Chrétienne. Les Mandarins Papes, qui, pour la plupart, étoient des hommes de la lie du peuple, se servoient des vices, pour s'élever sur le trône de la vertu. Plus leur naissance étoit obscure, & plus ils avoient besoin de détours & de fourberies pour y parvenir. Il est certain que les plus habiles scélérats qui s'y distinguerent de tout temps, étoient de cette Eglise. Les Cardinaux firent surtout de grands progrès dans cette science d'imposture, & l'emporterent sur tous les autres politiques de l'Europe.

Il suffit de se former une idée d'un politique, pour le découvrir. Celui qui l'est, doit être fin, dissimulé, adroit; il faut que son ame soit toujours enve-

loppée, & comme concentrée en elle-même; qu'une épaisse nuit couvre toutes ses actions; qu'il ait à sa disposition deux ou trois visages & plusieurs physionomies; qu'il ne dise jamais ce qu'il pense, & qu'il ne pense jamais ce qu'il dit; qu'il soit *cruel*, & propre à sacrifier, s'il le faut, tout le genre-humain à son ambition; *barbare*, laissant égorger des millions de mortels; *inhumain*, n'ayant aucune pitié de l'espece humaine; *fourbe*, pour se conduire avec artifice; *souple*, pour se plier aux différents caracteres; *flatteur*, pour séduire par des louanges; *injuste*, rapportant tout à soi; *sans foi*, abusant de tout; *sans loi*, ne connoissant que celle de son intérêt; *sans religion*, les faisant toutes servir à ses vues & à ses projets.

LETTRE XXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même*,

De Paris

QUe tu es heureux, cher *Kié-tou-na*, d'habiter une contrée, d'où l'humanité

& l'ordre public ont banni l'effroi & l'éprouvante des guerres! Celle où je vis à préſent, ne reſpire que le carnage; je ne crois pas qu'il y ait un degré de différence de la férocité des tigres qui ſont dans les bois, aux peuples qui habitent ce pays. Il y a deux cents ans que les Européens ſe battent & s'égorgent ſans relâche; tout le continent en eſt dévaſté; dans peu, il n'y aura plus d'hommes; on n'y trouvera que des canons & des fuſils.

A mon arrivée ici, je m'apperçus qu'il y avoit une grande émotion parmi les habitants; j'en demandai la raiſon; on me dit que la nation avoit pluſieurs ennemis à combattre, & qu'elle faiſoit deux guerres à la fois, l'une par mer, & l'autre par terre; mais voilà tout ce que j'en pus apprendre, parce que c'eſt tout ce que les peuples en ſavent. Les François, qui ſacrifient leur bien & leur vie pour l'Etat, ignorent toujours le ſujet des guerres. On leur ordonne de prendre les armes, & d'aller au combat; ils marchent à l'ennemi, & ſe font tuer. D'autres les remplacent, & ſe font tuer, comme ceux qui les ont précédés, ſans qu'il ſoit encore venu dans

dans la ſociété civile, qu'un homme qui ment eſt regardé comme un impoſteur indigne de cette ſociété dont il eſt membre, & taxé de bas : or, je ne comprends pas pourquoi le Roi de France, qui ment continuellement dans ſes décrets, paſſe pour grand.



LETTRE XL.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef ſur l'Hiſtoire, à Pékin.*

Suites des grands époques de l'Europe.

De Paris.

CHarlemagne, en tirant l'Europe de l'état d'engourdiſſement où elle étoit, lui avoit donné une ambition qu'elle n'avoit pas auparavant. Une émulation générale s'étoit répandue parmi les nations ; quelques-unes s'étoient élevées au-deſſus d'elles-mêmes.

Les Saxons avoient prévenu cette premiere émulation : ils étoient ſortis, pour ainſi dire, de derriere la ſcene du monde, & avoient paru ſur le théâ-

tre de l'Europe, où ils jouoient un premier rôle. Ce peuple avoit conquis, ou, pour mieux dire, envahi des Etats, & étoit devenu puissant sans avoir de puissance. Ces Saxons n'avoient aucun droits sur les peuples qu'ils soumettoient, ainsi que ceux qui en avoient soumis d'autres avant eux.

Leur brigandage, leur fougue, leur ardeur, leur courage, leur avoient ouvert un chemin à la grandeur; si l'on peut appeller de ce nom, ce qui est la suite de la violence & de l'usurpation.

Les Danois avoient fait un effort sur eux-mêmes pour devenir puissants, & y réussirent du premier coup. Leurs conquêtes leur donnerent un rang dans le monde, qu'on n'auroit pas dû attendre de leur petitesse.

Les Normands parurent, & envahirent. C'étoit d'autres brigands du Nord, qui se répandirent en Europe comme un torrent. Charlemagne, qu'ils craignoient, les avoit contenus, tant qu'il avoit vécu : mais après sa mort, ils se montrerent de tous côtés. Ils n'avoient ni loix, ni ordre, ni discipline militaire; leur gloire étoit le pillage, & leur domaine les Etats qu'ils pouvoient

usurper. Les Normands ne faisoient point de conquêtes; ils voloient les couronnes. Voilà quels furent d'abord les trois peuples dominateurs : ce qui prouve qu'il n'y avoit point de force universelle qui contînt l'Europe, & que sa domination dépendoit des premiers brigands qui avoient l'audace d'usurper. Tous les autres peuples, plus timides & sans force, n'avoient point de puissance en propriété, & étoient encore à former.

La Russie, qui possédoit des pays immenses, étoit comme ensevelie dans le néant de sa grandeur. C'étoit un vaste corps sans ame. Comme elle hésita beaucoup à se faire Chrétienne, elle fut plus long-temps séparée du reste de l'Europe.

La Pologne étoit soumise aux Empereurs, qui ne lui permettoient d'avoir d'autre Roi que celui qu'ils lui donnoient. Non-seulement la nation étoit esclave, mais même le trône. Sa foiblesse étoit grande; car la tyrannie y étoit extrême. Les nobles avoient la permission de commettre toutes sortes de crimes : ils pouvoient faire mourir leurs vassaux pour quelques onces d'ar-

gent. Cette usage barbare subsiste encore chez cette nation civilisée. Ce peuple connoissoit si peu les moyens de puissance, qu'il ignoroit l'art de la guerre. Les loix étoient la volonté des grands, qui gouvernoient arbitrairement, & ne rendoient compte à personne de leur injustice. On appelloit cette injustice alors, comme aujourd'hui, un privilege. Comme si la tyrannie pouvoit être un droit.

La Suede ne faisoit point encore parler d'elle. Si quelque Puissance avoit dû s'élever à la grandeur, c'étoit celle-ci. Dans son institution, elle s'étoit formé des moyens de puissance qui, bien ménagés, pouvoient faire un grand Etat de ce petit peuple. Le dernier sujet de la Monarchie avoit le droit de travailler à sa conservation. Les paysans avoient place au Sénat, entroient dans les délibérations, & veilloient eux-mêmes à leurs propres intérêts.

La levée des impôts, qui est la pierre de touche de l'administration, ne pouvoit être établie que par leur consentement. Ce peuple étoit sûr d'une subsistance, parce qu'il se taxoit lui-même, & qu'il ne donnoit à l'Etat que ce qu'il

pouvoit lui donner. Il étoit défendu au Roi d'avoir plus d'ambition qu'il n'en devoit avoir, parce que le peuple s'en étant reservé les moyens, il ne lui permettoit que celle qui lui étoit nécessaire. On diroit que ce peuple avoit conservé quelque idée de l'ancienne institution de la liberté Romaine, & qu'il étoit moins esclave qu'aucun autre de l'Europe. Un des Souverains ayant voulu s'approprier une partie de leurs richesses, ils se souleverent contre lui, & lui firent la guerre.

La Hongrie n'étoit presque rien. Elle avoit le droit de faire ses Rois; mais si elle étoit libre par le trône, elle étoit esclave par sa propre tyrannie. Ses nobles jouissoient aussi du triste privilege de tuer leurs vassaux : aucune loi fondamentale ne s'opposoit à cet usage inhumain : ce qui prouve qu'après les grandes révolutions de l'Europe, les nations civilisées demeurerent toujours barbares.

La Prusse & plusieurs autres Etats du Nord, étoient si petits, qu'on ne les appercevoit pas.

La Maison d'Autriche étoit au berceau; & celles de plusieurs Souverains

d'Allemagne ne faisoient que de naître. Il y en avoit même qui n'étoient point encore créées.

L'Italie, depuis la décadence des Romains, étoit beaucoup déchue : sa grandeur s'étoit évanouie avec celle de ses habitants. Un flux & reflux de peuples l'avoient inondée tour à tour.

Il y a des continents sur la terre faits pour essuyer des révolutions d'une espece particuliere. Un vagabond, appellé Romulus, avoit formé Rome ; des bandits la détruisirent ; & un brigand, nommé Albouin, la rétablit un peu. C'étoit le chef d'une nation connue sous le nom de Lombards, qui s'étoient établis dans le pays. Albouin s'y prit comme il falloit : il ne gêna point le peuple dans sa croyance ; il fut permis à chacun de croire au Christ, ou de le regarder comme un imposteur : politique qui eût garanti l'Europe de bien des troubles, si elle avoit été suivie des grands Monarques qui vinrent après. Les Lombards n'envahirent pas toute l'Italie : les Empereurs y dominoient toujours ; mais comme ils voyageoient assez, ils nommoient à leur place un Lieutenant, qui dépêchoit leurs ordres,

& envoyoit leurs commandements dans tout l'Empire d'Occident. Il y eut une chose chez ce peuple qui le soutint toujours un peu, même dans le temps qu'il étoit le plus affoibli; c'est qu'au milieu du despotisme d'un gouvernement le plus absolu, il conserva toujours des sentiments républicains, tels que les anciens Romains.

L'Italie, à la nouvelle création de l'Europe, n'étoit pas si barbare que les autres peuples : tandis que les autres Etats du monde étoient dans l'ignorance & l'aveuglement, on savoit lire & écrire à Rome. Elle prévint la derniere extinction des sciences. Sans elle, qui conserva ce feu sacré, & l'empêcha de s'éteindre, il n'y auroit plus de savoir aujourd'hui dans l'Europe.

La France commençoit à se former: quoique dans ce temps-là elle n'eût pas joint à son premier domaine plusieurs Provinces qui en ont fait depuis un vaste Royaume, il étoit déja grand. Il n'y avoit que ses Souverains qui étoient petits. Une longue suite de Rois fainéants affoiblit pendant long-temps cette Monarchie, & l'empêcha de se faire jour au travers de l'Europe ; ses Mo-

narques n'avoient qu'une ombre de souveraineté. A peine étoient-ils assis sur le trône. Chacune de ses Provinces avoit son Roi, appellé Comte, chez qui la couronne étoit héréditaire, & entiérement indépendante de celle de l'Etat. Le sceptre n'étoit, en quelque maniere, que représentatif; c'étoit une effigie de souveraineté. Les petits Princes se faisoient la guerre entre eux, & désoloient l'Etat en présence du Roi, qui n'y jouoit d'autre rôle que celui de spectateur. Il est vrai qu'il avoit le droit d'en susciter à son tour, & de troubler la Monarchie, comme les autres; & dans ce cas, ses vassaux étoient obligés de lui en fournir les moyens: ce qui faisoit une suspension d'armes d'un côté, & une guerre de l'autre. Le peuple n'avoit point de subsistance assurée, parce que les troupes désoloient les campagnes.

Cette Monarchie auroit péri, si, du centre de sa foiblesse même, il ne s'étoit élevé une force qui la soutenoit. On avoit toujours les armes à la main: les peuples étoient guerriers par état. C'est ce qui l'empêcha de succomber.

L'Angleterre n'en avoit que le nom.

Sans force, ſans vigueur, ſans puiſſance, elle paſſoit ſucceſſivement au pouvoir de ceux qui vouloient l'aſſervir. Elle avoit ſubi le joug de pluſieurs peuples, ſans s'en être preſqu'apperçue, tant elle étoit accoutumée à la ſervitude. Les Romains, des peuples appellés Saxons, Charlemagne, & d'autres qu'on nommoient Normands, les Danois, la conquirent, ou, pour mieux dire, l'avoient envahie; car les brigands qui vouloient s'en emparer, n'avoient qu'à ſe préſenter. On les payoit pour s'en retourner; ce qui étoit le moyen qu'ils revinſſent ſouvent. Les Anglois ſe laiſſoient déſoler dans leur propre Pays, avec une foibleſſe qui ſert à prouver que la force & le courage des hommes tient plus à l'inſtitution politique des Etats, qu'au climat; puiſque ſon phyſique eſt aujourd'hui le même, & qu'il n'y a que ſon gouvernement qui ait changé.

L'Eſpagne étoit ſi foible, que des peuplades, venues d'Afrique, en firent la conquête, & ne laiſſerent à ſes habitants que la liberté de ſe cacher dans des rochers. Les auteurs Européens donnent des raiſons aſſez vagues de cette impuiſſance; mais je crois que la véri-

table est que les Espagnols, qui ont naturellement l'imagination très-vive, furent plus superstitieux que les autres peuples d'Europe, lorsqu'ils eurent adopté, comme eux, une religion remplie de pratiques & de cérémonies; ce qui diminua leur force & leur courage. Cependant il sortit de dessous terre un chef qui les excita par son exemple à être braves. Ce chef, pouvant être souverain, ne voulut plus être sujet : il refusa le tribut que la nation payoit aux vainqueurs. C'est à lui que les annales de l'Europe font commencer les Rois du rit chrétien; mais en lisant ces annales, il faut faire plus d'attention aux choses qu'aux mots.

Les Empereurs, qui avoient hérité de la puissance de tout l'univers, étoient les plus pauvres Princes du monde : ils ne possédoient presque point de domaines en propriété; la seule richesse qui leur restoit sur la terre, étoit leur nom.

Le nord de l'Europe, qui avoit détruit tous les peuples du midi, étoit toujours barbare. Après avoir ravagé l'Europe par ses invasions, fatigué de ses conquêtes, il paroissoit avoir besoin de repos. La

La Suisse commençoit à mouvoir.

La République de Venise s'étoit formée : le commerce & les brouilleries de religion & de l'Europe, lui avoient donné une puissance; mais elle n'étoit redoutable à personne.

Gênes s'étoit un peu agrandie, & tous les autres petits Etats avoient suivi le mouvement général; ils étoient fortis de leur néant, où les Grecs, les Romains, & ensuite les Barbares les avoient retenus.

Mais tous ces Etats naissants avoient toujours été agités. Je trouve que jusques à la naissance du Christ, les sectes payennes n'avoient point causé de guerres chez les hommes. Les peuples n'avoient point fait de leur croyance un objet de division: mais les Chrétiens se battirent toujours pour ce qu'ils devoient croire.

On trouve dans cette Eglise plus de cent manieres d'adorer Dieu. On défigure tout, jusques à l'existence de Dieu, pour laquelle on dispute sans cesse.

Dans les premieres querelles sur le dogme chrétien, il fut question de savoir si l'on mangeoit & si l'on buvoit réellement la Divinité; c'est-à-dire, si

l'Etre ſuprême ſe digéroit & devenoit un excrément. Il eſt impoſſible d'avoir pour la religion cette vénération qui lui eſt néceſſaire, lorſqu'on l'avilit ainſi par des termes mépriſables.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na,

De Paris.

La ſcience des révolutions de l'Europe eſt réſervée ici à une claſſe de Docteurs, qu'on appelle politiques; ils en donnent leçon pour de l'argent; car tout ſe vend ici, juſques aux intérêts des Princes.

A mon arrivée à Paris, je louai un de ces Docteurs, pour m'inſtruire de la cauſe des ſieges & des batailles qui déſolent maintenant cette partie du monde. Ce ſavant fit apporter chez moi deux ou trois cents volumes, où étoit contenu, diſoit-il, le ſujet de la guerre préſente. Je lui demandai s'il n'avoit pas une méthode plus courte, attendu que je ſerois probablement à

Pékin, avant que d'avoir pu lire ma premiere leçon. Il s'engagea de m'initier dans les mysteres de la politique par un chemin plus abrégé ; & pour être plus court, il ne remonta pas plus haut qu'à la création du monde.

Dieu, dit-il, forma l'homme & la femme, qui se firent d'abord la guerre ; voilà l'image de celle des nations.

Après une assez longue succession de siecles, pendant lesquels différents peuples avoient désolé plusieurs fois la terre, les Egyptiens, & après eux, les Grecs parurent. A la suite de ceux-ci, l'univers vit naître les Romains, qui pillerent le monde : ils firent la conquête de toutes les nations ; mais ayant été écrasés sous le poids de leur grandeur, tous les Souverains qui se formerent du débris de leur puissance, se firent la guerre, pour savoir qui devoit être le premier usurpateur.

Pendant qu'ils se disputoient les dépouilles des Romains, il parut sur la terre un autre querelleur, nommé Charlemagne, qui les subjugua tous. Après celui-ci, on vit d'autres aventuriers qui se disputerent encore : les violences continuoient toujours. On fit des droits de

ce qui n'étoit que des usurpations, & on se battit continuellement, pour posséder légitimement ce qui ne pouvoit l'être que d'une maniere illégitime.

Enfin, au milieu du siecle passé, il vint au monde un Prince Chrétien, auquel les uns donne le titre de grand, & les autres celui de petit, (faites bien attention à ceci, car c'est la clef de notre politique moderne;) qui enchérit sur cette usurpation universelle. Il envahit des Provinces, brûla des Etats, & disposa de vastes Monarchies en faveur des siens; il passa soixante ans à faire des sieges & à donner des batailles; & brouilla si bien les cartes, que, depuis ce temps-là, il a fallu toujours négocier ou se battre. Voilà pourquoi, me dit-il, la guerre est allumée maintenant en Allemagne.

Ce que vous me dites-là, dis-je au Professeur, me paroît clair; mais je vous avoue cependant que je n'y comprends rien. Ne pourriez-vous pas m'expliquer les querelles présentes des Princes Chrétiens d'une maniere plus laconique? Oui, je le puis, me dit-il; & pour vous le prouver, je n'en rapporterai l'origine qu'à deux ou trois mille ans: aussi-tôt il s'exprima ainsi.

Romulus, ayant fondé la ville de Rome, créa un Sénat. César détruisit sa puissance, & réunit en lui toute l'autorité de la République. Les autres Césars qui vinrent après lui, continuerent à se l'approprier, & fonderent un Empire. Cet Empire est passé en pieces & en lambeaux, dans nos temps modernes, à une Maison Européenne que vous ne connoissez pas; car vous autres Chinois n'avez d'idée que des anciennes chronologies, & celle de cette Maison est presque toute neuve.

Charles VI du nom, dernier descendant par mâles de cette famille, avoit une belle Province qu'un Prince voisin enleva à son héritiere : celui-ci, craignant qu'on ne la lui enlevât à son tour, prit les armes en temps de paix, & fit une invasion, par précaution, sur un Monarque voisin, dont il abyme les Etats, pour le mettre hors d'état de lui nuire.

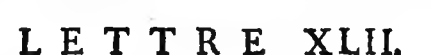
Je comprends par cette invasion, dis-je en cet endroit politique, qu'il devroit y avoir une guerre entre ces deux Puissances : mais ce n'est pas de celle-là dont je veux parler; je voudrois connoître l'origine de celle de la France. Et c'est cela même que je vous explique.

Ah! j'y ſuis maintenant ; la France voulut ſans doute profiter de la diviſion de ces deux Maiſons, pour s'approprier, elle-même, cette Province ? Non, ce n'eſt point cela : de quelque côté que penchât la balance, la France ne pouvoit profiter d'un pouce de terre en Allemagne. Pourquoi donc a-t-elle pris les armes ? Je vais vous l'apprendre : c'eſt pour faire une diverſion. Qu'appellez-vous, lui dis-je une diverſion ? C'eſt mettre une armée conſidérable ſur pied, l'entretenir à ſes dépens, détruire ſes finances, ſe battre pour les autres, & épuiſer l'Etat de ſujets. Puiſqu'on perd tant d'un côté, qu'eſt-ce qu'il y a à gagner de l'autre ? Rien, reprit-il. La Puiſſance qui fait diverſion, n'en doit attendre que ſa propre ruine : mais la politique des cabinets d'Europe le demande ainſi.

Eſt-ce que la France, lui dis-je, fait auſſi la guerre avec l'Angleterre par diverſion ? Non ; il y a un ſujet bien réel, & vous ne vous étonnerez pas qu'il ſe ſoit verſé tant de ſang de part & d'autre juſques ici ; car la cauſe eſt bien importante. Il s'agiſſoit, en Amérique, de quelques arpents de terres, habités

par des tigres, que les François & les Anglois défendent comme des lions.

Je remerciai mon maître dès la premiere leçon; car je crois qu'on n'en a pas besoin dans une science aussi claire & si convaincante que la politique Européenne.



LETTRE XLII.

Le Mandarin Kié-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi.

De Pékin.

La lettre sur la politique a si fort indisposé notre sublime Empereur, que, sur le champ, il a fait publier l'Ordonnance suivante.

Ordonnance du grand Empereur de la Chine.

» Nos prédécesseurs s'étant prévenus en faveur des connoissances Européennnes, ils permirent aux Mathématiciens Chrétiens de s'établir dans la Capitale de notre Empire; mais

» ayant été pleinement informé par » notre Mandarin *Cham-pi-pi*, que les » Cours Européennes sont infectées » aujourd'hui d'une science abominable, qu'on appelle politique, que » notredit Mandarin définit *l'art de » tromper par excellence, réduit en prati- » que par les Princes :* nous ordonnons » ce qui suit.

» Attendu que les Mathématiciens » Européens auroient pu imbiber plu- » sieurs de nos sujets de maximes per- » nicieuses, Nous ordonnons

» Qu'aucun de nos Ministres, dans » l'administration des affaires publiques » ou particulieres, n'employe ni dé- » tours, ni finesses.

» Que la ruse & la duplicité soient » bannies de toutes les négociations.

» Si, après la publication de la pré- » sente, il se trouve de nos sujets qui » ayent malheureusement adopté les » maximes de cette détestable science » européenne, qu'on nomme politi- » que, ils en feront leur déclaration » à un Mandarin que nous avons éta- » bli à ce sujet, & qui nous en fera » aussi-tôt son rapport.

» Dans le cas que ces mêmes sujets

» les ayent adoptées, ils en feront leur
» abjuration publique.

» Tout ſujet en place qui aura em-
» ployé des détours & des fineſſes,
» pour réuſſir dans ce dont nous l'au-
» rons chargé, au-lieu de paſſer pour
» habile, ne ſera réputé auprès de nous
» que pour un fourbe; ce qui eſt le
» vice ordinaire des hommes, qui n'ont
» ni génie, ni capacité.

» Et pour que les affaires d'Etat con-
» ſervent cette candeur & cette hon-
» nêteté qui leur ſont néceſſaires, nous
» déclarons expreſſément, que ceux
» à qui nous avons confié quelques
» branches de notre pouvoir, & qui
» ſeront convaincus de s'être écar-
» tés des maximes de la religion, de
» l'honneur & de la probité, perdront
» auſſi-tôt leurs caracteres & leurs em-
» plois.

» Si entre deux Miniſtres qui négo-
» cient enſemble, l'un peut prouver que
» l'autre lui en ait impoſé par des de-
» hors faux & trompeurs, & qu'il ait
» penſé tout le contraire de ce qu'il
» a dit, il ſera démis de ſa charge im-
» médiatement.

» Si on lit à la tête de quelque li-

» vre : *Maximes politiques*, ce livre ſera
» brûlé incontinent, ſans aucun autre
» examen.

» Défendons, en-même-temps, à tous
» nos ſujets de lire aucun de ces écrits,
» ſous peine de punition à nous arbi-
» traire.

» Nous avons conçu tant d'indigna-
» tion contre cette déteſtable ſcien-
» ce, que nous ordonnons que tout
» politique à l'avenir ſoit puni de
» mort.

» Et pour éviter toute équivoque,
» & qu'on ne puiſſe point prendre le
» change, ſur ce qu'en Europe on ap-
» pelle de ce nom, nous ordonnons
» que toutes les négotiations doréna-
» vant ſeront entendues à la lettre;
» c'eſt-à-dire, que lorſqu'un agent pu-
» blic aura dit dans une affaire capita-
» le, *cela ſera ainſi*, il ne puiſſe y avoir
» aucune raiſon ſous-entendue, pour
» que *cela puiſſe être autrement.*

» Nous déclarons que, ſi après la
» publication de la préſente, on dé-
» couvre quelque profeſſeur en politi-
» que, qui l'enſeigne à nos ſujets, après
» en avoir été convaincu, il ſoit con-
» damné au dernier ſupplice Chinois;

» c'eſt-à-dire d'être coupé en dix mille » pieces, &c.

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Maître des Cérémonies* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Tout ſe vend à Paris, excepté les compliments qui ſe donnent pour rien. Il y a ici une formule de mots fades & étudiés, que chacun ſait par cœur, & qu'on diſtribue à tout venant, ſans diſtinction d'âge & de ſexe. Cette faveur a une origine : les grands la tirent de la Cour ; ceux-ci la font paſſer aux nobles, qui la diſtribuent enſuite au peuple.

C'eſt une ſuite du Gouvernement monarchique abſolu. On doit le regarder comme un hommage que le deſpotiſme paye à la liberté.

Les François ne ſont pas aſſez méchants pour ſe corrompre par des crimes & des trahiſons ; ils ſe ſéduiſent par des paroles douces & flatteuſes ; car dans tous les Gouvernements, il

faut que les vices de la conſtitution ayent leur cours.

La froideur des François à cet égard, va juſques à l'inſipidité. Je ne connois rien de plus tuant pour un étranger franc & ſincere, que de paſſer ſa vie au milieu de gens qui ſont profeſſion ouverte d'une politeſſe étudiée, & qui ſont toujours montés ſur le cérémonial, qui n'eſt autre choſe qu'un menſonge perpétué. J'aimerois encore mieux à cet égard une honnête ruſticité.

J'ai manqué de périr ici à l'abordée d'une foule de compliments qu'il m'a fallu eſſuyer depuis que je ſuis dans cette Ville. Ceux qui ne connoiſſent pas le terrein, prennent ces façons & ces manieres pour quelque choſe, tandis qu'elles ne ſont rien.

LETTRE XLIV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a huit jours que je ne ſors point de ma chambre; j'y ſuis détenu par une migraine affreuſe. J'ai gagné cette maladie à une divertiſſement public, qu'on appelle ici l'Opéra. C'eſt un concert d'inſtruments & de voix, qui chantent les tourments des hommes. Les Européens ſont ſi gais, qu'ils mettent de l'enjouement juſques dans les choſes les plus triſtes.

Il ne m'eſt gueres poſſible de te donner une idée juſte de l'Opéra françois. Imagine-toi quatre-vingts démons, à qui on donne le nom de Muſiciens, qui chantent preſque toujours tous à la fois, accompagnés d'autant de violons, flûtes, hautbois, clairons, tambours, trompettes, timbales, & autres inſtruments dont j'ignore les noms. On prend ce divertiſſement chez un Prince du Sang royal, qui doit être fort pau-

vre ; car on lui fait l'aumône à la porte.

Le temple de l'Opéra eſt dédié à une ancienne Divinité appellée Orphée, qui vraiſemblablement chantoit bien autrefois, mais dont la voix a beaucoup vieilli à force de ſiecles. Aujourd'hui ſes ſectateurs ne font que hurler. Il faut néanmoins que les myſteres de cette Divinité ſoient dans une plus grande vénération chez les François, que ceux du Chriſt; car la plupart des pagodes de Paris ſont déſertes, au-lieu que l'Opéra eſt toujours plein.

Ce ſpectacle (c'eſt le nom qu'on lui donne) eſt d'une conſtitution ſi foible, que la moindre choſe peut ſuffire pour le faire tomber en ſyncope.

Il n'a point encore vu le ſoleil depuis qu'il eſt au monde. On prétend que le grand jour lui eſt ſi pernicieux, qu'un ſeul de ſes rayons ſuffiroit pour détruire ſon enchantement.

Sa ſalle, qui n'eſt pas des plus vaſtes, eſt entourée de tribunes. Il n'y a point d'eſpace vuide : les fideles de l'Opéra ont des niches juſques au-deſſous des toits. Toutes les tribunes & les autres places ont pour point de vue une

charpente de la largeur de la ſalle dans le fond, élevée de terre d'environ cinq pieds. C'eſt-là le pays de l'Opéra.

Pour que ce divertiſſement faſſe une grande ſenſation, il doit rendre malade: un Opéra françois eſt dans ſa perfection, quand il renvoye les ſpectateurs étourdis. Le chef-d'œuvre de ce divertiſſement s'annonce toujours par un grand mal de tête.

Les acteurs & les actrices, comme on les appelle, ſont eſtimés à proportion des cris perçants qu'ils pouſſent dans les airs. Il y a actuellement une eſclave à ce ſpectacle, qui fait elle ſeule plus de bruit avec ſa voix, que ſix tambours & dix trompettes enſemble.

Non-ſeulement on chante avec la voix à l'Opéra, mais même avec les mains, les bras & le corps. L'acteur ou l'actrice qui ſe démene le plus ſur cette charpente, & qui paroît être en convulſion, y eſt regardé comme un homme à talent ſupérieur. Quand cette agitation eſt extrême, elle peut ſuppléer aux grands élans du chant.

Le public fait grand cas maintenant d'une jeune eſclave qui n'a point de

voix, mais qui chante prodigieusement des yeux & de la tête.

Ce soir-là le spectacle commenca par un grand chœur ; & c'est-là où j'ai gagné la maladie dont je suis maintenant affligé. Un grand chœur, c'est lorsque quatre-vingts Musiciens, mâles & femelles, poussent des cris tous à la fois. Malheureusement pour moi, ce chœur-là se trouva un chef-d'œuvre de musique françoise, un morceau fini. A ce charivari succéda un moindre bruit ; une jeune esclave, singuliérement vêtue, parut sur le théatre : elle vint nous faire, en fredonnant, la confidence d'une passion violente qui l'accabloit, disoit-elle, de douleur : il faut sans doute qu'elle crût que nous pouvions soulager ses maux, car en nous regardant fixement, & nous adressant la parole, elle nous chanta ces paroles : *Arrachez de mon cœur le trait qui le déchire*, &c.

J'étois fort embarassé, pendant que cette esclave nous racontoit ses malheurs, de savoir quel rôle jouoit un homme qui étoit debout devant le théâtre, un bâton à la main, qu'il levoit & baissoit à chaque instant, & avec lequel il faisoit plus de bruit, que

tous les chanteurs ensemble; & qui se démenoit comme un démon. Cet homme, me dit un spectateur qui étoit assis à côté de moi, est l'ame du spectacle: tout l'Opéra consiste dans sa baguette. Les acteurs & les actrices que vous voyez devant vous, n'auroient pas un petit mot à dire sans lui; son action leur donne la vie.

Je m'apperçus en effet que, dans le plus fort emportement des passions, ils ne perdoient pas un instant de vue le petit bâton : de maniere que, si quelque accident arrivoit à celui qui le fait mouvoir, le chanteur au milieu d'un grand air resteroit muet, la bouche ouverte, comme s'il étoit pétrifié; le Musicien & la musique obéissent à ses ordres. C'est le bâton de Maréchal de France de l'Opéra.

Il est presque toujours question dans ce spectacle d'un héros & d'une héroïne en amour, qui, après avoir exprimé leur douloureux martyre, meurrent à la fin de désespoir & de douleur : le tout suivi de son accompagnement avec la basse continue.

LETTRE XLV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lyon.

LEs Dames de Lyon ont une odeur de ſoye, qui ſaiſit d'abord l'odorat; elles ſentent le taffetas d'une lieue loin. Leur manie eſt d'imiter le ton, les airs, les manieres & les allures de celles de Paris; mais ce ſont de médiocres copies de ces excellents originaux. Une femme de Lyon qui a fait un voyage à Paris, eſt la plus impertinente créature qui exiſte ſous la voûte du ciel.

J'allai rendre viſite derniérement à une Dame qui en eſt arrivée depuis peu, & qui, à cauſe de cela, ne peut plus ſe voir en peinture dans ſa Ville. Après les premiers compliments, elle me demanda comment je trouvois Lyon? Je lui répondis que je le trouvois fort agréable. » Vous n'avez donc pas été » à Paris, Monſieur, reprit-elle préci- » pitamment? Je vous demande par-

» don, Madame, il n'y a pas long-temps » que j'y étois. Quoi, me dit-elle avec » surprise, vous avez été à Paris, & « vous trouvez Lyon agréable ? Et sans » me donner le temps de répondre, » elle passa à la seconde interrogation. » Avez-vous été ici à notre spectacle? » Non, Madame, lui dis-je. Voilà qui » est heureux pour vous, reprit-elle; » car il est détestable; on n'y tient » point; c'est quelque chose d'affreux. » Outre qu'on n'y représente que de » mauvaises pieces, les acteurs y ont » un accent provincial qui n'est point » supportable. Cependant j'ai oui dire, » Madame, lui dis-je, que presque tous » les acteurs sont de Paris. Cela est » vrai, Monsieur, ajouta-t-elle; ils en » sont : mais les Parisiens ne parlent » pas si bon François à Lyon qu'à » Paris.

» Que dites-vous de nos promena- » des ? Je les trouve charmantes. Ah! » quelle différence, Monsieur reprit- » elle, en poussant un profond sou- » pir, de celles-ci, aux Champs élisés, » aux Tuileries, au Palais-Royal ! » Du moins, on y respire un air no- » ble, parce qu'on s'y promene en

» compagnies de Seigneurs & de fem-
» mes de la premiere qualité ; au-lieu,
» que, dans nos promenades, on eſt
» ſuffoqué par un tas de provinciaux
» groſſiers, qui y gênent l'air par leur
» reſpiration. Je ne crois pas, conti-
» nua-t-elle, qu'il y ait dans le monde
» un endroit plus délicieux que les
» Boulevards. On y voit toutes ſortes
» de ſpectacles, depuis le plus grave,
» juſques aux marionnettes. Vous avez
» ſans doute été ſouvent au théâtre du
» Palais-Royal ? Avez-vous jamais rien
» vu de plus ſuperbe que l'Opéra ? Tout
» y eſt d'un brillant étonnant; il n'y
» a pas juſques aux garçons de théâ-
» tre qui n'ayent l'air majeſtueux. Il
» faut convenir que ce ſpectacle eſt
» rempli maintenant de talents ſupé-
» rieurs, tant pour le chant, que pour
» la danſe. Mademoiſelle Chevalier
» m'enleve par la douceur de ſa voix.
» Mademoiſelle d'Avos me charme par
» le tendre & le pathétique de ſon
» chant. Je ſuis affectée par la voix
» de Poirier, & attendrie par celle de
» Lambert. Mademoiſelle Carville me
» ſurprend par ſa danſe, vive, légere
» & enjouée : ce n'eſt pas une de ces

» danſeuſes maigres & flûtées, qu'on » perd ſur un théâtre ; elle eſt com- » parable aux monuments anciens ; on » diroit voir danſer une pyramide d'E- » gypte. La Lyonnois eſt légere ; elle » brille ſur-tout dans le tendre & le » pathétique. J'aime à voir danſer La- » ny, le Maître des ballets, & non » pas lui en voir compoſer ; il eſt par- » fait dans ſa danſe, & médiocre dans » ſes compoſitions.

» Les Foires Saint-Germain & Saint- » Laurent ſont auſſi des ſpectacles reſ- » pectables : la décence & le bon ton » regnent ſur les théâtres. On ne di- » roit pas d'abord que leurs acteurs & » actrices ayent du talent : mais lorſ- » qu'on les examine de près, on trouve » qu'ils ont du mérite.

» La Comédie françoiſe eſt un des » premiers ſpectacles de l'univers. Quels » acteurs, grands Dieux ! Dubois eſt » impayable, la Torilliere incompa- » rable. J'aime ſur-tout Bellecourt ; c'eſt » un excellent acteur. La Gauſſin me » frappe dans le terrible, la Clairon » me fait pleurer dans le tendre, & le » Kain me fait verſer des larmes dans » l'affectueux.

» Le théâtre Italien m'amuse aussi » beaucoup. Il y a apparence que vous » connoissez Carlin? Non, Madame, » je n'ai pas cet honneur-là. Carlin, » reprit-elle, n'est pas fort honorant; » mais il est très-divertissant : il joue les » Arlequins. Il est fait à peindre; il a » sur-tout un accent admirable au théâ- » tre : il parle françois comme s'il étoit » né à Paris. Rochart chante comme un » Ange. Quelle étendue de voix! com- » me elle est sonore! Quelles graces! » Sur-tout, quelles belles dents, il dé- » couvre au public, quand il file un son!

» A l'égard des beaux-esprits, cette » Ville en fourmille; c'est le centre des » hommes à talents : hors de Paris, » point de salut pour le génie. Pour » moi, je fréquentois tout ce qu'il y » avoit de plus sublime en savoir. Je » voyois *Fréron*, *Marmontel*, *l'Abbé de* » *la Porte*, & *Lattaignant*. Vous con- » noissez tous ces grands hommes, sans » doute? Pas un, Madame. Je suis seu- » lement fâchée, reprit-elle, qu'ils se » menacent continuellement entre eux » de se donner des coups de bâton : il » me semble que les gens d'esprit de- » vroient porter l'épée.

» Mais ce qui rend le séjour de Pa-
» ris agréable à une jolie femme, c'est
» la compagnie des beaux hommes.
» La Province n'en fournit pas d'aussi
» aimables. Je me suis souvent trou-
» vée avec le Marquis de Ville-P —.
» Le charmant cavalier! Il faut bien
» qu'il plaise; car il y a vingt ans que les
» femmes de Paris l'entretiennent. J'ai
» soupé aussi quelquefois avec le beau
» de Tor... Quel air martial! Quelle
» beauté mâle! Je ne sais pourquoi on
» dit qu'il ressemble à une fille habillée
» en homme.

» La société des femmes est aussi di-
» vine. C'est pour notre sexe le pays
» de la compagnie; il est vrai que je
» ne voyois que du bon. J'allois deux
» fois la semaine chez la Comtesse de
» Monos — La Marquise de Marchen.
» — ; il est dommage qu'on soit volé au
» jeu dans des maisons; car autrement
» on s'y amuseroit parfaitement.

En finissant ces mots, elle appella sa fille de chambre, à qui elle demanda si Parisien étoit venu; & se tournant vers moi. » C'est mon coëffeur, me dit-
» elle, il est de Paris; & j'ai résolu
» de n'en admettre aucun à mon ser-

» vice à l'avenir sans son extrait baptistaire, qui prouve qu'il est né dans » cette Capitale.

» Ma fille de chambre que vous venez de voir, est de la Paroisse de » St. Germain-l'Auxerrois, & mon petit laquais est né dans la rue St. Honoré. Comme j'ai résolu de n'avoir » aussi aucune race d'animaux qui ne » soit Parisienne, j'ai déja écrit pour » qu'on m'envoyât un chien & un » chat de cette Capitale, à la place » de deux qui sont nés ici en Province, & que je veux réformer. J'ai » aussi mandé pour un rossignol; car » les naturalistes ont observé que les » rossignols de Paris chantent beaucoup » mieux que ceux de Province. Enfin, » j'espere dans peu n'avoir, autour de » moi, d'autre bête de Lyon, que mon » mari.

» Tous mes rubans sont de la Capitale, ainsi que mes mouches, mes » gants, ma poudre & ma pommade. » Mes peignes en viennent aussi; car » vous pensez bien que des peignes » faits en Province m'arracheroient les » cheveux : il n'y a que ceux de Paris » qui puissent peigner horisontalement.

» J'en

» J'en reçois aussi réguliérement tous » les mois mes cure-dents, & j'y or- » donne mes épingles. »

LETTRE XLVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

LEs Princes chrétiens se multiplient dans tous les Etats, par des représentants qu'ils nomment Ambassadeurs. On ne peut voyager dans aucune Cour d'Europe, qu'on ne trouve un Roi de France : on compte quelquefois jusques à dix Républiques de Venise, sans parler des extraordinaires.

Ces coadjuteurs des Couronnes jouissent des grandes prérogatives; la plus considérable de toutes, est de troubler les Etats, pour soutenir leur rang. La plupart des guerres ne s'allument en Europe que pour leur droit de préséance. Si les carrosses de deux de ces Monarques postiches s'accrochent dans une rue, il faut une bataille pour sa-

voir lequel passera le premier; on m'a même assuré que, si le Roi d'Espagne résidant dans une Cour étrangere, étoit dans un mauvais lieu, & que le Roi de Portugal voulût s'y prostituer le premier, il y auroit une guerre pour décider cette préférence.

C'est de cette source que naissent la plupart des divisions.

S'il n'y avoit point d'Ambassadeur pour tranquilliser l'Europe, elle seroit plus tranquille.

Les représentants des Couronnes jouissent d'un autre privilege; je veux dire celui d'être injustes.

Leur place leur donne le droit de contracter des dettes immenses; ils peuvent enlever le bien des citoyens par des emprunts considérables, & par-là ruiner la veuve & l'orphelin, sans être responsables aux loix de ces crimes; & non-seulement ils jouissent pour eux de cette prérogative, mais même ils l'étendent aux autres. Leurs maisons sont remplies de débiteurs & de meurtriers, sur lesquels les tribunaux n'ont aucun pouvoir. Quand un méchant homme a commis une mauvaise action, il se met au service d'un Ambassadeur, &

par-là il élude le châtiment que mérite ſon forfait.

C'eſt ainſi que les trônes qui devroient être les ſanctuaires de l'innocence & de la vertu, ſont l'aſyle de l'iniquité & de l'injuſtice.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef de l'Hiſtoire à Pékin.*

Suites des grands époques de l'Europe.

De Paris.

L'Europe, qui au onzieme ſiecle (ſuivant la maniere de compter des Chrétiens) auroit eu beſoin de repos pour ſe refaire de tant de déprédations qui l'avoient affoiblie depuis la décadence des Romains, fut plus agitée que jamais; c'eſt preſque toujours dans la religion qu'il faut chercher l'origine de ſes malheurs.

Le Chriſt, qui avoit voulu mourir comme un homme, fut enterré comme un mortel: on avoit creuſé une foſſe,

où l'on avoit déposé son corps. Cet antre fit verser plus de sang que jamais la politique n'en avoit fait répandre : on prétendit que ce trou avoit été profané par des infideles, & il fut résolu de venger cette offense, qui, si elle en étoit une, n'étoit pas du ressort des hommes.

Des armées innombrables passerent les mers, & allerent se battre contre des mortels, qui, ne lui ayant rien fait, ne pouvoient avoir avec eux aucun sujet de division. Ils prirent pour étendard de cette guerre la croix, qui est chez eux le symbole de la paix : cette banniere, qui auroit dû les faire penser qu'ils étoient des Chrétiens, ne les fit pas même ressouvenir qu'ils étoient des hommes. La rage & le désespoir les animoient. Il est remarquable que de tout temps les Chrétiens furent cruels & barbares, poussés par un motif qui devoit leur donner de la douceur & de la modération. Ils commettoient toutes sortes de crimes, en se portant à une action sainte.

Les armées qui alloient, disoient-elles, venger la Divinité, étoient composées des hommes les plus scélérats

de la terre. La débauche & le libertinage formoient leur caractere principal. Une telle malice devoit plutôt flétrir la religion, que l'honorer. Ses premieres expéditions furent sur ses propres freres : elles volerent les Chrétiens, en allant piller les Turcs. Les violences, les rapines, les meurtres, les homicides accompagnerent par-tout ces saintes expéditions. Le tombeau du Christ fut le prétexte des viols & des assassinats.

Rien ne prouve mieux, je crois, cet esprit d'inconséquence qui a régné de tout temps en Europe, que ce qui arriva alors. Les Mahométans faisoient eux-mêmes la guerre aux Chrétiens, & les attaquoient dans leur propre pays; non pas pour des reliques, mais pour devenir puissants; & les Chrétiens ne prenoient point les armes contre ceux-ci, tandis qu'ils alloient se croiser dans leur pays contre ceux qui ne les attaquoient pas.

L'Europe étoit à la veille de devenir esclave : au-lieu de réunir ses forces pour travailler à sa propre défense, elle alloit au-loin faire le siege d'un tombeau. Trois ou quatre armées innombrables

périrent d'abord par la faim, la soif, & les autres inconvénients qui accompagnent les entreprises mal combinées.

La manie des croisades, qui, dans le commencement, avoient été celle de quelques aventuriers, devint la folie des guerriers & des conquérants. Alors l'Europe s'affoiblit nécessairement, parce qne tous les Princes prirent part à ces expéditions.

Jérusalem, qui faisoit le sujet de cette guerre, fut prise. Les Chrétiens se rendirent maîtres du tombeau qu'on dit être celui du Christ. Il en coûta un million d'hommes à l'Europe, pour une Ville qui n'augmentoit point sa puissance, & qui n'ajoutoit rien à sa religion.

Les guerres des Croisades furent de l'invention des Papes. C'étoit pour eux un moyen d'élévation ; car ils ne pouvoient s'agrandir, qu'en diminuant la puissance universelle. Il falloit tout abymer, pour établir leur pouvoir. Les Chefs de l'Eglise chrétienne montrerent dans cette occasion, qu'ils avoient moins pensé aux affaires du Ciel, qu'à celles de la terre : ils envoyerent un Pape ou Légat pour prendre possession de Jérusalem en leur nom, comme Roi. Le

Capitaine qui en avoit fait la conquête, n'en fut que le Duc.

De nouvelles croisades partirent, & périrent encore comme les autres. L'Europe fut presque déserte, & se trouva privée d'habitants; car il fallut d'autres guerres, pour soutenir les premieres conquêtes. Cette Ville infortunée, pour laquelle on s'étoit égorgé avec une fureur brutale, retomba au pouvoir de ses nouveaux maîtres. La perte de cette place qui auroit dû faire ouvrir les yeux aux Princes Chrétiens, ne servit qu'à les leur fermer davantage. La fureur des croisades fut plus vive que jamais.

Cette guerre, qui n'avoit d'abord été qu'une simple invitation, devint une loi fondamentale. Tous les peuples furent taxés: il fut établi que ceux qui ne pourroient point se croiser, payeroient la dixieme partie du revenu de leurs biens. Cette loi étoit bien injuste: elle obligeoit les sujets à se dépouiller de leur subsistance, pour fournir à une guerre qui n'étoit point celle de l'Etat.

Presque tous les Rois de ce temps-là assemblerent de nouvelles armées, qui périrent comme celles qui les avoient

précédées. Jamais il n'y eut une preuve plus convaincante que les exemples ne ſont rien chez les Européens.

De tous les Généraux qui furent à la tête de ces expéditions, il n'y en eut que deux qui firent fortune : mais ce fut en échouant ; car au-lieu de deſcendre dans le tombeau du Chriſt, ils monterent ſur le trône de l'Empire d'Orient ; mais leur élévation ne ſervit dans la ſuite qu'à faire mieux ſentir leur chûte.

Les hiſtoriens chrétiens ne font monter l'épuiſement de l'Europe dans cette occaſion, qu'à deux millions d'hommes, parce que ce fut-là le nombre des ſoldats qui périrent : mais ce n'eſt point ainſi qu'il faut calculer la dépopulation. Un vuide de deux millions d'habitants, en répandant ſon influence ſur la propagation générale, les arts, l'agriculture, & toutes les autres branches de l'adminiſtration, en doit cauſer un immenſe. Une telle déprédation ſur le genre humain ne ſauroit ſe calculer au juſte. Elle n'eſt point encore réparée, & probablement ne le ſera jamais. Il auroit fallu faire des loix de reſtauration ; mais des Princes qui s'exterminoient eux & leurs

peuples pour un tombeau, n'étoient gueres capables, après avoir fait le mal, d'y apporter le remede.

Il faudroit aujourd'hui changer tous les syſtêmes; & c'eſt à quoi aucun des Souverains ne penſe nullement.

Le tombeau du Chriſt fut cauſe que l'Europe ſe retrécit de la moitié. Ces guerres qui déſolerent tout, ſervent à prouver combien les grands événements tirent leur origine de petites cauſes. Un de ces vagabonds dont j'ai parlé, ayant été à Jéruſalem, prétendit avoir reçu quelque offenſe de ceux qui gardoient ce tombeau : de retour en Italie, il porta ſes plaintes, & auſſi-tôt on prit les armes. Ce fut pour venger un aventurier que l'Europe perdit la moitié de ſes habitants.

Les Croiſades ayant épuiſé la Chrétienté, pluſieurs Etats profiterent de la foibleſſe générale, pour ſecouer le joug des Empereurs, qui ſe diſoient toujours les ſucceſſeurs de l'Empire Romain : de maniere que la liberté particuliere de l'Europe croiſſoit, à meſure que la puiſſance univerſelle diminuoit.

Pluſieurs Etats & ſociétés ſe gouvernerent par des loix municipales, &

cette forme de gouvernement subsiste encore.

Un grand nombre de Villes se liguerent ensemble, & s'unirent d'intérêt; mais ce fut plutôt pour accroître leurs richesses, que pour augmenter leur puissance.

La plupart des peuples d'Europe chercherent à élever leur grandeur sur la ruine générale : mais c'est une puissance bien foible, que celle qui s'établit sur la foiblesse même. Il n'y avoit alors dans cette partie du monde que deux pouvoirs; celui des Papes, & celui des Empereurs : ces deux Chefs du monde européen tenoient les rênes de cet univers. Les divisions des autres Potentats étoient décidées juridiquement devant leurs tribunaux.

Il est remarquable que la force de ces deux Puissances n'existoit nulle part. Les Papes n'avoient ni armées ni Généraux : les Empereurs, à titre d'Empereurs, alors, comme aujourd'hui, ne possédoient presque aucun domaine. Cependant, si ces deux Puissances idéales avoient pu s'accorder, l'Europe eût acquis à la fin un Etat fixe : mais les Papes, qui ne vouloient point de con-

currents, travaillerent toujours à diminuer le pouvoir des Empereurs; & les Empereurs n'épargnerent rien pour abaisser le pouvoir des Papes : ce qui donna le temps aux autres petits Souverains de s'agrandir, & de se garantir de tous les deux.

Plusieurs Etats auroient pu mieux profiter des divisions de ces deux premieres Puissances; mais je trouve que la plupart des peuples alloient par élans: on faisoit un effort, & ensuite on retomboit dans une lassitude, qui ramenoit les choses dans leur premier état.

Cette foiblesse produisit cependant un bien. La servitude avoit été telle, que, non-seulement les Rois, mais même les Seigneurs particuliers, avoient droit de vie & de mort sur leurs vassaux : & cette tyrannie ne fut plus. Mais bientôt on ne cessa d'être esclave des Seigneurs, que pour le devenir des Princes : ainsi la liberté politique n'y gagna rien, & la civile n'en fut que plus gênée.

Par ce qui se passa en Italie & dans plusieurs autres continents d'Europe au quinzieme siecle, on peut juger que cette partie du monde n'avoit point de

force centrale. De ſimples particuliers, d'une naiſſance obſcure, & ſouvent ſans autre titre que celui d'un génie hardi, ſe rendirent maîtres des Gouvernements, & s'érigerent en Souverains, ſans qu'aucune Puiſſance s'oppoſât à leurs uſurpations. Ils conſpirerent; on les laiſſa conſpirer : ils commettoient des meurtres, pour ſe frayer un chemin à la domination, & on ne s'y oppoſoit pas. Chaque Prince étoit ſi foible chez lui, qu'il n'avoit pas la force de s'oppoſer à ce qui ſe paſſoit ailleurs. Les peuples d'Europe n'avoient point de protecteurs, ils étoient expoſés à tous les coups que la fortune & l'ambition des moindres citoyens vouloient leur porter. Cependant l'Europe ſe développoit un peu; ſes habitants n'étoient plus ſi groſſiers. On créa des arts; on apprit à écrire, on fit du papier; art qui devint bientôt funeſte à ces peuples.

Les Européens, au commencement du quatorzieme ſiecle, ne ſavoient pas encore parler. Tous leurs différents idiômes n'étoient qu'un jargon qui ne rendoit qu'imparfaitement leurs idées. Les Italiens, qui ont tout commencé

dans cette partie du monde, furent les premiers qui polirent la langue ; les autres nations suivirent leur exemple.

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

LE Roi de France (quoique despotique) n'est pas le premier Souverain de son Royaume. Un homme, qu'on appelle le Pape, y ordonne en chef, & le Monarque commande en second. Il y a même des cas où ses sujets se croyent dispensés de lui obéir. Par exemple, le Roi trouve en eux une résignation aveugle, lorsque pour la moindre de ses fantaisies, il leur ordonne de s'aller faire tuer ; mais il rencontreroit une résistance invincible, s'il leur commandoit de manger de la viande certains jours de la semaine. La plupart aimeroient mieux devenir rebelles, que d'obéir à ce décret.

Autrefois cette homme alloit plus loin; il détrônoit les Rois de France à la moindre résistance qu'il trouvoit à ses volontés. La raison qu'il alléguoit pour

cela, étoit, que toutes les Couronnes relevoient de la ſienne, & que tous les Souverains du monde chrétien étoient ſes vaſſaux.

Parmi les ſujets du Roi de France qui reconnoiſſent peu ſon autorité, il y en a un grand nombre qui ne la reconnoiſſent point du tout. Ce ſont les Bonzes ou Moines : ceux-ci ont leur Prince légitime dont ils relevent, & à qui ils obéiſſent en tout aveuglement. Les moindres de ſes volontés ſont des ordres ſuprêmes; ſes déciſions ſont des ſentences ſans appel : jamais le grand Turc n'eut plus d'autorité ſur ſes eſclaves. S'il veut qu'ils changent de Ville, ou même qu'ils quittent le Royaume, & s'expatrient pour toujours, il n'a qu'à leur expédier ſes commandements. Cet ordre s'appelle obédience, nom qui lui convient parfaitement; car jamais arrêt du Monarque le plus abſolu ne fut exécuté plus promptement. Il eſt vrai que le Prince, en faiſant uſage de ſon pouvoir, peut changer la diſpoſition du Général, (c'eſt le nom qu'on donne à ce Souverain) & retenir dans le Royaume par des Lettres de cachet ceux à qui il ordonne de paſſer dans un autre Etat.

Que dis-tu d'une Puiſſance qui permet à ſes ſujets de dépendre de toute autre que de la ſienne, & qui a beſoin d'uſer de violence pour faire valoir ſon autorité?

LETTRE XLVIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Lyon.

LE commerce ſe fait ici par une eſpece de preſtige. Les plus grandes entrepriſes ſont fondées ſur un taliſman qui conſiſte dans un petit bout de papier; il ne contient que deux lignes, & l'enchantement eſt dans un mot.

Avec une valeur intrinſeque de trois deniers tournois de papier, un Lyonnois va acheter pour trois millions d'effets. Cette valeur idéale peut lui donner un grand nombre de choſes réelles: il eſt vrai que, pendant le fort de l'enchantement, & lorſqu'on croit le taliſman le mieux établi, il tombe, ſans qu'on puiſſe en prévoir la raiſon. Alors trois millions redeviennent trois de-

niers. Son changement subit est un second enchantement. Ce papier talisman n'est pas moins surprenant dans sa chûte, que dans son élévation : on voit de ce papier ici, qui, après avoir fait une figure considérable sur la place, tombe dans un tel discrédit, qu'il ne pourroit pas procurer une aune de ruban.

Les Européens se gouvernent par des mots ; l'arrangement de quelques syllabes reglent, chez eux, toutes les affaires de la société. Un Chrétien, qui emprunte une somme d'argent à un autre, & qui, pour garant de la somme, lui engage sa religion & sa foi, est le maître de ne pas tenir sa parole ; du moins la loi ne l'y oblige point : son honneur & sa probité ne sont pas réputés de meilleurs garants. Par exemple, si un négociant qui emprunte une somme à un autre, dit, en s'engageant avec lui, je payerai par-tout ce qu'il y a de plus sacré, dans le ciel & sur la terre, &c. cela ne l'engage point : mais s'il écrit, je payerai par *cette de change ;* alors il n'en peut plus revenir, & c'est une sentence qu'il a portée contre lui-même.

Cela s'appelle ici la conservation :

je ne ſais point ſi on ne devroit pas la nommer la deſtruction; du moins pluſieurs familles ſe ſont ruinées de fond en comble, & d'autres ont été réduites à la mendicité, pour avoir écrit ce mot. Aucun ne peut ſe ſouſtraire à la tyrannie du mot *change :* on ſeroit plutôt abſous d'un libelle diffamatoire contre l'Etat. Les Lyonnois ſont ſi jaloux de leur conſervation, qu'ils feroient arrêter le Roi pour la conſerver. Que dis-je? Je crois que ſi le Pere éternel lui-même avoit tiré une lettre de change ſur Lyon, & qu'il n'en envoyât pas les fonds du Ciel, ils l'y contraindroient par corps. On dit pour raiſon, que les affaires du commerce étant momentanées, il faut que ces engagements ſoient payés au temps : cependant non-ſeulement la priſon ne paye point, mais même elle n'accélere rien; outre que la liberté des citoyens doit être plus précieuſe à l'Etat que la facilité du commerce.

Il y a quatre temps dans l'année, où ce peuple-ci devient furieux; il y eſt agité d'un démon qu'on nomme payement. On pourroit appeller ces temps d'agitation, *les tourments des Saints*,

la rage des Rois, *la fureur de Pâques*, & *les délires d'Août*, du nom de leurs foires.

LETTRE L.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même*, *à Pékin.*

De Paris.

J'Allai voir, ces jours paſſés, l'hôtel des Invalides; c'eſt un tombeau ſuperbe où ſont enſevelis les militaires que le canon n'a pas achevé de tuer.

Les cadavres qui y repoſent, ne ſont pas entiers : aux uns, il manque un bras; aux autres, une jambe; car pour y recevoir les honneurs de la ſépulture, il faut être mutilé. J'y vis cependant une infinité de ces morts qui ſe portent fort bien; du moins ils mangent & boivent comme des hommes très-vivants. Ceux-ci ſont des Officiers à qui il manquoit cinq ou ſix campagnes, pour terminer la carriere de leur gloire, & qui viennent la finir dans le réfectoire de cet hôtel.

Cette inſtitution n'eſt pas privée de

réglement; la légiflation y a pourvu; elle a fait de cette retraite militaire un Couvent de Bonzes. Ces Moines invalides, à l'exemple des autres Monafteres, ont quatre grandes occupations marquées par l'ordonnance de l'établiffement. 1o. Etre oififs; 2o. fumer la pipe; 3o. prier Dieu; 4o. manger & boire. C'eft ainfi qu'ils paffent de ce tombeau à un autre, qui eft dans le même hôtel, où ils font enterrés pour la feconde fois.

Ce plan eft beau; il eft dommage qu'il ne foit que commencé. La France, qui fait fans ceffe la guerre, a continuellement fix fois plus de bleffés, que cet édifice n'en peut contenir : il n'y a qu'un petit nombre d'élus qui entrent dans le paradis de l'hôtel des Invalides; tous les autres reftent à la porte.

Les plus grands établiffements des Rois de France font très-petits. Celui des Invalides n'a point été taillé fur la mefure générale des befoins de l'Etat; cette dépenfe royale n'a porté que fur l'acceffoire, elle a oublié le principal. Le Prince fuperbe va avant le Roi patriote. On a prodigué plufieurs millions de livres à la conftruction de l'édifice; il

falloit les employer à loger un plus grand nombre de citoyens devenus invalides. Presque tous les monuments de l'Europe sont marqués au coin de l'ostentation.

LETTRE LI.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

L'Europe, qui, du temps des Romains, n'avoit qu'un maître, se vit divisée en une infinité de petites Monarchies. On n'y comptoit pas moins de cent souverainetés (*) indépendantes les unes des autres : c'étoit autant de constitutions qui s'entre-choquoient ensemble, & dont les préjugés particuliers menoient à des guerres générales. Les premiers maîtres du monde régnoient sur des millions innombrables de sujets ; ceux d'Europe dominoient sur quelques

(*) Y compris les Principautés ecclésiastiques, & les Abbayes souveraines d'Allemagne.

centaines d'hommes. On vit des Princes, qui auroient pu mettre leur Royaume dans leur Palais, & des Etats dont la population universelle se réduisoit à trentes personnes, y compris le Monarque.

Cette division générale multiplia les troubles à l'infini; parce que, parmi les Rois, les querelles sont toujours relatives au partage de la puissance universelle.

S'il n'y a qu'un Monarque dans un continent, il n'y aura point de guerre; si on le divise en deux souverainetés, il y aura une guerre; & si on le partage en cent, il y aura cent guerres.

Les historiens des Chrétiens cherchent la cause de ces combats continuels, qui, depuis la décadence de l'Empire Romain, désolent l'Europe; elle est dans sa division.

Depuis Charlemagne, toutes les batailles se donnent pour les limites: chaque Souverain voulut s'agrandir & sortir des limites de son lot. La puissance qui devint la plus grande, fut celle qui se battit davantage : on pourroit compter le nombre des possessions

par celui des batailles : on n'eut point de repos de part & d'autre, qu'on n'eût étendu ſes frontieres. Toute la politique des Cours ſe réduiſit à prouver qu'elles avoient des droits ſur les Etats voiſins ; & faute de titres, on oppoſa des armées.

Il fallut toujours ſe battre pour étendre ſon domaine, ou empêcher qu'il ne diminuât. Chaque ſouveraineté leva des troupes, & ſe mit en état d'attaquer, ou de défendre. Les Romains s'étoient battus pour la poſſeſſion de l'univers ; les Européens ſe livrerent des batailles pour quelques arpents de terre.

La guerre ne finit plus entre les Souverains, parce qu'après avoir vaincu vingt ennemis, il en reſtoit encore quatre-vingts à combattre. Le feu des ſieges & des batailles renaiſſoit de ſes propres cendres L'incendie duroit toujours, parce que l'ardeur de la diviſion ne ceſſoit jamais : après avoir ſoumis un peuple, il falloit ſonger à en ſubjuguer un autre.

L'opiniâtreté des combats étoit d'autant plus grande, que les progrès, dans l'art militaire, ſe répandoient géométri-

quement : de maniere qu'un peuple abattu apprenoit, par sa propre défaite, à reprendre de l'avantage sur celui qui l'avoit vaincu : c'étoit un retour périodique de la force à la foiblesse, & de la foiblesse à la force ; ce qui rendoit les batailles éternelles.

La société générale de l'Europe ne s'accorda jamais. Le nombre en étoit trop grand, pour qu'il fût possible de réunir tant d'intérêts divers. Il n'y avoit aucun pouvoir suprême qui pût les concilier, parce que la puissance étoit dans les mains de ceux qui se la disputoient.

Cent millions d'hommes, sujets au caprice de cent Princes, qui se jouoient de l'humanité, multiplioient les maux des peuples à l'infini, parce que leur ambition n'avoit point de bornes.

Mais comme, dans les divisions de la guerre, il faut, après une certaine révolution de sieges & de batailles, que la balance penche d'un côté, cinq ou six Puissances soumirent toutes les autres, & les firent descendre au rang des inférieures.

L'Europe n'en fut pas mieux pour cela. Ces cinq grands Etats, devenus

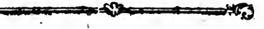
puissants, continuoient à la troubler comme auparavant. Ils forcerent les petits Souverains à prendre part à leur querelle, & à leur fournir des armées en qualité d'alliés ou d'auxiliaires.

Le malheur fut pour la république universelle, que, parmi ces cinq Puissances dominantes, il ne s'en trouva aucune qui eût acquis assez de forces pour engloutir les autres : car si cet événement fût arrivé, toutes les guerres étoient finies; & ces peuples eussent jouit du même bonheur que l'Europe goûtoit lorsquelle étoit Province de l'Empire Romain.

Lorsque la plupart des Puissances furent subjuguées, il n'y eut que deux ou trois querelles politiques en Europe; mais celles-ci intéresserent toute la république du monde chrétien.

Parmi tant de Monarques, il fut impossible qu'il n'y eût bien des tyrans; ce qui engendra des divisions domestiques, qui finirent par des guerres civiles. Les peuples, qui étoient mal gouvernés, se comparant à ceux qui l'étoient bien, voulurent passer sous la domination des Gouvernements qui avoient de bonnes loix, ou changer celles

celles qui étoient mauvaiſes. Les Princes, qui avoient établi leur deſpotiſme ſur le changement de conſtitution, voulurent ſoutenir la corruption; & il arriva de-là ce qui arrive toujours dans les Empires, où le pouvoir arbitraire veut dominer; je veux dire, que les Princes furent infortunés, & les peuples malheureux.



LETTRE LII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

IL y a dans ce Royaume trois ſortes de gens. Les uns portent une épée, les autres endoſſent une robe, & les troiſiemes, qu'on met au rang des premiers, ont au col un demi-pied d'une toile blanche auſſi fine que celle qu'on fabrique aux Indes.

Ces gens-là ſe mépriſent réciproquement: de maniere que ces trois états, qui ſont faits, dit-on, pour la tranquil-

lité publique, se font une guerre continuelle : on a souvent essayé de les réconcilier ensemble, & d'établir entre eux une paix fixe & permanente; il y a eu pour cela plusieurs pour-parlers; mais on n'en a pas pu venir à bout, parce que la querelle naît du préjugé de chacune de ces conditions : de maniere que, pour rapprocher ces trois états, il faudroit commencer par les anéantir.

Les gens d'Eglise disent que les militaires n'ont point de mœurs; ceux-ci leur reprochent à leur tour d'être trop ambitieux, & les soldats accusent les gens de Justice de n'avoir point d'équité.

On prétend que le procès sera éternel, parce que les chefs d'accusation sont fondés.

Tu dois juger de la confusion qui doit régner dans toutes les classes de la société politique, puisque ceux qui devroient maintenir l'ordre civil, sont les premiers à le détruire.

On dit pour raison, (car on en donne ici à tous les abus) que ce contraste soutient l'Etat, qui, sans lui, dégénéreroit en despotisme absolu. Ces corps,

dit-on, en ſe choquant continuellement, maintiennent l'équilibre.

Si cela eſt ainſi, que dis-tu d'un Gouvernement qui, pour prévenir ſa corruption totale, eſt obligé de ſe faire une guerre continuelle?

LETTRE LIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

J'Etois à peine guéri de la migraine que j'avois gagné à l'Opéra, lorſqu'ayant voulu me donner le plaiſir de la tragédie, je me trouvai le lendemain attaqué d'une fievre chaude, avec un tranſport au cerveau.

La tragédie françoiſe eſt un des plus terribles divertiſſements qu'un mortel puiſſe prendre. Elle émeut, les ſens ſont agités, le cœur palpite; l'ame eſt déchirée en mille pieces. L'affliction preſſe de toutes parts: on ſe retient tant qu'on peut; on ſuccombe enfin à la douleur; on verſe un torrent de larmes.

Je fus à peine aſſis à ce ſpectacle, que

deux ou trois acteurs ou actrices parurent alternativement sur la scene : leur figure me surprit ; car ces gens-là, qui, dit-on, représentent les hommes, ne sont pas faits comme eux. Leur habillement ne ressemble à celui d'aucun mortel qui existe aujourd'hui sur la terre. La plupart avoient de longues plumes sur la tête, qui mettoient leurs visages au milieu de leurs corps. Ils portoient des casaquins qui étoient lacés par derriere, comme le corps d'une femme, & qui s'élargissoient par le bas, au haut desquels étoient attachés de longs manteaux, dont les queues qui traînoient à terre, ne finissoient plus.

On voyoit à leurs grands sabres qu'ils avoient envie de se tuer, & ensuite de s'enfuir ; car ils étoient tous bottés, & prêts à monter à cheval. Je découvris à leur air que chacun d'eux avoit le cœur gros de choses importantes qu'ils avoient à se dire, & qu'ils ne tarderoient pas à se quereller.

A mesure que la piece avançoit, l'émotion redoubloit. A la fin, leurs yeux s'égarerent, leurs traits s'altérerent. Deux sur-tout ; l'un qui étoit habillé comme un Empereur Romain, & une esclave,

qui étoit mise comme une Reine, se distinguoient par leurs cris & leurs hurlements. Ils se mirent à la fin dans une colere si affreuse, que je les vis écumer de rage. Le dépit, la haine, la vengeance, le désespoir, & toutes les autres passions infernales, parurent tour-à-tour sur leurs visages.

Comme je ne pouvois concevoir le sujet de tant d'emportement, je demandai à un spectateur qui étoit à côté de moi, ce que cela vouloit dire. Les personnages que vous voyez sur la scene, me dit-il, représentent les héros de l'antiquité. Monsieur, lui dis-je, est-ce que ces héros étoient des démons? Non, me répondit-il, ils étoient des hommes.

Tu observeras, malgré la réponse du spectateur, que cela ne peut pas être; car s'il y avoit eu de tels possédés dans le monde, la police générale y eût pourvu. Elle les eût fait enfermer dans de petites maisons comme des fols, ou enchaîner comme des forcenés; car la démence & la frénésie n'ont jamais pû passer pour des vertus chez les hommes.

Les sujets que la tragédie représente,

ne sont pas moins frappants que la représentation. Je frémis toutes les fois que je pense aux malheurs qui affligerent ce soir-là un Roi qui faisoit le sujet de la piece. Dix générations entieres ne pourroient pas verser tant de maux sur la tête d'un seul mortel. Il n'eut pas un seul instant de relâche. Au commencement même de la représentation, il fut malheureux. Dès les premieres scenes, les incidents, les peines & les contre-temps accoururent de toutes parts pour se rendre au cinquieme acte, qui, dans la tragédie Françoise, est le lieu de l'assemblée générale des peines & des afflictions, & où se frappe le dernier coup de catastrophe qui écrase le héros.

On dit que les François sont si enclins à la joie, qu'ils rient de tout ; ils sont bien plus portés à s'affliger ; car ils pleurent de rien. Une imagination, une chimere, une idée de Peintre suffit pour cela ; mais il faut que les idées soient forcées, qu'elles sortent de la nature, qu'elles représentent des passions qui n'ont jamais existé ; en un mot, il leur faut des êtres de raison. L'imagination des Européens est si usée, que le simple & le vrai ne font plus

d'impreſſion ſur eux. Qu'on mette ſur la ſcene un ſujet exact, véridique, & tel qu'il en arrive tous les jours au milieu d'eux, ils le trouveront froid, inſipide, & bâilleront au théâtre. Il faut, pour les émouvoir, que le Poëte faſſe une dépenſe immenſe d'imagination, & ſur-tout qu'il employe des idées neuves, contraires aux loix du ſang & de la nature ; car le barbare & l'inhumain ſont aujourd'hui le fort de ce ſpectacle. Il faut qu'un pere égorge ſa fille, qu'un enfant trame contre les jours de celui à qui il doit les ſiens, qu'une femme conſpire contre ſon mari, &c.

On dit communément ici que les événements de la ſcene tragique ſont l'image des mœurs des peuples qui vivoient autrefois. On dit mal. J'ai lu leur hiſtoire. Les anciens n'étoient pas faits comme ceux de la tragédie françoiſe. Si on y voit de temps en temps quelques traits, les acceſſoires en ſont ſi défigurés, que les originaux n'en ſont point reconnoiſſables.

Cette repréſentation n'eſt pas une imitation des malheurs du monde ; ce n'eſt pas une copie des événements arrivés autrefois ſur la terre, mais une

folie moderne, dont l'original ne se trouve nulle part.

L'art de la déclamation tragique en France n'a point de bornes : on le pousse ici aussi loin qu'il peut aller. Toutes les regles de la pudeur & de la bienséance en sont bannies. Il n'y a point de sexe sur la scene tragique; tous les personnages sont des furies. La douceur & la modestie, qui sont, par excellence, les vertus des femmes, sont-là étrangeres. Une jeune Princesse s'y livre à la colere & à l'emportement, comme une courtisanne. Si tu voyois l'indécence de la premiere esclave de ce théâtre, lors qu'abandonnant toute retenue, elle se livre aux mouvements qui l'agitent, tu renoncerois pour toujours à ce sexe. Celle-ci devient une véritable Alecto. Ses traits sont forcés, ses yeux s'égarent, son teint devient pâle & livide; elle fait peur. On dit que le théâtre est une école dangereuse en France; pour moi, je trouve qu'il n'en est point de meilleure pour guérir de la passion des femmes; car ce n'est point en faisant frémir les hommes, qu'on les porte à aimer. Cependant les deux premiers personnages

passent ici pour des acteurs inimitables: on dit sur-tout qu'ils représentent au naturel. Pour moi, je pense qu'il y a autant de distance de leur représentation à la belle nature, qu'il y en a du soleil à Saturne.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Kié-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

IL faut apporter tant de précaution à la Chine pour bien gouverner l'Etat; le Prince a besoin de tant de sagesse, de vertus & de lumiere pour conduire l'Empire, que je t'avoue que je ne comprends pas comment, en Europe, où les mœurs sont si corrompues, les peuples peuvent être bien gouvernés.

Nous croyons ici qu'il ne suffit pas, pour qu'un Etat ne tombe point dans la décadence, que le Souverain n'ait pas de vices; mais qu'il faut encore que les peuples en soient exempts : ce n'est que par la correspondance qu'il

y a de la vertu de l'Empereur à celle de l'Empire, que celui-ci peut se maintenir.

Je t'ai déja écrit là-dessus, & je te le répete : donne-moi une idée des Gouvernements européens. Explique-moi quels en sont les ressorts : instruis-moi de cette science, qui, dans tous les climats de monde, doit être la premiere de toutes, parce qu'elle est l'ame de la société civile.



LETTRE LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

UNe grande partie de la nation s'assemble ici tous les jours dans des boutiques qu'on nomme cafés. On y prend une liqueur noire qui réveille l'imagination. Un homme, qui a pris sa dose de café, a tant d'esprit, qu'il peut parler quatre heures de suite sur rien.

Parmi ceux qui s'y rendent réguliè-

rement, on y voit une forte de Philofophes qui y paffent leur vie à contempler la matiere & la forme. Une table & une taffe font le fujet de leur admiration depuis le matin jufques au foir.

Ces boutiques abondent fur-tout en une forte de beaux génies, qu'on nomme Politiques. Les grand hommes! Ils décident des intérêts des Princes avec une facilité furprenante : on n'a jamais vu tant de pénétration. Ils favent tout, ils connoiffent tout; rien ne leur échappe. Ils démêlent les affaires les plus compliquées ; ils en expédient plus dans une heure, que les plus habiles Miniftres dans un an.

Tout les fainéants de cette Capitale, ceux qui n'ont d'autre occupation dans le monde que de parler & de s'entretenir de chofes inutiles, paffent les jours & une partie de la nuit dans ces boutiques ; une claffe d'hommes militaires, qu'on nomme Chevaliers de St. Louis, mortels infipides, & qui n'ont d'autre occupation que celle de raconter, y font fourrés depuis le matin jufques au foir. On m'a parlé d'un de ces Chevaliers qui a vécu pendant quarante ans dans une de ces boutiques,

& qui y fait encore sa résidence après sa mort. Les garçons prétendent qu'il y revient toutes les nuits, & qu'on l'entend nonchalamment demander une tasse de café. Ces boutiques sont admirables pour entretenir l'indolence du corps, & la pesanteur de l'esprit. Quand l'oisiveté elle-même auroit voulu se choisir un domicile sur la terre, elle n'auroit pas pu former un meilleur établissement.

Tous les cafés à Paris ont leurs enseignes, qui sont des especes d'emblêmes de ceux qui les fréquentent. Je voulus en prendre connoissance par moi-même. J'allai au café des beaux Arts pour y faire des remarques sur ceux que cette nation a perfectionnés. Je n'y remarquai d'autres vestiges des arts que la pendule de la boutique.

Je me rendis delà au café des beaux esprits; mais au-lieu de ceux-ci, j'y trouvai des Suisses. Je suivis ma route, & j'arrivai au café des beaux génies; mais je n'y rencontrai que des Allemands. Du café des beaux génies, je passai au café des savants; je m'apperçus d'abord que ceux qui le composoient, n'étoit rien moins que cela; car ils étoient pres-

que tous doćteurs. Je m'acheminai au café des orateurs : pour tout Démosthenes, je n'y trouvai qu'un misérable Auteur qui bégayoit. Je poussai au caffé de l'Académie françoise pour la pureté de la langue ; mais je n'y rencontrai que des gascons. Enfin, dans l'espérance d'acquérir quelques connoissances dans l'art de la guerre, je me fis voiturer au café militaire : les plus expert Officier que j'y trouvai, fut le premier garçon de la boutique, qui avoit servi pendant six ans en qualité de Sergent dans les Milices de la Province.



LETTRE LVI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à à Pékin*,

De Paris.

J'Allai derniérement au bal de l'Opéra. C'est un rendez-vous public, où l'on passe la nuit à danser. On diroit que ceux qui s'y rendent, soupçonnent que c'est un mauvais lieu; car ils n'y vont presque jamais avec leur visage ; ils empruntent ordinairement celui d'un

autre : il eſt même permis d'y être d'une autre nation que la ſienne. Quant à moi, comme mon viſage paſſe ici pour une ſorte de maſque, je n'en pris point d'autre.

Je ne fus pas plutôt dans la ſalle du bal, que trois Chinois m'accoſterent pour me demander des nouvelle de Pékin; je leur répondis dans notre langue : mais comme ils ne me comprirent point, je ſoupçonnai que c'étoit des Chinois nés à Paris. Après les Chinois, deux Indiens m'approcherent, & je découvris que ces ſeconds n'étoient pas plus de ce pays que les premiers. A la ſuite de ceux-ci, un Turc vint me faire la révérence; & pour cela il m'ôta ſon turban; ce qui me fit juger qu'il n'y avoit pas deux heures qu'il étoit Muſulman.

Je rencontrai, un moment après, un ſauvage de l'Amérique ſeptentrionale; mais il étoit ſi poli, & parloit ſi bon françois, que je ne doutai pas qu'il ne fût né à Verſailles.

Les nations de toutes les parties du monde danſent & gambadent enſemble dans ce bal, ni plus ni moins que ſi toutes les danſes de l'univers étoient françoiſes. Un Chinois alla inviter une

jeune Turque à danſer un menuet avec lui, & ils s'en acquitterent ſi bien l'un & l'autre, qu'on auroit dit que cette danſe étoit originaire d'Aſie.

Une eſclave du ſerrail de Conſtantinople engagea le grand Seigneur à faire un rigaudon avec elle ; & peu de temps après, je vis notre Empereur danſer l'aimable. (*)

Pour l'ordinaire, une partie du haut Clergé de France aſſiſte à ce bal, & en fait les honneurs. Un Evêque ſe détacha de pluſieurs Prêtres qui l'environnoient, pour venir me demander comment je trouvois l'aſſemblée ? Fort belle, Monſeigneur, lui dis-je, quoiqu'extraordinaire. Et qui trouvez-vous d'extraordinaire ? me demanda-t-il. C'eſt, lui répondis-je, d'y voir votre grandeur.

Après l'Evêque, trois ou quatre Moines de différents Ordres m'accoſterent. Avouez, me dit l'un d'eux, qu'à Pékin vous n'avez pas une aſſemblée comme celle-ci. Cela eſt vrai, lui répondis-je, mon révérend Pere ; car à cette heureci tous nos Bonzes ſont enfermés dans

(*) Danſe grave européenne.

leurs retraites; & s'il y avoit quelqu'un d'assez osé pour les représenter dans un lieu aussi indécent que celui-ci, nos Mandarins, chargés de veiller sur les profanations de la religion, leur feroient donner la bastonnade.

Me sentant fatigué, j'allai me placer dans une loge; mais je n'y fus pas plutôt, qu'une Vestale, couverte de son voile, vint s'asseoir auprès de moi: elle me tint des propos si indécents, que je reconnus que c'étoit une prostituée. Quelque temps après, une Religieuse, en bandeau blanc & en habit noir, vint, dans la même loge, me proposer d'aller coucher avec elle. . . . . Crois-tu que de semblables divertissements ne corrompent pas les mœurs, & qu'un Gouvernement qui donne les mains à un pareil rendez-vous public, soit bien policé?

LETTRE LVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lyon.

Je suis de retour d'un voyage que j'ai fait à Geneve. L'envie de voir un Européen, qui passe pour le plus beau génie de son siecle, m'a fait entreprendre ce voyage.

Ce grand homme ne fait point sa résidence dans la Ville qui porte ce nom; il habite un beau château qui en est à quelque distance, où il a une excellente table, & où les étrangers, qui viennent l'admirer, sont admis. C'est, dit-on, la premiere fois depuis le renouvellement des arts en Europe, qu'on ait vu un Poëte avoir un cuisinier.

Son château a pour lui un grand avantage; c'est que sa personne y est en sûreté; car cette grande lumiere est brouillée avec toutes les lumieres d'Europe. Heureusement pour lui, il s'est trouvé un petit pays neutre sur la terre,

qui l'a reçu ; ſans quoi, il auroit peut-être été forcé de finir ſon exiſtence, faute d'un local pour exiſter.

Son château eſt bâti ſur le terrein de deux Souverainetés étrangeres qui ſont limitrophes; il eſt, pour ainſi dire, à cheval ſur deux Puiſſances : de maniere que s'il venoit à être pourſuivi par quelque Potentat, il n'auroit qu'à s'échapper dans une de ſes chambres oppoſées, & il ſeroit auſſi-tôt dans un pays étranger. Ce n'eſt pas ſi mal imaginé pour un écrivain, qui craint le reſſentiment des Princes, qui, en Europe, violent tout, excepté les frontieres des Etats.

Le lendemain de mon arrivée, je me rendis à ſon château : on m'annonça comme Chinois, & auſſi-tôt les portes de ſon appartement me furent ouvertes. Sa vue m'effraya ; je crus voir un ſpectre ; je n'ai jamais vu d'homme qui reſſemble plus à un mort. Cette momie européenne a à peine ſix onces de chair ſur les os. Puiſqu'il exiſte, il faut néceſſairement que ce ſoit un eſprit ; car il n'a point de corps. Tu t'imagines bien qu'il eſt vieux ; car il n'y a jamais eu de fantôme jeune.

Je m'entretins long-temps avec lui ſur l'Aſie ; & il me fit pluſieurs queſtions ſur le Gouvernement Chinois. Dieux ! que les grands génies européens ſont petits, quand on les examine à côté de leurs livres !

Jamais Auteur ne publia tant d'ouvrages différents, & n'enfanta tant de volumes. Il eſt continuellement agité du démon de ſes idées ; il ne dort, ni ne veille ; il penſe. Son eſprit eſt ſans ceſſe aux priſes avec ſon imagination. Il paſſe ſa vie à éclore : il enfante ſouvent ; mais il fait beaucoup de jumeaux ; c'eſt le pere aux Ménechmes ; car ſa mémoire trahit beaucoup de fois ſon eſprit. A force d'accouchements, il accouche ſouvent des mêmes productions.

Il ne laiſſe échapper aucune penſée ; tout ce qui ſe préſente eſt de bonne priſe : il ne ſe dérobe en rien à lui-même, le public jouit de toute l'étendue de ſon génie. Il ſe laiſſera tout entier à la poſtérité : il occupera la ſcene du beau génie, tant que ſon eſprit lui fournira des productions ; il ne mourra que lorſqu'il n'aura plus rien à dire.

Il eſt riche contre toutes les regles de la littérature. Il trafique depuis un demi-

ſiecle en génie ; il paſſe pour un des plus grands marchands en eſprit qu'il y ait eu en Europe ; il a débité pour plus de quatre cents mille livres tournois de ſes idées aux Libraires ; & pour ſe dépêcher d'être opulent, il leur a ſouvent vendu deux fois la même marchandiſe.

Je ne te dirai rien de la République de Geneve ; car mon deſſein n'eſt pas de t'entretenir d'atômes de Gouvernements politiques européens. La puiſſance de celui-ci eſt enfermée dans une Ville, & cette Ville n'a point de puiſſance. Les Souverains qui l'environnent s'en ſeroient déja ſaiſis, ſi elle pouvoit contribuer à leur grandeur ; mais ſa conquête n'ajouteroit rien à leur pouvoir. Les Genevois ne croyent ni à la Meſſe, ni au Pape ; auſſi ſont-ils très-actifs, très-laborieux, & leur population très-féconde. Leur génie s'eſt tourné du côté de l'horlogerie : leur induſtrie eſt à la minute. Ils montrent l'heure à toutes les nations chrétiennes ; on peut regarder cette Réblique, aujourd'hui, comme le cadran de l'Europe.

LETTRE LVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, , *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Le luxe est si grand en France, que cela va jusques à l'extravagance. Il jette la confusion dans toutes les classes de la société, & avec elle, détruit l'ordre de la subordination extérieure. Le dernier de l'Etat est habillé comme le premier. L'artisan se pare de même que le bourgeois. Le bourgeois employe autant d'emphase à sa parure que le Gentilhomme. Le Gentilhomme se met comme le Prince, & le Prince comme le Roi : de maniere qu'il n'y a plus de conditions : cela va au point, qu'on ne voit plus la différence du maître au valet, & de la Princesse à la courtisanne.

Ce luxe général, le croiras-tu ? tire sa source de la misere publique. Chacun veut affecter une richesse qu'il n'a pas, & se montrer différent de ce qu'il

eſt. Tel qui n'a pas les moyens d'aller à pied, imagine le luxe d'avoir une voiture; & c'eſt parce qu'il a un équipage, qu'il manque d'une infinité de choſes qui entrent dans les beſoins de la vie civile.

Ici le ſuperflu marche toujours avant le néceſſaire : on conſent de ſe paſſer de tout ce qui eſt utile, pour avoir ce qui eſt agréable. Bientôt on ne ſe nourrira plus, on s'habillera. L'agriculture deviendra inutile, les arts ſuffiront.

Les maîtres de la politique diſent que ce luxe eſt néceſſaire, parce que dans le gouvernement d'un ſeul, c'eſt l'unique moyen de faire circuler les richeſſes. J'adopterois volontiers cette maxime, ſi la folie ne s'en mêloit pas; mais il ſe trouve que ce luxe outré précipite les richeſſes d'un côté, tandis qu'il retarde leur mouvement de l'autre : or, c'eſt une mauvaiſe circulation que celle qui n'a point l'égalité & la modération en partage.

Mais quand tous les raiſonnements que l'on débite ſur le luxe monarchique ſeroient vrais, il en réſulteroit toujours un faux de ſubordination plus

nuiſible à la ſociété, que la circulation ne lui ſeroit avantageuſe.

Les premiers maîtres de la vie civile remarquerent que l'extérieur influe beaucoup ſur l'état phyſique de l'homme : c'eſt pourquoi ils indiquerent à chaque claſſe l'habillement qui lui étoit propre.

Il eſt certain que les loix ſouffrent beaucoup, lorſque les citoyens, qui devroient être habillés modeſtement, empruntent l'extérieur de ceux qui leur ſont ſupérieurs par leur rang : mais c'eſt un défaut commun à tous les légiſlateurs modernes, de ne point concilier les loix de la politique avec les maximes de la morale.

LETTRE LIX.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin,

De Paris.

LE Roi de France ne ſe mêle point des affaires de l'Etat; cela ne le regarde point. S'il vouloit le gouverner, le poids de la Monarchie l'accableroit; & s'il le partageoit avec quelqu'un de ſes

sujets, cela lui donneroit un égal. Son parti est pris, il s'en débarrasse entiérement ; mais comme il faut que les affaires de la société politique & civile aillent toujours, il crée à sa place des vice-souverains, qui se chargent du détail de la France.

Voici comment il s'y prend pour se dispenser d'être Roi. Il démonte la couronne, & divise le trône en quatre pieces différentes, qui forment autant de Gouvernements séparés : cela s'appelle ici, en terme d'administration, des Bureaux.

Ces Bureaux composent la Monarchie Françoise ; ceux qui les conduisent, se chargent des batailles de terre & de mer, ainsi que des finances, & des affaires extérieurs.

Le Bureau de la Guerre a soin que les sujets du Roi Très-Chrétien meurent méthodiquement dans les batailles, & que les armées détruites soient aussitôt remplacées par de nouvelles à détruire.

Le Bureau de la Marine a attention qu'il y ait peu de vaisseaux, & que les armées navales soient le moins nombreuses qu'il est possible.

Le

Le Bureau des Finances diſpoſe les choſes, de maniere que le Roi ait beaucoup d'argent, & que les ſujets n'en ayent gueres.

Le Bureau des affaires étrangeres fait en ſorte que tout ſoit étranger au Prince, & qu'il ne ſache pas un mot de ce qui ſe paſſe dans l'Etat.

Cela étant réglé ainſi, chaque chef de Bureau ſe met au travail, & tâche de remplir ſa charge le mieux qu'il lui eſt poſſible.

J'oublois de te dire que ces gens-là s'appellent ici des Miniſtres d'Etat.

LETTRE LX.

Suites des grands époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

LE quinzieme ſiecle offre un ſpectacle qui changea la face de l'Europe. Je trouve que les Chrétiens ſe rendirent criminels de leze-Divinité. Dieu, en créant le ciel & la terre, diviſa le monde en pluſieurs parties, ſéparées par des mers immenſes. Il avoit caché des peuples, pour ainſi dire, derniere

le globe, afin qu'ils n'eussent sans doute aucune communication avec ceux qui habitoient le centre : car s'il eût voulu que tout le genre-humain ne formât qu'une société, il l'eût rapproché davantage. Il est à présumer que les vertus des uns, ne pouvant être les vertus des autres, ni la religion de ceux-ci, la religion de ceux-là, il les avoit ainsi séparés.

Quelqu'envie que les Européens eussent eue de porter par-tout l'épouvante & l'effroi, ils avoient été forcés de borner leur fureur à eux-mêmes. Il n'y avoit point de chemin tracé sur l'océan : un Italien découvrit la boussole ; dès-lors il n'y eut plus de nations cachées dans le monde.

Le Prince Henri, fils d'un Souverain, dont les Etats n'étoient pas plus grands que la moitié d'une de nos médiocres Provinces, entreprit de pénétrer le reste de la terre, & de s'en rendre le maître à titre de découverte. Les Historiens d'Europe, qui prennent presque toujours les vices pour des vertus, l'appellent philosophe, & presque tous les Mandarins auteurs lui donnent le titre de grand, sans doute parce

qu'il fit de grandes choſes : mais on n'eſt grand que parce qu'on fait de bonnes choſes. S'il avoit été un philoſophe ſage, il eût prévu que les hommes, qui juſques-là avoient abuſé de tout, abuſeroient encore de cette découverte.

Ceux qui, avant ce Prince, s'étoient expoſés aux fureurs des flots, avoient découvert la fin du monde, qu'ils avoient fixée à certains degrés du tropique des Européens; mais Henri fit voir que ce n'en étoit-là que le commencement. Ses pilotes forcerent cette barriere, & ſe trouverent tout d'un coup dans un autre univers. On vit, pour la premiere fois, des hommes d'une eſpece nouvelle, qui faiſoient peur; car ils étoient noirs depuis les pieds juſques à la tête. On découvrit un autre firmament, des monſtres & des plantes nouvelles.

Ces découvertes euſſent fait la gloire du monde chrétien, ſi on les avoit faites pour rendre les peuples heureux : mais dès les premieres leçons, les Européens corrompirent cette nouvelle humanité. Ils ne prirent tant de peines, que pour communiquer le venin de leurs paſſions à des hommes qui étoient

d'autant plus heureux, qu'ils n'avoient qu'une affaire, qui étoit celle d'être tranquilles.

On doubla un cap qui devoit frayer un chemin autour de l'Afrique, qu'on appelle de *Bonne-Espérance;* nom qui trompa depuis tout le monde. Il fallut d'abord se battre avec ces nouveaux hommes, pour leur arracher des épiceries & d'autres drogues, dont on s'étoit toujours passé jusques alors. On commença par changer le sang des Européens contre des denrées : mais ce ne fut-là que le commencement des premieres entreprises. On forma bien d'autres desseins, lorsque, par d'autres découvertes, on soupçonna le globe plus grand qu'on ne l'avoit cru d'abord.

Jusques-là les guerres des Chrétiens s'étoient faites de proche en proche, parce qu'elles avoient eu l'Europe pour limite. Un chétif mortel voulut leur donner une plus grande étendue. Bien des siecles avant lui, un conquérant, appellé Alexandre, avoit ent'rouvert le globe; mais à sa mort, les portes de l'univers s'étoient refermées d'elles-mêmes, & les parties du monde, com-

me auparavant, étoient restées divisées. Un Italien, appellé Christophe Colomb, entreprit de les unir ensemble, & de ne faire de la terre entiere qu'un seul théâtre des vicissitudes humaines.

Colomb tenoit son ambition des Portugais : son imagination s'échauffa ; & après plusieurs remarques sur les mondes qu'on connoissoit, il jugea qu'il devoit y en avoir un autre qu'on ne connoissoit pas. Tous les Princes de l'Europe étoient alors si pauvres, qu'il ne s'en trouva aucun qui eût les moyens d'avoir deux ou trois vaisseaux pour aller prendre possession de ce nouvel univers. L'Espagne en accepta l'offre, mais non pas la dépense. Quelques citoyens se cotiserent ensemble pour faire les fraix d'une entreprise qui devoit changer la face de l'Europe.

On ne peut qu'être étonné, lorsqu'on fait réflexion combien les plus grandes révolutions en Europe ont dépendu des combinaisons du hasard. S'il ne se fût trouvé, dans ce temps-là, deux ou trois particuliers qui fissent les fraix de cette entreprise, il est à présumer que l'Amérique, cette quatrieme partie

du monde, ne feroit point connue aujourd'hui des autres.

Les conquêtes des Portugais & des Efpagnols exciterent l'émulation des autres nations. Toutes voulurent y avoir part : on prit les armes, & on fe battit, pour dominer fur des peuples libres & indépendants, & faire la conquête d'Empires & de nations, fur lefquels on n'avoit aucun droit. C'eft ici la plus grande injuftice qui ait jamais été commife chez les mortels, depuis qu'il y a une humanité. Auffi les deux nations, qui s'en rendirent les premieres coupables, n'ont jamais profpéré ; foibles & languiffantes, elles ont toujours dégénéré depuis.

La premiere vexation fut de vouloir que ces peuples fuffent de la même croyance ; c'eft-à-dire, Chrétiens, comme elles. Elles ne favoient point que leur phyfique n'étoit point propre à cette religion, & qu'il eft impoffible que des peuples, qui font à trois ou quatre mille lieues les uns des autres, puiffent croire à la même Divinité. La morale peut être la même ; mais le dogme doit néceffairement être différent. Des nations, que le climat rendoit ido-

lâtres, ne pouvoient être que de mauvais Chrétiens, &, par une ſuite néceſſaire, de mauvais citoyens. Voilà la ſource de cette antipathie naturelle qui ſe trouve entre les Américains, les Indiens & les Européens.

Des Mandarins, de la ſecte des Papes, leur diſoient que le Chriſt, depuis quinze cents ans, étoit mort pour eux, comme pour tout le reſte du genre-humain : c'étoit leur en apprendre la nouvelle bien tard ! ces peuples étoient en droit de ſe plaindre de la Divinité, qui avoit laiſſé vivre tant de ſiecles leurs ancêtres, dans une religion qui n'étoit pas celle qu'ils devoient avoir. Malheureux préjugé qui fut la ſource de tant de crimes! il fallut égorger des millions d'hommes, pour conſerver un petit nombre de fideles : l'univers fut arroſé de ſang humain. La religion du Chriſt déſola encore ici la terre : toute l'Amérique & une grande partie de l'Afrique, en furent dévaſtées.

L'hiſtoire des guerres de ces continents offre un tableau affreux. En liſant cette ſuite de forfaits commis de ſang froid contre le genre-humain, on ſent la nature ſe révolter : il eſt humiliant

dans ce moment d'être homme. On voit des peuples, tout d'un coup surpris, saisis, captifs, enchaînés; leurs Temples détruits, leurs Dieux foulés aux pieds, leurs Rois chargés de fers, condamnés à des supplices ignominieux. Quand les Européens n'auroient que ces crimes, ils passeront toujours chez les nations équitables, pour des monstres abominables. S'il y a une justice dans le Ciel, il faut qu'elle venge cette injustice.

Nous entendrons dire quelque jour à Pékin, que cette partie du monde a péri avec tous ses habitants. Le châtiment commence à s'exercer : déja une de ses Villes vient d'être engloutie dans les entrailles de la terre, avec ses citoyens. Et il étoit bien juste que ce Royaume fût le premier à être frappé de la vengeance divine, puisque c'étoit lui qui avoit commencé à ouvrir le nouveau monde, & à tracer aux autres nations le chemin au crime.

Sans ses conquêtes, il n'eût pas été impossible qu'elle eût remédié à ses anciennes émigrations : de bonnes loix eussent suffi pour cela; & il pouvoit arriver qu'une suite de grands Rois eût réparé les fautes de tant de mauvais : mais elle

n'en reviendra pas maintenant, parce qu'elle a dans son sein une source continuelle de destruction.

Par une fatalité, qui ne pouvoit être que la suite de la cruauté & de l'aveuglément, on perdit de vue le continent connu, pour fixer ses regards sur l'inconnu. L'Amérique & les Indes devinrent le principal, & l'Europe l'accessoire : on laissa en friche celle-ci, pour défricher l'autre. On y créa des denrées ; mais ces denrées, encore une fois, ne valoient pas des hommes. Enfin, on dépeupla deux parties du monde, pour en peupler une qui ne se peupla jamais.

La punition céleste n'attendit pas aux générations futures : elle se fit sentir dans celle-là même. Une maladie, inconnue auparavant, & qui tire son levain de ces nouveaux mondes, attaqua la vie dans la source même de la vie & des plaisirs. Toute l'Europe en fut frappée : elle étendit son influence sur les deux especes. Comme le mal étoit dans la génération elle-même, c'est en peuplant qu'il se communiqua toujours. La nature perdit sa force & sa vigueur, & dégénéra sans cesse. Le venin de cette infection a répandu par-tout son poison :

l'innocence n'en met pas aujourd'hui à l'abri ; on eſt malade avant que de s'expoſer à l'être. L'hymen, le plus ſaint de tous les engagements, n'en exempte point ; car ſa malignité eſt répandue dans le ſang.

Les vierges elles-mêmes en ſont attaquées : ſa corruption prévient la perte des mœurs. Les loix, la religion, la morale, ne ſont pas capables d'en prévenir les effets ; elles peuvent bien défendre l'acte qui fait qu'on eſt malade, mais non pas la maladie.

C'eſt un malheureux héritage que les peres tranſmettent à leurs enfants, & que ceux-ci ſont paſſer à leurs deſcendants, de génération en génération. On peut regarder l'Europe maintenant comme une ſociété de malades : les nations qui la compoſent, ſont des corps valétudinaires.

Les Phyſiciens employent un remede qu'ils appellent mercure, dont l'effet eſt d'agir par ſon propre poids, & de précipiter, dit-on, le venin : mais cette précaution n'eſt d'aucune utilité en général ; car tandis qu'on purifie le ſang des malades d'un côté, la corruption gagne de l'autre. Pour extirper entié-

rement ce venin, & rendre à cette partie du monde ſa premiere vigueur, il faudroit couvrir l'Europe de mercure, & paſſer toutes les nations qui la compoſent, par le grand remede; ſuppoſé que ce qu'on appelle de ce nom, en ſoit un.

Il ſembloit que tous les fléaux du monde fuſſent attachés à cette découverte. On fouilla dans la terre, & on y trouva un grand tréſor, qui acheva de ruiner l'Europe. Je n'ai jamais mieux ſenti la ſupériorité de notre Gouvernement ſur celui des Princes chrétiens, qu'à cette époque. Nos Empereurs, qui n'ont jamais voulu qu'on ouvrît des mines abondantes d'or & d'argent, ſavoient, ſans doute, que le véritable tréſor des peuples, eſt dans les productions des denrées, & non dans un métail, qui, par lui-même, n'étant ni la nourriture ni le vêtement, ne ſauroit être une richeſſe. Si les Princes chrétiens, qui gouvernoient alors l'Europe, euſſent eu la moindre idée de l'adminiſtration économique, ils n'euſſent jamais permis l'introduction de tant de métaux en Europe, qui pouvoient faire beaucoup de maux, & pas un ſeul bien.

Il falloit conserver l'ancienne mesure des richesses, & ne pas permettre qu'elles s'agrandissent, parce que ce changement devoit nécessairement causer une révolution. L'or & l'argent représentent toutes les especes de richesses : c'est le miroir de l'aisance publique; mais de quelque grandeur que soit la glace, elle représente toujours les objets de même. Le prix des denrées & de toutes les autres commodités de la vie augmenta dans la proportion de la somme de ces métaux : car qu'il y ait en Europe un milliard de numéraire ou cent milliards, la chose est indifférente par elle-même : on peut faire, avec cette premiere somme, tout ce qu'on fait avec la seconde. En recherchant cette proportion dans les Historiens économiques chrétiens, je trouve qu'il y a maintenant vingt-une fois plus d'argent en Europe, qu'il n'y en avoit avant la découverte des nouveaux mondes. C'est un numéraire immense, inutile, & qui ne fait qu'embarrasser. Voilà les biens que les mines, chez les Européens, ne firent point : voici maintenant les maux qu'elles firent.

En rendant tout d'un coup quelques

Princes chrétiens puissants, elles exciterent leurs desirs, & réveillerent leur ambition. Ces Souverains formerent mille projets d'agrandissement, qu'ils n'avoient jamais eus auparavant. La répartition géométrique des richesses qui étoit auparavant, avoit mis la plupart des Souverains dans l'impuissance de troubler l'Europe. Ils n'avoient pas les moyens d'avoir de l'ambition.

L'Amérique leur ayant procuré beaucoup d'argent, ils acheterent des soldats, avec lesquels ils troublerent les nations.

Un grand luxe, qui s'établit alors, rendit les Européens pauvres & indigents au milieu d'une mer de richesses. L'agriculture diminua dans la proportion de l'abondance de ces métaux: on ne pensa plus qu'à en acquérir; on oublia ce grand principe que l'or & l'argent ne sont pas des richesses, mais des métaux qui les représentent.



LETTRE LXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LA maladie que j'avois gagnée à la tragédie françoiſe, dégénéra inſenſiblement en une mélancolie ou triſteſſe. Je ne voyois pendant la nuit que des ſpectres ; & durant le jour, mon imagination étoit remplie de meurtres & d'aſſaſſinats.

Je conſultai la ſavante Faculté de Médecine de Paris. Les graves Eſculapes qui la compoſent, après avoir examiné tous les ſymptômes de mon indiſpoſition, trouverent qu'il falloit chaſſer cette maladie par une autre : ce qui eſt la pratique ordinaire de ceux qui compoſent ce ſavant corps. Pour me guérir des mauvais effets de la tragédie, on m'ordonna de fréquenter la comédie. L'ordonnance étoit conçue en ces termes:

» Le patient aſſiſtera à la repréſen-

» tation de *Pourceaugnac*. Dans le cas » où *Pourceaugnac* n'opéreroit point, il » verra le *Mercure galant*, qui eſt une » antidote contre toute ſorte d'humeur » noire & peccante. Si, après cette pie- » ce, il n'éprouve aucun ſoulagement, » nous lui ordonnons les *Précieuſes ri-* » *dicules*. Et ſi tout cela ne fait rien, il » aura recours au dernier ſpécifique ; il » aſſiſtera à l'incomparable piece des *Four-* » *beries de Scapin*. Le malade ſur-tout » donnera une pleine attention à la ſcene » du ſac. »

Quand on ſe porte bien, on ſe moque de ces docteurs qu'on traite d'ignorants ; mais lorſqu'on eſt malade, on ſe ſoumet aveuglément à leurs ordonnances.

J'attendis avec impatience qu'on jouât les ſpécifiques énoncés dans l'ordonnance. Cependant je me mis en régime par les petites pieces du *Fleuve d'oubli*, de la *Coupe enchantée*, des *Trois Couſines*, de l'*Amant Auteur & Valet*, & du *François à Londres*.

On ne donna ni *Pourceaugnac*, ni le *Mercure ;* mais les Comédiens ordinaires du Roi anoncerent les *Fourberies de Scapin*, ſuivies des *Précieuſes ridicules*.

J'espérois beaucoup de ces deux pieces, qui faisoient les honneurs de l'ordonnance de la Faculté de Paris; mais je ne sais comment cela se fit, le remede n'opéra point; un bâillement, même considérable, me prit précisément à la scene du sac, qui devoit me soulager.

Cependant je m'apperçus que l'ordonnance étoit dans les regles; car l'assemblée rioit, comme on s'exprime en France, à gorge déployée. Sans doute qu'il y avoit en moi un vice radical, auquel la Faculté ne pouvoit point remédier; car il n'est pas donné à un Chinois, qui a l'esprit un peu réfléchi, de rire, comme un François, des fatuités & des équivoques sales & mal cousues, dont ces farces sont remplies. C'est un don de nature. Il faut pour cela avoir assez de mauvais goût pour préférer les mots aux choses, les phrases à l'expression, & la fade plaisanterie à la saine morale.

Toutes les comédies de ce théatre ne sont point de farces. Il y a des pieces sérieuses qui ont pour objet la réforme des mœurs. Celles-ci sont pour l'ordinaire pleines de portraits & de tableaux.

Chaque vice capital de la société a sa piece qui est faite exprès pour lui. Mais il me semble que le défaut qu'on y veut peindre, vient de trop loin; & qu'on le place sur la scene dans un jour, où on lui donne un caractere forcé qui le fait sortir de sa sphere. Quoique les Européens soient bien ridicules, ils ne le sont jamais tant que leurs pieces. La comédie va plus loin que la nature; les copies sont toujours à cent lieues de l'original.

Un François aussi avare, aussi tartuffe, aussi menteur, aussi misanthrope, aussi orgueilleux, aussi suffisant, aussi joueur, aussi fat, & aussi impertinent que les pieces qui le réprésentent, se banniroit lui-même de la société.

On dit pour raison qu'il faut grossir les objets sur la scene; je crois qu'on dit mal. Si le théâtre (de l'aveu même des Européens) est un miroir où chacun doit se voir, pourquoi en forcer la glace? Je cherche continuellement la nature en Europe, & par-tout je ne trouve que l'art.

LETTRE LXII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LEs grands en France ſont bien magnifiques. Ils ſont ſervis par des eſpeces de ſeigneurs qu'on appelle laquais ou valets. Ces laquais ſont auſſi-bien habillés qu'eux, &, pour l'ordinaire, ont auſſi bonne mine. Ils prennent leur ton & leur allure, & les imitent ſi bien, qu'il n'y a preſque aucune différence de la copie à l'original. A l'égard des mœurs, elles ſont exactement les mêmes; car on dit ici pour proverbe: *tel maître, tel valet.*

Un Gentilhomme François débauché a, pour l'ordinaire, à ſon ſervice un valet ivrogne. Si un maître eſt vain, orgueilleux & impudent, ſont laquais eſt fier, hautain & impertinent.

Les talents ſont auſſi égaux. L'homme d'Etat a preſque toujours à ſon ſervice une ſorte de petit Miniſtre qui connoît les Cours. Le politique a pour

laquais un intrigant, qui eſt au fait des intérêts des Princes ; & l'homme à bonne fortune, prend un dégourdi qui ſait mettre à contribution les femmes de qualité.

Afin qu'il ne manque rien à la métamorphoſe, ils prennent le même titre que leur maître : par exemple, ſi un Officier a une croix à ſa boutonniere, ſon laquais s'appelle Chevalier : s'il porte le collet, ſon valet n'eſt connu, parmi ſes camarades, que par le ſurnom de l'Abbé, & ainſi des autres titres.

Ces valets pouſſent même l'impudence juſques à s'arroger les noms des premiers Seigneurs & des Princes du Sang de la Cour, dont ils portent la livrée.

Il n'y a pas long-temps que, paſſant dans la rue St. Honoré, je vis un homme habillé de bleu, qui, en accoſtant un autre qui portoit un juſte-au-corps de couleur Iſabelle, lui dit, bon jour, Luxembourg : comment te portes-tu ? Fort bien, lui répondit celui-ci ; & toi, Villeroi, comment va la ſanté ? Là-là, reprit ce premier ; depuis mon dernier voyage de la Cour avec Châtillon, je me ſens très-échauffé. Les petits cou-

chers du Roi m'abyment ; si cela dure, je n'y tiendrai point, je déserterai Versailles.

Et un moment après, ayant apperçu de l'autre côté de la rue un grand jeune homme à talons rouges & à plumet, il lui cria, de maniere à être entendu de tout le monde : Adieu, Conti : y a-t-il long-temps que tu n'as vu Condé ? oui, répondit celui-ci ; c'est depuis que Richelieu est parti pour la Province.

Je ne saurois que penser de cette impertinence ; mais j'ai appris depuis que c'est une prérogative des laquais de Paris, de s'appeller comme leurs maîtres. Les étymologistes prétendent que c'est un droit de nature, qui tire son origine du côté gauche.

LETTRE LXIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lyon.

JE partirai dans peu de jours pour me rendre en Italie. Quand un étranger n'a point de payements à faire à Lyon, qu'il n'eſt ni manufacturier, ni fabricant, il y eſt de trop. L'on ne ſait comment s'y prendre pour vivre avec un peuple qui tourne toujours ſur le même pivot. Il eſt difficile de trouver ſur la terre, un pays plus inhabitable que celui-ci, pour un homme qui n'a point de payement à faire, d'étoffes à fabriquer, ou d'argent à prêter.

J'oubliois de te parler d'une ſociété de Bonzes que j'ai vus ici, qu'on appelle Comtes de St. Jean. Quoiqu'ils ſoient dévoués à l'Egliſe par état, ils ſont Chevaliers, & il ne leur manque que l'épée pour être Officiers. Ils ſont vœu de ne pas ſe marier, vœu qu'ils obſervent religieuſement; auſſi ne pren-

nent-ils point de femmes ; ils vivent avec des concubines. On fait chez eux des preuves très-rigides ; mais ce n'est pas de vertu ; elle n'est point nécessaire dans leur ordre : il est question de noblesse. Quelque vicieux & débauché que soit un homme, on ne peut point le refuser dans la société, dès qu'il a prouvé les seize quartiers.

Comme l'ordre ne fournit point aux Bonzes de quoi subsister, il faut que chacun s'intrigue & vive d'industrie. Parmi le grand nombre de ces aventuriers, il y en a toujours quelqu'un qui fait fortune, & s'éleve dans le monde. Il n'y a pas long-temps qu'un de ces Bonzes Chevaliers possédoit une grande charge à la Cour : ses confreres en espéroient beaucoup ; mais le songe fut trop court. Dans le temps qu'on croyoit qu'il jouissoit de la plus grande faveur, il périt misérablement d'un coup d'éventail : une femme, qui l'avoit élevé, le précipita. L'idole étoit renversée, lorsqu'on prit l'encensoir.

LETTRE LXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même à Pékin.*

De Paris.

Un étranger, qui veut se mettre au fait de la carte de Paris, a besoin d'un pilote national; sans quoi il côtoye long-temps la société.

J'ai fait choix d'un qui est né sur le bord de la Seine. Mon conducteur n'est plus dans cet âge où les François extravaguent; aussi, dit-il lui-même, qu'il n'est plus si fol aujourd'hui qu'il l'étoit autrefois; sa réputation est établie. Il possede toutes les qualités actives & passives qui attirent ici la considération publique: il a dissipé une grande fortune, a hasardé des sommes considérables au jeu, a eu des maîtresses, & a entretenu des filles, des chiens, des chevaux, & s'est battu plusieurs fois en duel.

Il connoît les intrigues de la Ville, & est au fait de toutes les galanteries de l'un & de l'autre sexe. Il n'y a gueres

de parties de plaifir où il ne fe trouve mêlé. Il peut nommer les femmes qui ont trompé leurs maris, & celles qui font prêtes à tromper les leurs : il fait diftinguer celles qui ont de la vertu, de celles qui font femblant d'en avoir.

Il pourroit faire l'hiftoire des filles de la Comédie & de l'Opéra de Paris, tant il eft au fait de leurs intrigues. On lui donne de l'efprit, c'eft-à-dire de la vivacité & des faillies.

Au refte, il a des principes, & eft fur-tout très-délicat fur le point d'honneur. Il eft reçu chez les grands, où il a fes entrées franches & fes dîners réglés. On le falue, & on l'embraffe réguliérement : bien des gens lui difent qu'ils l'eftiment; car il a été à la guerre, & s'eft battu plufieurs fois en bataille rangée pour l'honneur de la Couronne de France : auffi porte-t-il à la boutonniere un petit ruban rouge, d'où pend une médaille d'or ; ce qui fait qu'on l'appelle Monfieur le Chevalier.

Il n'eft pas tout-à-fait Gentilhomme, mais il eft prefque noble. Le premier de fes ancêtres étoit laquais du Roi Clovis. Il parloit autrefois beaucoup de fes titres; mais depuis qu'un généalogifte

logiste lui a prouvé que, dans ce temps-là, les Rois de France n'avoient point de laquais, & que tous ceux qui les servoient étoient des serf, il est devenu muet sur son origine, & ne parle de ses ancêtres que devant les gens qui ne connoissent point l'histoire de France.

Il a du goût pour la belle littérature, & s'attache sur-tout aux ouvrages d'érudition : aussi parle-t-il pertinemment du Sopha, de Marianne, & du Paysan parvenu.

LETTRE LXV.

Le même, au Censeur de l'Empire, à Pékin.

De Paris.

IL faut que les François ayent une grande disposition à une maladie, que leurs médecins appellent asthme; car ils se promenent continuellement, & passent leur vie à prendre l'air.

Il y a ici cinq jardins publics qu'ils arpentent depuis le matin jusques au soir. Ces malades me paroissent si gail-

lards, que je ne les ſoupçonne pas malſains; du moins ils fatiguent comme des gens qui ſe portent bien. Tu ne ſaurois croire combien cela paroît ſingulier à un Chinois, de voir trois ou quatre mille perſonnes dans une allée, aller, venir, ſe croiſer, s'eſquiver, & qui n'ont, pendant quatre heures d'horloge, d'autre affaire que d'arriver au bout d'une avenue, & de retourner ſur leurs pas.

Quand nous voulons voyager à la Chine, nous nous expatrions : ici on voyage vingt-cinq ans de ſuite ſans ſortir d'un jardin. Il y a tel Pariſien qui a fait plus de chemin qu'il n'y en a dans le voyage du tour du monde, ſans avoir jamais paſſé l'enclos d'une allée.

Ces promenades ſont fort commodes; ſans elles, la nation ne ſe rencontreroit point, & manqueroit des moyens de ſe corrompre; au-lieu qu'on eſt ſûr de s'y voir & de ſe ſéduire. Toutes les parties de plaiſir s'ébauchent dans ces lieux.

Le jardin qui a aujourd'hui le plus de réputation pour les intrigues, eſt celui qu'on appelle le Palais-Royal. Les

débauchés de profeffion vont tous les jours y marchander des femmes, & jetter le mouchoir à celles qu'ils favent n'être point cruelles.

Les divinités de l'Opéra, le vifage illuminé, pleines de blanc & de rouge, & habillées comme elles font fur la fcene, s'y rendent à la fortie de ce fpectacle, & viennent y jouer un nouveau rôle avec le public, qui repréfente avec elles.

Les promeneurs les plus affidus, font de vieux militaires, qui portent une médaille à la boutonniere de leurs habits. Ils font toujours en embufcade dans la grande allée; on diroit qu'ils y attendent l'ennemi.

LETTRE LXVI.

Le même, au Mandarin des Cérémonies, à Pékin.

De Paris.

QUand un grand meurt ici, cinq ou fix cents perfonnes déguifés s'affemblent devant fa porte; ils enlevent le corps, & fe mettent à chanter dans les

rues, comme s'ils étoient bien-aises qu'il y eût un homme de moins sur la terre. La procession est pourtant grave; elle marche magistralement & à pas comptés; sans doute afin que le public puisse jouir de la musique funebre, & se donner le spectacle du néant. Dès qu'on est arrivé au lieu où l'on doit déposer le corps, on fait autour de la fosse un dernier concert funebre; après quoi on donne la permission aux vers de finir la cérémonie.

Les trépassés, en Europe, ne perdent pas la lumiere tout d'un coup; souvent ils sont plus éclairés après leur mort, qu'ils ne l'ont été pendant leur vie. Il y a tel citoyen qu'on conduit dans les ténebres de la nuit à la faveur de mille bougies. Il faut être bien riche à Paris pour avoir les moyens de mourir: si on ne l'est pas, c'est une seconde mort de savoir par avance qu'on ne jouira d'aucun éclat après son décès.

L'ostentation, qui conduit toutes les actions de la vie humaine, continue ici, lors même que cette vie n'est plus; on est vain jusques dans le dernier période de l'humiliation. Ce n'est point que l'ostentation des enterrements soit gaye; on

s'attache, au contraire, à rendre cette magnificence lugubre : c'eſt en quoi je trouve l'excès de la folie européenne. Il peut être quelquefois permis de ſe réjouir avec magnificence ; mais il ne doit jamais l'être de s'attriſter avec ſplendeur. Puiſque nous voilà ſur les cadavres, il faut que je te donne ici l'hiſtoire des morts.

La manie des funérailles eſt très-ancienne ; elle date de la création du monde. Comme il fallut des cérémonies pour établir la ſociété, on les continua juſques après que ceux qui compoſoient cette ſociété n'exiſtoient plus ; & c'eſt en quoi on paſſa les bornes du bon ſens.

Les funérailles furent différentes, ſuivant les climats, le génie des peuples, & le caractere des nations. Il y eut des pays où l'on enterra les hommes gravement ; il y en eut d'autres où les ſépultures furent une cérémonie burleſque. La forme des gouvernements influa ſur les trépaſſés ; on n'enſévelit pas les morts dans les Républiques comme dans les Monarchies. La liberté, qui ne devoit ſe faire ſentir que pendant la vie, s'étendit juſques après la mort. L'hiſtoire

des enterrements eſt celle de l'extravagance humaine.

A Rome, on faiſoit une eſpece de farce de cet acte de religion. Les parents louoient des Comédiens pantomimes, qui jouoient le rôle du défunt. Ils imitoient ſon ton, ſa voix, & ſa maniere de s'exprimer. On louoit auſſi des bandes de pleureuſes dont on achetoit les pleurs. Il y avoit un maître pleureur qui battoit la meſure des larmes, & donnoit le ton aux lamentations & aux cris lugubres. On auroit pu appeller cette muſique le concert des morts. Les parents du défunt exprimoient leur douleur de la perte qu'ils venoient de faire, dans la proportion de l'argent qu'ils donnoient pour faire répandre des larmes.

Afin que les défunts ne ſe trouvaſſent point au dépourvu, & qu'ils ne reſtaſſent pas ſur la terre après leur mort, on leur mettoit ſous la langue une piece de monnoie pour payer le droit de ſortie de ce monde. Les Moſcovites laiſſent à leurs cadavres une piece d'argent, pour remettre de la main à la main à Saint Pierre.

Dans les mémoires des trépaſſés, on

trouve des peuples qui ne donnent point de ſépulture au corps de leurs citoyens; ils les pendent à des arbres. La religion faiſoit alors, envers les innocents, ce que les loix ont établi depuis contre les coupables.

Les Egyptiens dépoſoient les cadavres dans des caves, où ils ne pourriſſoient pas; ils conſervoient juſques aux traits de leur viſage : de maniere qu'on peut dire que les Egyptiens vivoient deux ou trois mille ans après leur mort.

Les Romains, qui vouloient que les corps finiſſent avec la vie, les brûloient; les Péoniens les noyoient; les Hircaniens, au-lieu d'en faire le pâturage des vers, en faiſoient la nourriture des chiens; & afin de n'être pas mangés par de vilains mâtins qui vivoient des cadavres ordinaires, les gens comme il faut avoient des chiens qu'ils entretenoient pendant leur vie, pour en être dévorés après leur mort.

Il y eut des Pays où l'on piloit les cadavres dans un mortier, & on en faiſoit une infuſion; les parents du défunt, pour ſoulager leur douleur, prenoient une décoction de mort. Dans d'autres continents, on enterroit les hommes

dans des réservoirs, afin qu'ils fussent mangés par les poissons : de maniere que, lorsqu'un citoyen venoit à décéder, il falloit tout de suite envoyer à la pêche ; si elle n'étoit pas heureuse, il étoit privé des honneurs de la sépulture.

Il fut défendu à un certain peuple de mourir couché ; pour avoir un tombeau après son trépas, il falloit finir debout. Il peut se faire que le législateur mortuaire de cette nation voulût bannir par-là l'oisiveté ; il est certain du moins que ce réglement pourroit être utile dans quelques Pays de l'Europe, où les hommes, plongés dans la fainéantise, meurent tous les jours d'inaction. Une loi, qui les obligeroit à se tenir debout, les éloigneroit du sommeil de la mort.

Il y eut des continents où il falloit être noble, pour avoir l'honneur d'être brûlé après sa mort ; on n'enterroit que les pauvres gens, & ceux qu'on méprisoit assez, pour les laisser manger aux vers.

On trouve des peuples chez qui l'humanité n'eut d'autre tombeau, que cette même humanité ; ils mangeoient les cadavres. Les enfants assaisonnoient leurs peres après leur mort, & en faisoient

un grand repas. Le cœur humain eſt ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions. Cette ſépulture paſſoit pour la plus honorable, il n'y avoit que des enfants cruels & barbares qui ne mangeaſſent point leurs peres.

Les Braſiliens ne dévoroient pas indifféremment tous les cadavres ; ils n'uſent de cette hoſpitalité qu'envers les plus chers de leurs parents & de leurs amis. Au Congo, la nature a pour tombeau la nature ; les meres y mangent les enfants qu'ells viennent de mettre au monde.

Dans la Caffrerie, tous les parents du défunt ſont obligés de ſe faire couper le petit doigt de la main gauche, pour le placer dans la foſſe auprès du cadavre ; pour complaire aux morts, on mutile les vivants.

Les funérailles les plus diſpendieuſes pour l'humanité, & qui coûtent les plus à la nature, ſont celles du Cham de Tartarie ; après ſont décès, on tue tout ce qu'on rencontre ſur ſon chemin, afin qu'il ait un grand nombre de manes qui puiſſent le ſervir dans l'autre monde.

Il étoit défendu autrefois d'inhumer les cadavres dans les pagodes chré-

tiennes ; aujourd'hui elles ſont empeſtées de pourriture & d'oſſements ; l'Auteur de la vie ſe trouve au milieu d'un tas de morts.

LETTRE LXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

TU voudrois t'inſtruire de la maniere dont les peuples d'Europe ſont gouvernés. Je vais te l'apprendre. Tu ſeras au fait dans un inſtant de cette ſcience. Il ne faut point d'eſprit pour la mettre en pratique, & le génie n'y eſt pas abſolument néceſſaire.

Voici comment cela ſe pratique dans les différents Gouvernements.

Une Reine de France, d'Eſpagne ou de Portugal, met au monde un enfant mâle : on le ſalue en naiſſant comme Roi.

Quelques années après, un Mandarin de la premiere claſſe lui met la couronne ſur la tête ; il lui dit qu'il eſt

en état de gouverner les peuples, & il les gouverne : voilà la ſcience du Gouvernement monarchique.

Celle du républicain n'eſt gueres plus difficile. Quatre ou cinq cents nobles naiſſent à Gênes ou à Veniſe. Quand ils ſont parvenus à l'âge de raiſon, on leur dit que leur naiſſance leur donne droit à la Souveraineté : ils le croyent, & les peuples auſſi. Ils prennent place dans une grande chambre, qu'on appelle Sénat, d'où ils donnent des loix à leurs compatriotes, qui par-là deviennent leurs ſujets.

Dès que le Roi de Pologne eſt mort, cent mille hommes s'aſſemblent dans une grande plaine pour ſe choiſir un Souverain, capable de les gouverner. Les candidats font leurs offres ; & celui qui donne le plus d'argent, devient Roi. Cela s'appelle le Gouvernement électif.

A Rome, un homme vieux, infirme, à qui on donne le nom de Saint, n'a pas plutôt fermé les yeux, que d'autres vieillards, qui ont l'ambition de devenir ſaints auſſi, s'enferment dans un lieu qu'on nomme le Conclave, où, après bien des débats & des intrigues,

le saint est élu par des hommes à la pluralité des voix ; ce qui s'appelle le gouvernement du souverain Pontife.

Tu vois qu'il ne faut pas être bien sorcier pour gouverner les peuples d'Europe.

Il est vrai que cela n'est pas si aisé en Angleterre, où la souveraine Puissance réside dans un corps politique qu'on nomme Parlement. Comme ce peuple se gouverne par ses représentants, le génie ici est plus requis ; car il faut que les membres du Parlement corrompent les peuples, (*) & que le Roi corrompe les membres; ce qui demande un grand détail, & beaucoup d'intelligence : aussi ce Gouvernement passe-t-il aujourd'hui pour le mieux combiné de l'Europe.

Ne crois pas cependant que les Etats soient privés d'institution. Chaque peuple a la sienne. L'honneur, la vertu & la crainte, sont les principes des trois Gouvernements : mais comme, chez les Européens, il n'y a plus ni crainte, ni vertu, ni honneur, ce qu'on dit des

(*) Il veut parler sans doute des élections.

constitutions n'est qu'un Roman politique, dont la théorie n'a rien à faire avec la pratique.

LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

Dieu, au commecement du monde, forma le Ciel, puis il créa la terre, ensuite il fit une haute montagne que j'ai passée pour me rendre à Turin. Elle s'éleve jusques dans les nues. Dès qu'on est au sommet, on se trouve dans la région de la lune : c'est la plus longue échelle qu'il y ait sur la terre pour monter au ciel ; quand on est au bout, on voit l'univers sous ses pieds.

Je crois que Dieu avoit ramassé ce grand tas de pierres, afin de bâtir une Ville propre à emprisonner les démons, qui par-là se seroient trouvé séparés des hommes ; mais, comme depuis la venue de celui que les Européens appellent le Messie, ces mêmes hommes

ſe ſont pervertis, la Ville eſt devenue inutile; attendu que les démons eurent pour priſon le corps des Chrétiens.

La Ville du Turin eſt réguliere, petite, & bien bâtie. Son peuple n'eſt ni Italien, ni François; c'eſt un mixte. Il n'eſt ni aſſez franc, ni aſſez généreux pour paſſer pour François; ni aſſez fourbe, ni aſſez ruſé, pour être réputé Italien. Les Chymiſtes prétendent que, ſi l'on tiroit la quinteſſence d'un Piémontois, ſur cinq onces, il y en auroit trois de Françoiſes, & deux d'Italiennes.

Il ne manque que la parole à ce peuple pour parler. S'il avoit une langue, il s'exprimeroit comme les autres nations de l'Europe; mais il eſt réduit à un jargon. Le François & l'Italien, que les Piémontois parlent tour-à-tour, ſont deux langues mortes, qui leur viennent de l'étranger; & c'eſt toujours un inconvénient que de tirer des autres la facilité de rendre ſes idées.

La confuſion & le déſordre qui regnent dans les autres Capitales de l'Europe, ſont bannis de celle-ci: chaque partie de la ſociété eſt à ſa place, & n'en ſort pas. A la premiere inſpec-

tion, on reconnoît que la régularité & la ſubordination partent d'une ſource plus pure, que celle des Officiers ſubalternes : on découvre que le Prince eſt le premier Lieutenant de police de ſa Capitale.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

J'Ai vu le Roi de France : on peut jouir de la préſence de ce Monarque tous les matins, à une certaine heure, dans la pagode ou chapelle de ſon château de Verſailles, où il va faire ſa priere à l'idole Chriſt ; c'eſt-là que je l'ai conſidéré tout à mon aiſe.

Louis XV eſt un vieillard d'environ quatre-vingt-dix ans ; quoiqu'on liſe ici dans de petits livres qu'il n'en a que cinquante-un : mais on eſt fort vieux, lorſqu'on eſt très-uſé.

Ceux qui l'ont vu, il y a vingt ans, prétendent qu'il commençoit déjà à n'ê-

tre plus jeune ; car sa vieillesse vient de loin. On juge, à son teint sombre & obscur, qu'il a percé bien des nuits. Il y a, dit-on, dans le château de Versailles, de petits appartements qui usent beaucoup les tempéraments des Rois de France. Les Physiciens de ce Royaume assurent que, lorsqu'un Prince régnant y a vécu trente ans, il se trouve perclus de tous ses membres.

On donne ici plusieurs raisons de cette vieillesse anticipée des Monarques François. Quelques-uns prétendent que c'est une liqueur blanche & mousseuse, qui vient d'une Province qu'on nomme la Champagne, qui leur attaque les nerfs ; d'autres disent que c'est un petit lit de repos, qui est dans une alcove de cet appartement, qui, au-lieu de tranquilliser les sens, cause au contraire une lassitude dans tous les membres. Il en est qui avancent que cela vient d'un grand nombre de batailles rangées, que les Rois de France donnent aux cerfs & aux daims de leur parc, où ils assistent toujours en personne ; car il n'y a rien qui use tant que la guerre.

On peut conjecturer que Louis, avant sa vieillesse, devoit faire un beau

Prince : mais il y a fort peu de gens en France qui s'en souviennent, quoiqu'il y en ait un grand nombre qui l'ayent vu naître, tant cette belle fleur passa vîte, Il ne lui reste aujourd'hui, du débris de sa figure, que les yeux qu'il a encore vifs & perçants. On prétend que, lorsqu'il jouissoit de son premier visage, aucun mortel n'osoit soutenir ses regards : mais ses traits se sont beaucoup humanisés; on peut le fixer aujourd'hui impunément.

Il est l'arriere-petit-fils du Monarque, dont les Mathématiciens Européens à Pékin nous ont tant vanté la grandeur & la magnificence. Il a fallu que plusieurs Princes soient morts, comme tout exprès, pour lui frayer le chemin au trône : on peut dire qu'il tient sa couronne de la quatrieme main.

Il étoit si maladif, quand son Bisaïeul mourut, que le Mandarin Régent du Royaume crut que ce n'étoit pas la peine qu'un Prince si foible régnât longtemps. On a dit, & l'on a écrit, qu'il chercha à s'en défaire : mais, soit qu'il prit mal ses mesures, ou que le fait soit faux, il ne mourut pas. Ce qui le fit soupçonner, c'est qu'en cas de mort,

il devoit régner à sa place ; or on assure qu'en Europe, lors qu'entre le Prince qui porte la couronne, & celui qui doit la porter, il n'y a d'autre différence qu'une prise de poison, cette prise-là se trouve toujours sur la table du régnant.

Quoi qu'il en soit, on maria ce Monarque de bonne heure avec la fille d'un Roi sans Royaume. Ce Prince errant, qui, en s'alliant au trône de France, croyoit s'approcher du sien, se trompa. On ne lui donna d'autres Etats qu'un petit vuide-bouteille royal, à côté de Versailles, où il avoit la liberté de se plaindre tous les jours à sa fille, d'être le beau-pere impuissant du plus puissant Roi du monde. Il est aujourd'hui Souverain d'un petit Etat, où il doit régner inclusivement jusques à la fin de ses jours. A sa mort, il ne pourra disposer que de son pourpoint.

Dès sa jeunesse, on donna à Louis un Précepteur, qui lui apprit : *que l'épargne & l'économie doivent être les premieres vertus des Souverains ; qu'avec du temps & de la patience, on vient à bout de tout ; qu'un Roi, pour être grand, ne doit presque point tenir d'espace ; qu'un*

Monarque Chrétien doit coucher avec sa femme, & ne point convoiter celle de ses sujets.

L'ascendant du Précepteur empêcha le Prince de se livrer à ses desirs : ce n'est pas qu'il ne pût ce qu'il vouloit ; mais il n'osoit vouloir ce qu'il pouvoit ; car les Rois sont sujets, comme les hommes ordinaires, aux premieres impressions. Mais un matin, Louis oublia sa leçon, & se souvint qu'il étoit Roi, & dès-lors il n'y eut plus d'ascendant.

Au premier avis qu'on en eut à Paris, toutes les femmes se mirent en campagne, pour savoir qui gouverneroit le Prince & la Monarchie ; car ici, au rang de favorite, est toujours attaché celui de premier Ministre. Ces deux charges ne vont jamais séparément : c'est un usage établi en France ; quand on a le lit du Monarque, on a le bureau des affaires.

Il essaya d'abord ses desirs sur quelques femmes ; mais à la fin il se fixa. Il y a plus de quatorze ans qu'il est attaché à la même esclave ; ce qui, en fait de constance en France, fait tout juste un siecle révolu.

J'ai fixé attentivement ce Prince ; &,

ſi je ne me trompe, j'ai lu dans ſes yeux qu'il a un chagrin caché qui le dévore. Il ſemble que ſon ame ne ſoit jamais dans une aſſiette naturelle.

On attend chaque jour une révolution ſubite, formée tout à la fois par un coup de religion, qui donne une nouvelle tournure aux affaires de la Monarchie : chacun remet à ce temps-là ſes plaintes & ſes griefs. Les mémoires ſont tout prêts pour cenſurer ce qu'on loue le plus aujourd'hui, & pour diffamer ce qui eſt l'objet de la vénération. Perſonne n'oſe déchirer le voile de la prévention préſente. Ceux qui juſques ici ont voulu toucher à ce bandeau fatal, ont été frappés d'anathême.

Un grand nombre de ſujets de Louis, ſont aux aguets, & épient le moment de la révolution. Les Bonzes noirs ne le perdent point de vue. Les exilés, les Miniſtres diſgraciés attendent cet inſtant avec impatience. Toutes leurs machines ſont diſpoſées pour jouer au premier avis.

Mais, s'il en faut croire un ſavant phyſionomiſte, qui a fait une étude particuliere de la Chiromancie, & qui

ſe trouvoit ce jour-là à côté de moi à Verſailles, ils ont encore long-temps à attendre; car celui-ci m'a dit à l'oreille que cet événement n'arriveroit que la ſoixantieme année de celle de ſa naiſſance, qui eſt le temps ordinaire que les Princes de cette Maiſon quittent tout-à-fait le monde, pour ſe donner entiérement à Dieu.

LETTRE LXX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE croirois me rendre criminel de leze-Majeſté au premier chef envers Louis XV, ſi j'oubliois de te parler de ſes vertus & de ſes qualités.

Ce Prince eſt plein de bonté; il a l'ame tendre & compatiſſante; il eſt naturellement porté à faire du bien; toutes ſes inclinations ſont bienfaiſantes. Il eſt doux, affable, prévenant, humain; il n'a jamais fait de mal, que celui qu'on lui a fait faire; encore a-t-il fallu pour cela ſurprendre ſa re-

ligion ou ſon cœur. Il a pardevers lui des traits qui le rendront plus recommandable, que les qualités les plus grands Rois de l'univers; car toi, qui connois le prix des vertus, tu ſais qu'il eſt plus aiſé à un Prince d'être grand à la tête des armées, que dans ſon domeſtique. Si quelqu'un des ſujets de celui-ci néglige ſes devoirs, au-lieu de l'accabler du poids de ſa vengeance royale, il l'excuſe avec cette bonté paternelle, qui voit toujours le fils avant l'offenſe.

Un jour que ce bon Prince arrivoit de la chaſſe, l'Officier de la garde-robe, qui devoit lui donner ſa chemiſe, ne ſe trouva pas à ſon poſte, de maniere qu'il fut obligé d'attendre en ſueur plus d'un gros quart d'heure; il arriva à la fin; le Gentilhomme de ſemaine, commença par lui reprocher ſa négligence, mais Louis, intercédant pour lui, dit : *Laiſſez-le, ne le grondez pas, il eſt aſſez fâché d'avoir manqué à ſon devoir.*

On ſort toujours content de ſa préſence; quand il ne peut point accorder ce qu'on lui demande, il répond avec tant de politeſſe, qu'on peut dire qu'on

jouit de ses refus. Un vieux Officier, qui l'avoit long-temps servi, lui ayant adressé un mémoire pour être placé, il fit appeller sur le champ le Ministre qui étoit chargé de ce département; mais celui-ci lui dit qu'il n'y avoit point de poste vacant. » Vous voyez, » Monsieur, dit-il poliment à l'Offi-» cier, l'impossibilité où je me trouve » de vous obliger; mais revenez me » voir; j'espere qu'une autre fois je » serai plus heureux avec vous. »

Un autre de ses Officiers étant venu le trouver, pour lui représenter qu'il avoit dérangé sa fortune à son service, le supplia de lui accorder une gratification de mille louis pour le mettre en état de continuer ses campagnes. Il la lui accorda: mais comme la Cour venoit de faire une grande remise pour l'étranger, qui l'avoit épuisée, celui qui étoit chargé de la payer, lui fit envisager qu'il n'y avoit point d'argent au trésor. » Hé bien, dit-il, il n'y a qu'à » lui donner de celui qui est dans ma » cassette, destiné à mes plaisirs; il » n'est pas juste que le Roi se diver-» tisse, tandis qu'un de ses Officiers » souffre. » Et plusieurs de ses courti-

ſans ont aſſuré depuis, qu'il avoit paſſé plus d'un mois ſans jouer.

Il ſuffit qu'on lui faſſe connoître ſes beſoins par quelque allégorie, pour qu'il les prévienne. Un Brigadier de ſes armées, qui n'étoit pas riche, vint de l'armée lui rendre compte d'une action où il s'étoit diſtingué. Louis tira de ſon doigt un diamant qu'il lui donna, en lui diſant que c'étoit une bague de famille qu'il portoit depuis pluſieurs années. L'Officier général, qui avoit plus beſoin d'argent que de bijoux, lui répondit, que quelque eſtime qu'il fît des préſents de Sa Majeſté, elle devoit lui permettre de refuſer celui-ci; attendu que, s'il avoit ce diamant, il lui ſeroit impoſſible de le garder plus de vingt-quatre heures. Le Roi entendit ce que cela vouloit dire, & lui fit compter le lendemain une ſomme plus conſidérable que la valeur de ce diamant.

Tu trouveras plus d'héroïſme dans ces actions, que dans les plus éclatantes de ſes ancêtres. Tu me demanderas peut-être, comment accorder cette bonté avec la miſere où ſes peuples ſont réduits; il n'en ſais pas un mot; ſi ce bon Prince le ſavoit, il en mourroit de douleur.

Un

Un certain arrangement de causes secondes, qui tire sa source de loin, l'oblige de faire la guerre ; & cette guerre qu'il croit nécessaire pour le bien de l'Etat, accable ses sujets. Ses Ministres ont grand soin de lui tenir caché l'état des choses, ou de les lui représenter différentes qu'elles ne sont. *Tout va bien, Sire ; la France est dans l'abondance, & vos peuples sont heureux.* Voilà leur langage ordinaire. Je vais te rapporter un trait qui te fera sentir à quel excès d'infortune ce Prince se trouve réduit.

L'Angleterre, lui ayant enlevé derniérement un vaste continent dans l'Amérique septentrionale, il étoit question non-seulement de lui cacher cette nouvelle, mais même de la lui faire trouver agréable. On eut recours à l'esclave favorite, qui, étant entrée dans son appartement avec un enjouement étudié, » lui dit : Je viens, Sire, vous apporter » une nouvelle qui va vous faire bien du » plaisir ; vous aviez un pays stérile dans » le nouveau monde, dont l'entretien » coûtoit des sommes immenses à l'Etat, » & voilà que vos ennemis viennent » de vous en défaire. » Peut-être ce Prince soupçonna-t-il le tour ; car cette

bonne nouvelle le rendit triſte & rêveur pendant le reſte du jour. On lui fait ſouvent part de ſemblables avantages que la Couronne de France trouve dans cette guerre.

A la Chine, l'Empereur, comme tu l'as obſervé, ne s'en rapporte à perſonne pour être inſtruit de l'état de ſes peuples ; il veut tout voir & tout entendre par lui-même : ici le Roi ne voit & n'entend que par ſes Miniſtres ; il n'y a point de chemin qui conduiſe les ſujets au trône ; leurs calamités, leurs ſouffrances & leurs cris ſont ſi loin, que le Prince ne les entend jamais. Et il faut bien que ces peuples ſoupçonnent que Louis XV n'a aucune part aux malheurs publics ; car malgré l'état douloureux où la France eſt réduite, ils l'aiment juſqu'à l'idolâtrie.

Nous ſûmes à Pékin comment un horrible frénétique avoit oſé attenter ſur ſes jours. Cet événement, qui porta l'allarme dans tout ſon Royaume, le remplit de triſteſſe & de conſternation : on ne vit jamais une douleur pareille chez les hommes. J'ai parlé ici, en arrivant, à pluſieurs de ſes ſujets de Province, qui m'ont aſſuré qu'ils n'avoient voulu ni

manger ni boire, jusqu'à ce que le rétour du courier leur eût appris que sa vie étoit hors de danger.

Voilà par quelle fatalité, sous les meilleurs Princes, les peuples se trouvent accablés de maux. Louis a toutes les qualités qui servent à faire honorer l'humanité dans un Souverain; bon mari, bon pere, bon amant, bon ami, rempli d'honneur & de probité, c'est un des plus honnêtes hommes de son Royaume: il n'a qu'un défaut, c'est celui d'être Roi. Si la fortune l'eût fait naître dans une condition privée, il auroit été un des meilleurs citoyens de la République.

LETTRE LXXI.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE t'ai parlé du maître, il me reste à présent à t'entretenir de l'esclave; je l'ai vue; & ce qui te surprendra davantage, je lui ai parlé. C'est un habitant

des forêts de la Chine qui m'en a donné la connoissance.

J'avois apporté de Pékin un Kni-ki, ou perroquet, dont on ne connoissoit point le plumage en Europe. Le domestique de louage que j'ai pris ici, le plaçoit ordinairement sur une des fenêtres de mon appartement qui donnent dans la rue : comme l'animal parloit Chinois, les passants s'arrêtoient pour écouter un oiseau qui, à ce qu'ils croyoient, ne savoit ce qu'il disoit. La favorite fut bientôt informée que ce perroquet étoit dans Paris ; & comme toutes les curiosités étrangeres lui reviennent de droit, elle envoya chez moi pour prendre l'animal, & lui amener le maître. Celui qui étoit chargé de cette commission, me dit que c'étoit une belle occasion de faire ma fortune, que je n'avois qu'à demander la grace que je voudrois à Madame la Marquise. Je lui répondis que la seule grace que je lui demandois, étoit de me laisser mon oiseau.

Il fallut pourtant marcher. Je me rendis à Versailles avec le député & le perroquet. Nous allâmes descendre au château du Roi; car l'esclave y est logée, & delà nous gagnâmes son appartement.

Elle étoit dans ce moment à sa toilette. Quoique l'appartement fût petit, il contenoit toute la Monarchie. D'un côté étoient les Mandarins Ministres d'Etat; de l'autre, on voyoit les Ambassadeurs des Cours étrangeres : près de ceux-ci se trouvoient les Mandarins Evêques, les Cardinaux : ensuite venoient les Généraux d'armée & les Maréchaux de France. Toute l'assemblée se tenoit respectueusement debout devant l'esclave favorite, qui étoit assise devant un miroir, où, tandis qu'une Demoiselle de la premiere condition du Royaume lui arrangeoit les cheveux, & lui plaçoit quelques mouches sur le visage, on lui communiquoit les affaires les plus importantes de la Monarchie.

On n'eut pas plutôt annoncé le perroquet Chinois, que tous les grands, qui formoient un cercle autour d'elle, se rangerent à droite & à gauche, & ouvrirent un chemin par lequel je pus arriver jusques à elle.

Cette esclave n'est pas ce qu'on appelle en Europe une belle femme; je crois qu'avant son élévation, on pouvoit la mettre au rang des jolies. Quoique son empire dure depuis long-temps,

elle eſt encore jeune. Elle commenceroit à vivre aujourd'hui, ſi elle n'avoit pas vécu à la Cour : ſes charmes ne ſont pas uſés, mais flétris : on peut dire cependant qu'elle a encore en gros de quoi plaire. Son port eſt majeſtueux, ſa taille eſt avantageuſe, quoiqu'un peu chargée. Elle a les yeux doux, la peau blanche, le tour du viſage bien fait, & un je ne ſais quoi dans la phyſionomie qui fait qu'on la voit avec plaiſir. Peut-être que le rang qu'elle tient à la Cour, produit cet effet; car il n'y a rien qui embelliſſe plus le viſage d'une femme, que la faveur d'un Roi.

Je dépoſai mon perroquet au pied du trône de ſa toilette. A ce ſacrifice, elle me fit une légere inclination de tête, accompagnée d'un petit ſourire; honneur qu'elle ne rend qu'aux Princes du Sang royal, ou aux perſonnes du premier rang qu'elle veut obliger. J'ai ſu depuis que, ſi j'avois voulu vendre ce ſourire à un ambitieux de Paris, qui brigue ſa protection, il m'en auroit donné cent mille écus comptant. Elle eut même la complaiſance de trouver l'oiſeau charmant. Alors tous les courtiſans, qui juſques-là n'y avoient

point fait la moindre attention, avouerent que c'étoit le plus bel animal de l'univers : la favorite badina quelques moments avec lui : mais un domestique étant venu l'avertir qu'il venoit d'arriver un courier extraordinaire de l'armée, elle se rendit sur le champ chez le Roi, pour lire les dépêches, & ordonner ce qui étoit nécessaire. Chacun se retira, & je sortis comme les autres, sans mon Kni-ki. J'enrageois dans mon ame de me trouver dans un Gouvernement despotique, au point qu'un homme, qui n'a qu'un oiseau, est obligé de le donner à une femme qui en a envie.

LETTRE LXXII.

Le même, au même à Pékin.

De Paris.

JE savois bien que les laquais de Paris prenoient le nom & les titres de leurs maîtres : mais j'ignorois qu'ils formassent un corps politique dans l'Etat.

Ils tiennent leurs assemblées dans de petits cabarets situés aux environs des théâtres, où, tandis que leurs maîtres rient à gorge déployée de folies qu'y disent les acteurs, ils reglent, d'un air sério-comique, les affaires de la Monarchie. Ces conseils sont très-respectables. Le haut Clergé s'y rend en livrée; les premiers Ministres de la Couronne y assistent en habit bigarré; & les grands du Royaume en couleur. On pourroit appeller ces rendez-vous politiques, le congrès de l'antichambre.

Je ne savois point que je fusse logé auprès d'une assemblée aussi respectable, lorsqu'hier au soir vendredi, grand jour d'Opéra, m'étant mis par hasard à une des fenêtres du derriere de mon appartement, qui donne sur une cour fort étroite, où est un cabaret, je vis de l'autre côté, au travers d'un balcon ouvert, une chambre remplie de gens à livrée.

Je regardois ces laquais sans y faire beaucoup d'attention, lorsqu'un garçon du cabaret, s'étant approché d'une table auprès de la fenêtre, qui étoit vis-à-vis de la mienne, il parla à la

maîtresse du logis, qui feuilletoit un grand livre, & lui dit à haute voix : *Madame, une pinte de vin pour le Cardinal de Bernis ; une bouteille de bierre pour Monseigneur le Duc d'Orléans, deux sols de fromage pour le Prince de Soubise, & six liards d'eau-de-vie pour l'Archevêque de Paris.*

Ce discours me rendit plus attentif que je ne l'aurois été ; je prêtai donc l'oreille à ce qui se passoit dans cette chambre ; & un moment après, j'entendis un valet, qui, après en avoir fixé un autre, lui dit en lui tendant la main : Ah ! te voilà l'Abbé, & d'où sors-tu donc ? Il y a un siecle qu'on ne t'a vu. J'arrive de Province, répondit celui-ci, avec mon maître le grand-Vicaire. Je suis tout nouveau à Paris ; je ne sais pas un mot de ce qui se passe dans la Monarchie : car à Lyon, à Montpellier ou à Toulouse, d'où je viens, on ne lit les dépêches de la Cour, que dans le Courier (*) d'Avignon.

Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, re-

(*) Mauvaise Gazette qui s'imprime à Avignon.

prit-il, & comment va la France? Ma foi, mon pauvre Abbé, répondit celui-là, les affaires vont bien mal. L'Etat n'est point gouverné; la Monarchie est dans un désordre affreux; tout le monde crie. Chacun est occupé à payer les impôts, & personne n'a d'argent. Il est vrai que le mal est général, & qu'aucun sujet n'a droit de se plaindre, car, pour ne point faire de jaloux, on à taxé jusques aux enseignes de cabaret.

Et que dis-tu de cette confusion, toi Duc de Ch-s-l? reprit l'Abbé, en s'adressant à un autre laquais. Moi! répondit ce dernier, cela ne me regarde pas : mon département est les Affaires étrangeres. Je suis pour l'extérieur du Royaume; pourvu que la France soit bien au-dehors, je ne m'embarrasse pas de quelle maniere elle aille au-dedans.

Et toi, Comte de Saint-Flo-r-tin, continua-t-il, en adressant la parole à un petit homme d'assez mauvaise mine, qu'en dis-tu? Cela ne me regarde pas non plus, dit ce dernier : mon département est le Gouvernement de la Capitale, & mon ministere m'occupe si fort, que je n'ai pas le temps de

penser à l'Etat Le Royaume de Paris m'empêche de songer à celui de France.

Je suis chargé des spectacles, & les seules filles de l'Opéra m'occupent depuis le matin jusques au soir : ces coquines-là ne me donnent pas un moment de relâche. Moi, dit celle-ci, je ne chanterai pas ce rôle ; il n'y a presque rien à faire ; il ne contient que deux petites ariettes. L'autre dit, je veux doubler Mademoiselle Le Miere, ou bien je quitte l'Opéra. D'ailleurs, comme je suis aussi chargé de la religion, j'ai maintenant une grande affaire. Depuis que les Curés ne veulent point obéir au Parlement, je suis obligé à tout moment d'expédier des Lettres de cachet. Je crois, ajouta-t-il, que tous nos Prêtres en France sont possédés du diable ; car ils ne veulent administrer le bon Dieu à personne. Ils prétendent qu'on doit leur produire des billets de confession : quelle manie ! un homme qui se meurt a bien autre chose à faire que de se confesser.

C'est à toi, Ber-t-n, qui es Contrôleur des finances, poursuivit-il en s'adressant à un laquais maigre & décharné, qui avoit l'air d'un singe ; c'est

à toi à chanter tes exploits. Comment vont les finances ? Comment eſt-ce qu'elles vont ? répondit cette momie vivante. Elles vont en Allemagne. Si cela continue, le Contrôle ſera très-facile à remplir ; ce ſera la charge la plus aiſée du Royaume, & un Capucin pourra l'exercer. Il y a trois mois qu'il n'eſt entré un écu dans ma caiſſe : mais quoique je n'aye point d'argent, tout le monde m'en demande. Monſeigneur, me dit celui qui eſt pour la conſtruction des vaiſſeaux, j'ai beſoin de finances ; il faut m'en donner : ſans quoi, je vous préviens que la Marine tombe net. Monſeigneur, reprend celui qui eſt au détail de la guerre, j'ai vingt régiment à habiller ; ordonnez qu'on me compte la ſomme néceſſaire. Monſeigneur, pourſuit un Général des vivres, il me faut trois millons ; il me les faut, vous dis-je ; & ſi je ne les ai pas dans huit jours, je laiſſe mourir de faim l'armée d'Allemagne. Ces Meſſieurs-là me prennent ſans doute pour un fabricant d'eſpeces, & ils croyent apparamment que je fais la fauſſe monnoie.

Meſſieurs, interrompit un laquais,

laiſſons-là l'adminiſtration des affaires d'Etat ; chacun ſait comme elles ſont menées ; parlons de nos exploits militaires. En quel état ſont nos affaires d'Allemagne ? En très-mauvais état, répondit un Officier réformé, qui depuis deux mois, s'étoit fait laquais à Paris. Je viens depuis peu de cette armée ; auſſi je puis vous en parler pertinemment : nos Généraux ſont des bévues énormes.

Morbleu, interrompit l'Archevêque de Paris, la faute ne vient pas d'eux ; c'eſt à la Cour qu'il faut l'attribuer. Qu'a-t-on beſoin à la guerre de Généraux qui n'entendent rien aux ſieges & aux batailles ? Il vaudroit mieux donner à ces gens-là des Bénéfices, & faire commander les armées par des Evêques. Votre grandeur a raiſon, ajouta un valet de pied du Prince de Conti ; il faudroit faire dire la Meſſe à la plupart des Officiers François, & mettre l'épée au côté des Moines & des Prêtres : ceux-ci ſeroient de meilleurs Généraux que ceux qui commandent nos troupes.

Ne me parlez pas de vos gens d'Egliſe, dit un domeſtique du Prince de

Condé; ils ne ſont pas plus ſorciers à la guerre que les autres. Notre Cour envoya, il n'y a pas long-temps, un Abbé pour commander les troupes d'Allemagne; qu'y fit-il? Il perdit une bataille, où douze à quinze mille hommes furent écraſés; & auſſi-tôt il ſe rendit à Verſailles pour dire au Roi qu'il n'en ſavoit pas davantage. Alte-là, Meſſieurs, s'écria dans cet endroit un valet du Prince de Clermont qui ſe trouvoit dans la chambre; j'étois moi-même de cette expédition; elle étoit bien combinée, & nous devions remporter une victoire complette ſur nos ennemis : mais malheureuſement pour la France, l'Abbé de St. Germain-des-Prés n'étoit pas en actions de grace; il avoit oublié ce jour-là de dire ſon Bréviaire.

Meſſieurs, dit hautement un petit homme en uniforme; je ne ſuis qu'un ſimple ſous-Lieutenant d'Infanterie, que l'indigence a réduit à la néceſſité d'abandonner ſon emploi, pour ſe faire laquais d'un Commis aux Aides. Mais ſi le Roi de France veut me faire Général de ſes armées en Allemagne, je me charge, ſous cautionnement, de prendre

Hanovre, & de faire voir, dans six mois, le château de Vincennes au petit fils du Marquis des Brandebourg.

Monsieur le sous-Lieutenant d'Infanterie, dit en cet endroit un vieux domestique qui représentoit le Maréchal de Bel-I-l-, la chose est plus aisée à dire qu'à faire. Le Roi de Prusse est dans son pays; il a une armée de deux cents mille hommes qu'il commande en personne, & cela lui donne sur nous un grand avantage. Je ne dis point qu'on ne puisse le vaincre : mais ce ne peut être que par le temps & la patience. Il faut envoyer armées sur armées, & faire succéder continuellement des troupes nouvelles aux anciennes. L'Allemagne ne nous fut jamais favorable; nous n'avons pu y acquérir de la gloire qu'en fuyant. Si quelque chose a pu immortaliser la France dans le nord, c'est la retraite que je fis dans la derniere guerre.

Allez, Monsieur le Maréchal, lui dit à cette fanfaronnade un laquais de Mailb-, vous êtes un vieux radoteur. Si j'avois présidé au Conseil d'Etat, au-lieu de vous charger des affaires de la guerre, je vous aurois chargé des fourrages.

Votre eſprit mince & propre aux détails, n'eſt bon qu'à cela : vous croyez que les armées ſont comme des bottes de foin, que de nouveaux fourrages peuvent remplacer.

Nos Seigneurs, interrompit un politique de cette aſſemblée en habit verd, tous nos maux viennent de ce que nous n'avons pas un ſeul Général dans le Royaume qui ait de la capacité. Cette plante ne croît plus en France ; on diroit que la race s'en eſt perdue, & il ſemble que le Maréchal de Saxe, en mourant, ait fermé la porte aux grands exploits militaires, & qu'il en ait emporté la clef avec lui dans le tombeau.

En vérité, Meſſieurs, dit dans cet endroit un autre politique nommé St. Jean, il eſt étonnant que dans un Royaume où il y a tant de chapeaux, il n'y ait point de têtes. Mais attendez, ajouta-t-il, il me vient une idée ; puiſque tous les Commandants mâles que nous avons fait paſſer juſques ici en Allemagne ont échoué, nous devrions y envoyer des Généraux femelles. Deux ou trois Dames en grand panier, à la tête de nos armées, étonneroient l'ennemi. J'ai oui

dire qu'il y a des bottes irrégulieres qui trompent souvent les plus habiles maîtres en fait - d'armes. Le Roi de Prusse seroit peut-être déconcerté par la présence d'un Commandant en mouches & en rubans. En tout cas, le pis qui pourroit nous arriver, ce seroit de perdre des batailles mises en ordre par un éventail, comme nous perdrons celles qui sont rangées par un bâton de Maréchal de France. D'ailleurs, il nous resteroit une ressource ; car, quoique le Roi de Prusse ne soit pas fort galant, il auroit peut-être honte de battre une jolie femme, & il céderoit plutôt la victoire. Lui honteux de battre une jolie femme! interrompit précipitamment le cocher d'un Evêque de Languedoc. Ah! vous ne le connoissez pas. Si la Sainte Vierge lui livroit bataille, il tâcheroit de la vaincre, & feroit tous ses efforts pour la faire prisonniere de guerre, afin de traiter de sa rançon avec Jesus-Christ son fils & son époux. Ce Roi, en fait d'héroïsme, ne le céderoit pas au Pere Eternel. Son plan est pris; il a résolu d'abymer l'Europe, pour faire parler de lui dans la postérité.

Voilà bien du train, dit dans cet endroit le cuisinier d'un Auteur, pour un petit avorton de Couronne, qui n'a que cinq pieds deux pouces de royauté. Messieurs, reprit-il, je suis cuisinier de mon métier; s'il y a quelque Puissance en Europe qui veuille me payer, je me charge de l'em— Cela suffit, vous m'entendez. Je n'aurai pour cela qu'à lui faire une fricassée à l'Allemande, ou, ce qui seroit mieux, un ragoût à l'Angloise; mais ce qui pourroit bien moins manquer, une *oilla-poudreda* à l'Espagnole.

Messieurs, dit un postillon politique qui n'avoit encore rien dit : vous avez toujours les yeux fixés sur l'Allemagne; vous ne perdez pas un moment de vue le Roi de Prusse; ce n'est pourtant pas-là où le bât nous blesse. Quand nous ferions les plus grandes conquêtes dans le Nord, cela ne changeroit rien à nos affaires. Ce n'est pas des batailles rangées sur la terre qu'il nous faut, nous avons besoin de victoires sur mer : car le grand point pour nous est de rabattre l'orgueil des Bretons. Comment voulez-vous, dit le grand Amiral, que nous réduisions l'Angle-

terre, si nous n'avons point de flotte ?

A toi, Ber-r, dit alors le même politique à un homme caustique & bourru; ce reproche te regarde; car tu es chargé de cette partie-là. En effet, que ne donnes-tu une marine à la France ? Voilà comme vous êtes tous, vous autres gens à projets, répondit brusquement celui-ci; vous voudriez qu'on créât tout-à-coup une flotte de vaisseaux, comme on peut former une armée de soldats. Dans les grands établissements, il y a toujours de grands obstacles. Par exemple, j'avois imaginé le plus beau plan de marine qui eût jamais été formé en France. Il étoit question de quarante vaisseaux de ligne, tous bien équipés. J'avois déja les canons, les affûts, les boulets, les balles, les voiles, les cordages, la poix, le gaudron, les ancres, les cartes & les boussoles : mais quand je voulus faire travailler à la construction de la flotte, je m'apperçus que j'avois oublié le bois. Je t'entends, Monf. de Ber-r, lui dit le même orateur; comme tu as été long-temps à la police, & que tu y étoit chargé de faire éclairer les rues de Paris, tu as cru qu'on pouvoit fabriquer un vaisseau

avec auſſi peu de matériaux qu'en exige une lanterne.

Meſſieurs, interrompit alors un laquais habillé d'un drap couleur de Pompadour ; vous êtes tous des ignorants, vous n'entendez rien à la politique. Il n'y a que ma maîtreſſe & moi qui ayions la clef des affaires de la France... cela ſuffit, je m'entends bien, je ne puis pas m'expliquer davantage : dans peu on verra de jolies choſes. Non-ſeulement l'âge où nous vivons, mais même la poſtérité la plus reculée ſe ſouviendra de l'adminiſtration préſente. Il eſt vrai que la France a ſouffert quelques échecs dans les campagnes paſſées ; que les batailles d'Allemagne ne ſont pas pour nous, & qu'il nous en coûte quatre cent millions d'argent, & ſix cents mille hommes : mais nous ne pouvions moins dépenſer dans une guerre où nous n'avions que faire.

Enfin, Meſſieurs, dit un autre qui n'avoit pas encore proféré un mot, que concluons-nous ? L'opéra va finir, & nos maîtres vont ſortir. Il faut pourtant décider ſur la Monarchie avant que de nous ſéparer : autrement il en ſeroit de notre conférence, comme de

celles des Souverains, où l'on parle beaucoup, & où l'on ne conclut rien. Qu'opinons-nous?

J'opine, dit le laquais d'un Directeur général des vivres, qu'il faut encore faire une demi-douzaine de campagnes, & donner autant de batailles pour vaincre l'opiniâtreté de nos ennemis.

Comment voulez-vous continuer la guerre, reprit un valet de l'hôtel des Fermes royales, si vous n'avez pas le sol? Nous avons dans nos coffres tout l'argent du Royaume, & nous ne voulons pas en prêter à l'Etat, à moins qu'on ne nous donne les joyaux de la Couronne en nantissement : car les revenus du Roi sont déja hypothéqués pour plusieurs années, & nous ne pouvons plus faire d'avances, sans risquer nos deniers. Il est vrai qu'il reste au ministere la ressource des impôts sur les peuples; mais il ne fera pas grand'chose de ce côté-là; ils n'ont plus rien, nous leurs avons ôté tout humide radical; ils sont secs comme de l'amadoue.

Eh bien, Messieurs, dit le laquais du grand Aumônier de France, il n'y a qu'à faire la paix. Deux ou trois *meâ culpâ* nous absoudront de tous nos péchés passés en politique.

C'eſt fort bien dit, reprit le valet de Monſieur de Bu-ſ-, & j'irai moi-même à Londres avec mon maître entamer cette négociation. Tu es un plaiſant marouſle, toi & ton maître, lui dit un laquais du Duc de Ni-v-n-s, en l'apoſtrophant, de vouloir vous arroger cet honneur. Ton Bu-ſ-i a le derriere trop bas, pour aſpirer à un point de politique ſi haut. Je te préſage d'avance que ſi on l'expédie à cette Cour, il repaſſera la mer ſans rien faire, & alors on dira de lui : *Jean s'en alla comme il étoit venu.* Il n'y a que Monſeigneur le Duc & ſon Secretaire Moreau qui puiſſent terminer cette grande affaire. Mon maître a mis la Cour de Rome à la raiſon ; il y mettra bien celle de Londres. Le Roi Georges n'eſt pas meilleur Catholique que le Pape ; ſi le Duc a eu l'adreſſe de vaincre la politique du Vatican, il réduira bien celle de St. James.

Dans cet endroit, on vint annoncer que l'Opéra venoit de finir ; alors le congrès ſe rompit. Chacun paya la dépenſe qu'il avoit faite, alluma ſon flambeau, & courut derriere le carroſſe de ſon maître. Il n'y eut que le pauvre

valet de Bu-ſ-i, qui, n'ayant pas de quoi payer ſon écot, qui ſe montoit à la ſomme de cinq ſols & trois deniers tournois, reſta en dépot dans le cabaret, juſques au traité de paix définitif des deux Couronnes, où l'on devoit traiter l'article des priſonniers.

LETTRE LXXIII.

Le même, au Mandarin ſur l'hiſtoire, à Pékin.

Suite des grandes époques de l'Europe

De Paris.

TAnt de révolutions n'avoient produit aucun ſyſtême de liberté; les Gouvernements municipaux eux-mêmes gémiſſoient ſous un joug étranger. Les Princes prenoient ſur les droits des nations, & les Papes ſur ceux des Princes. La religion preſſoit les Chrétiens de toutes parts; l'Europe, accablée ſous le poids de ſon deſpotiſme, n'en pouvoit plus; lorſqu'un Moine, nommé Luther, propoſa quelque doutes de religion, qui

en général n'intéressoient pas le dogme. Son projet n'étoit pas formé d'abord sur un plan de réforme ; mais dans presque toutes les affaires de la politique & de la religion, les Européens vont toujours plus loin que leur dessein. Il fut d'abord lui-même tout étonné du chemin qu'il avoit fait, & d'être réformateur, tandis qu'il n'avoit pensé qu'à être novateur. A la suite de celui-ci, parut un Calvin, qui fit autant de progrès. Il faut convenir que ceux qui servoient l'Eglise chrétienne, couroient eux-mêmes au-devant de la révolution, & qu'ils en hâtoient, tant qu'ils pouvoient, le moment, par l'abus qu'ils faisoient de leur pouvoir. Toutes les annales de l'Europe sont remplies de leurs vexations. Les Papes & les Mandarins Evêques, qui les représentoient par-tout, étoient autant de tyrans affreux : ils se mêloient dans les grandes conjurations, exerçoient souvent eux-mêmes la fonction de bourreau. On lit dans les mémoires d'Europe, qu'un grand Archevêque d'Upsal, un ordre du Pape à la main, faisoit égorger tout le Sénat & toute la Noblesse du Royaume de Suede.

Ces

Ces deux novateurs trouverent partout la liberté politique aux prises avec le despotisme de Rome. L'obéissance à un chef unique, l'aveugle dépendance d'un seul homme, la soumission sans réserve à ses décrets, & le reste de la morale arbitraire des Papes ; tout cela n'entroit point dans le génie des peuples du septentrion, & entroit encore moins dans le caractere de ceux du nord. Je trouve, dans les annales de cette partie de l'univers, que ces derniers avoient presque toujours été libres. C'étoient eux qui avoient autrefois rompu les fers des nations du midi, & délivré le monde de la servitude générale, en assujettissant ces mêmes Romains qui l'avoient assujetti.

Ces peuples qui, par un enchaînement de causes secondes subordonnées à la religion, étoient redevenus esclaves, gémissoient depuis plusieurs siecles sous un joug, que leur physique les pressoit de secouer. Si ces deux novateurs n'avoient point fait la révolution, d'autres causes y auroient donné lieu ; car quand le période, qui doit amener un changement, est arrivé, tout sert de moyen. Une preuve que ce fut

plutôt un sentiment d'indépendance que d'enthousiasme, c'est que tous les monuments qui restent en Europe de ce changement de croyance, parlent plus de liberté que de religion. Tant qu'on fut uni avec le Pape, on le regarda comme le Vicaire du Christ; lorsqu'on s'en sépara, on l'appella l'Ante-Christ: car il n'y a point de modification dans les préjugés européens; ou ils adorent superstitieusement, ou ils méprisent souverainement.

Une nouvelle preuve que la religion des Papes étoit celle de la servitude, c'est que le midi de l'Europe, qui fut de tout temps le pays des esclaves, ne secoua point le joug: l'Italie lui demeura attachée, ainsi que les autres nations chez qui le climat n'empêchoit pas le despotisme.

Le premier de ces réformateurs, qui avoit tant d'autres moyens, se plaignit du trafic que les Papes faisoient des indulgences & des reliques. Ce trafic s'étoit toujours fait; on s'étoit contenté de s'en plaindre: alors il servit à détruire une partie de leur puissance. La réforme trouva si peu de prévention, & de cet esprit d'opiniâtreté qui anime or-

dinairement toutes les ſectes anciennes, que les peuples laiſſerent à leurs magiſtrats le ſoin de leur apprendre de quelle religion ils devoient être. Pluſieurs Villes embraſſerent la nouvelle croyance par délibération de leur Sénat. On diſputoit : chaque parti produiſoit ſes témoins de croyance ; & c'eſt ſur ceux-ci qu'on établiſſoit la ſentence. La religion fut décidée comme un procès ordinaire. La réalité fut condamnée. Des hommes jugerent Dieu.

On trouve, dans chaque ſiecle, un changement dans le ſyſtême de l'Europe. Pluſieurs peuples, délivrés de la domination de Rome, établirent un nouveau plan de gouvernement.

L'Egliſe avoit preſque tout envahi ; on l'obligea à rendre ; ou, pour mieux dire, chacun rentra dans ſes biens. Les citoyens ne firent plus de vœux qui les rendoient indépendants de leurs Souverains, & pluſieurs Etats ne furent plus embarraſſés d'un tas de Moines fainéants ; c'eſt-à-dire, de ces gens qui font profeſſion publique de ne rien faire, & de manquer à leur devoir de citoyen pour l'amour de Dieu.

Mais il étoit dit que les Européens de-

voient abuser de tout. Cette réforme, qui auroit dû produire un grand bien, causa un grand mal. Elle suscita des guerres épouvantables. Les deux sectes devinrent militaires, & les fideles de chaque croyance se firent soldats. La culture des terres fut abandonnée, & on ne pensa plus qu'à se battre.

L'histoire de ces guerres de religion est affreuse. Il est impossible de les lire sans frémir : on diroit que de nouvelles furies agitent les Européens. Les Chrétiens ne sont plus des hommes ; ce sont des tigres qui cherchent à se déchirer. La cruauté & la vengeance les animent. La Chrétienté est remplie de démons. Il n'y a plus rien de sacré ; le droit des gens est violé ; la religion étouffe tous les sentiments de la nature. Le pere ne connoît plus son fils, le fils méconnoît son pere. Les Princes ne sont plus sûrs sur leurs trônes : des mains sacrileges, armées par le fanatisme, s'en prennent à la personne des Souverains ; des Rois sont assassinés, parce qu'ils croyent, ou qu'ils ne croyent pas ce que leurs peuples croyent. Des sieges & des batailles presque continuelles se donnerent avec

une fureur & un acharnement qui tenoient de l'inhumanité.

Avant cette révolution, il falloit quelque prétexte pour se faire la guerre; après la réforme, il n'en fallut plus: on se battit toujours depuis pour une Messe. Il y a plus de trois cents ans qu'on s'égorge en Europe, sans autre raison que celle d'un nom. Il suffit d'être Catholique Romain, pour se regarder comme l'ennemi déclaré de ce qu'on appelle Protestant. Le Sang du Christ, que les Chrétiens disent avoir été versé pour donner la paix aux hommes, & les racheter de leurs crimes, leur sert de prétexte pour susciter des guerres sanglantes, remplies d'horreurs & d'abominations.

Pour rétablir un peu l'Europe, il faudroit que tous les peuples fussent de la religion des Papes, ou qu'il n'y eût plus de Pape.



LETTRE LXXIV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

TU as vu l'éducation que l'on donne à un ſexe dans cette partie de l'Europe; voyons à préſent celle que reçoit l'autre.

A peine une fille eſt-elle née, qu'on penſe à lui donner ce qu'on appelle des graces. On la met à huit ans entre les mains d'un maître de danſe, qui lui apprend à bien porter ſa tête, à avancer la poitrine, à marcher bien droite, les pieds en dehors; de-là il paſſe à la révérence du menuet. Dans le ſecond exercice, la petite fille eſt obligée de s'ouvrir beaucoup; ſes genoux vont preſque toucher à terre; il lui enſeigne enſuite à faire deux pas en-avant, autant de côté, & à donner la main avec tant de myſtere, qu'il eſt impoſſible qu'elle ne ſoupçonne qu'il n'y en ait à toucher celle d'un homme.

Elle doit ſe perfectionner dans ces exercices, ſous peine, lui dit-on, de n'avoir point de mari, ſi elle n'y réuſſit pas. Cette clauſe embarraſſe l'enfant; elle rêve pendant la nuit ce que ce peut être que le mari dont on lui parle tant, & pour lequel on lui fait apprendre ces choſes de ſi bonne heure.

Cependant on la coëffe joliment; on lui met des mouches; ſa tête eſt remplie de rubans & de pompons. Elle eſt parée ſi galamment, & avec tant d'art, qu'elle nepeut s'empêcher de croire que, dans ſon habillement, il y a un deſſein de plus que de la couvrir.

Après les taleuts du corps, on en vient à ceux de l'eſprit. A quatorze ans, on lui donne des livres, & on l'excite à la lecture; car les Européens prétendent qu'il n'y a rien qui forme plus le génie de la jeuneſſe. Il n'y en a ici qu'on appelle romans, qui ſont admirables pour ouvrir l'imagination, & pour donner de l'entendement aux jeunes perſonnes du ſexe. Ces romans provoquent les ſens, irritent les deſirs, & préparent le cœur, non pas à la tendreſſe, mais à la débauche. En général, le ſujet eſt le même; ils roulent tous

fur le pivot de l'amour ; ce font des fictions d'Auteurs qui ont l'efprit gâté, & qui, après s'être laiffé féduire par leurs fens, cherchent à féduire ceux des autres. C'eft quelque chofe de prodigieux que les connoiffances qu'une jeune fille acquiert par cette lecture ; elle fait tout avant que la nature lui ait rien appris ; c'eft-à-dire, qu'elle eft corrompue avant qu'elle ait eu le temps de l'être : car en Europe, où tout eft prématuré, le vice eft formé dans le fexe, dans un âge où le tempérament ne l'eft pas.

Avec ces heureufes difpofitions, à feize ou dix-fept ans, on la lâche dans le monde, accompagnée d'une mere ou d'une vieille tante. C'eft dans cette derniere école qu'elle apprend les belles manieres, qu'elle fe défait d'un air emprunté, & que, fur toutes chofes, elle s'habitue à n'être point embarraffée avec les hommes.

Tu peux bien t'imaginer qu'avec de fi bons principes dans les filles, on ne manque pas d'en faire ce qu'on appelle ici d'excellents fujets, ou, pour me fervir de l'expreffion européenne, des femmes aimables dans la fociété civile.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES MATIERES.

N 6

LETTRE

LETTRE LXXI.

LETTRE LXXII.

LETTRE LXXIII.

Fin de la Table du Tome premier.



